

T. TRILBY

# Kounto et ses amis



BeQ

**T. Trilby**

**Kounto et ses amis**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 428 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

# **Kounto et ses amis**

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Illustré par Manon Iessel.

Dans un petit village accroché à une haute montagne d'Afrique où les nègres sont rouges, couleur qu'ils obtiennent en barbouillant leurs corps, leurs visages, leurs cheveux de latérite broyée et d'huile de palme, une grande case se dresse, éloignée de cinq cents mètres des petites huttes aux toits blancs des Boulouris, les nègres rouges.

Un immense rocher, rose et gris, surplombe cette case entourée de cactus, de palmiers, de fromagers qui lui font une barrière naturelle, difficile à franchir.

Dans cette case vivent, paisibles et heureux, M. et M<sup>me</sup> Mars, des explorateurs français, et leur fils Kounto qui vient d'avoir dix ans.

Kounto est né au bord du Niger, où ses parents filmaient et enregistraient danses et musique des tribus noires. Il n'a jamais quitté l'Afrique, un très grand et beau pays.

Il y vit libre, content, au milieu de ces nègres,

les Boulouris, qu'on dit cruels, ennemis des blancs ; mais ils n'ont jamais eu pour le petit garçon blond et rose qui arrivait dans un panier porté par deux jeunes noirs, que gentillesse et sourires.

Tout jeune, à l'âge où les enfants d'Europe commencent à apprendre à lire, Kounto a appris à chasser, à poursuivre caméléons et serpents dans les broussailles les plus épineuses où ils se réfugient.

À dix ans, Kounto, éduqué par ses parents, sait lire, écrire, et a de bonnes notions de calcul, c'est tout. Il est arrivé à un âge où il doit apprendre autre chose.

M. et M<sup>me</sup> Mars sont encore en Afrique pour quelque temps. Ils vont d'ici peu quitter le village des nègres rouges et entreprendre un voyage plein de risques : l'exploration de hautes montagnes où personne n'a encore pénétré.

Ils vont être obligés de se séparer de leur petit garçon qui doit aller faire des études en Europe. C'est pour eux un grand chagrin et une inquiétude.

En France, la mère de M. Mars est prête à accueillir son petit-fils. Elle habite la Sologne l'été, Paris l'hiver, près d'un grand lycée où Kounto pourrait suivre les classes.

Tout serait facile pour le jeune garçon, la séparation s'impose.

Chaque jour, M. et M<sup>me</sup> Mars parlent entre eux de ce départ, si proche, puisque septembre est venu et que le mois d'octobre ramène tous les enfants de France dans les maisons d'éducation créées pour eux.

Kounto ne connaît pas encore les projets qui le concernent, mais ce soir, quand il va rentrer de la chasse où il est avec son boy Toudoc, ses parents vont lui apprendre que pour lui la vie sérieuse va commencer.

Il aura beaucoup de chagrin. M. et M<sup>me</sup> Mars savent à quel point leur fils les aime et ce changement de pays, d'habitudes, va effrayer cet enfant ayant une liberté que les jeunes Européens ne connaissent pas.

Ce soir de septembre, M. et M<sup>me</sup> Mars sont

assis devant leur case, dans des fauteuils en bois fabriqués par eux, et un troisième, plus petit, que Kounto a fait avec des lianes, attend le jeune chasseur.

Rafrâchie par un orage la nuit dernière, la température est agréable, presque fraîche, ce qui est rare en Afrique.

Autour des explorateurs, un grand silence règne, troublé de temps en temps par le son d'un tam-tam lointain, qui se répercute de colline en colline.

C'est la grande paix du soir que Dieu donne chaque jour sur la terre aux hommes de bonne volonté ; elle apaise, elle console les cœurs les plus douloureux.

D'une voix pleine de mélancolie, M<sup>me</sup> Mars dit :

– Kounto tarde, il devait passer par les champs pour rapporter des oignons. Il aura rencontré des camarades et reste à bavarder.

– Ce sont ses derniers jours, répond M. Mars, je suis heureux qu'il en profite. Enfermé pendant



des heures dans une classe de lycée parisien, il va souffrir.

– Je le sais, mais nous ne pouvons faire autrement. Notre prochaine expédition est trop hasardeuse pour y exposer un enfant de dix ans, et il faut préparer son avenir, c'est notre devoir.

– Nos parents avaient aussi préparé le nôtre, mais filmaient et enregistraient danses et musique des tribus noires. Il n'a jamais quitté l'Afrique, un très grand et beau pays.

Il y vit libre, content, au milieu de ces nègres, les Boulouris, qu'on dit cruels, ennemis des blancs ; mais ils n'ont jamais eu pour le petit garçon blond et rose qui arrivait dans un panier porté par deux jeunes noirs, que gentilleses et sourires.

Tout jeune, à l'âge où les enfants d'Europe commencent à apprendre à lire, Kounto a appris à chasser, à poursuivre caméléons et serpents dans les broussailles les plus épineuses où ils se réfugient.

À dix ans, Kounto, éduqué par ses parents, sait

lire, écrire, et a de bonnes notions de calcul, c'est tout. Il est arrivé à un âge où il doit apprendre autre chose.

M. et M<sup>me</sup> Mars sont encore en Afrique pour quelque temps. Ils vont d'ici peu quitter le village des nègres rouges et entreprendre un voyage plein de risques : l'exploration de hautes montagnes où personne n'a encore pénétré.

Ils vont être obligés de se séparer de leur petit garçon qui doit aller faire des études en Europe. C'est pour eux un grand chagrin et une inquiétude.

En France, la mère de M. Mars est prête à accueillir son petit-fils. Elle habite la Sologne l'été, Paris l'hiver, près d'un grand lycée où Kounto pourrait suivre les classes.

Tout serait facile pour le jeune garçon, la séparation s'impose.

Chaque jour, M. et M<sup>me</sup> Mars parlent entre eux de ce départ, si proche, puisque septembre est venu et que le mois d'octobre ramène tous les enfants de France dans les maisons d'éducation

créées pour eux.

Kounto ne connaît pas encore les projets qui le concernent, mais ce soir, quand il va rentrer de la chasse où il est avec son boy Toudoc, ses parents vont lui apprendre que pour lui la vie sérieuse va commencer.

Il aura beaucoup de chagrin. M. et M<sup>me</sup> Mars savent à quel point leur fils les aime et ce changement de pays, d'habitudes, va effrayer cet enfant ayant une liberté que les jeunes Européens ne connaissent pas.

Ce soir de septembre, M. et M<sup>me</sup> Mars sont assis devant leur case, dans des fauteuils en bois fabriqués par eux, et un troisième, plus petit, que Kounto a fait avec des lianes, attend le jeune chasseur.

Rafraîchie par un orage la nuit dernière, la température est agréable, presque fraîche, ce qui est rare en Afrique.

Autour des explorateurs, un grand silence règne, troublé de temps en temps par le son d'un tam-tam lointain, qui se répercute de colline en

colline.

C'est la grande paix du soir que Dieu donne chaque jour sur la terre aux hommes de bonne volonté ; elle apaise, elle console les cœurs les plus douloureux.

D'une voix pleine de mélancolie, M<sup>me</sup> Mars dit :

– Kounto tarde, il devait passer par les champs pour rapporter des oignons. Il aura rencontré des camarades et reste à bavarder.

– Ce sont ses derniers jours, répond M. Mars, je suis heureux qu'il en profite. Enfermé pendant des heures dans une classe de lycée parisien, il va souffrir.

– Je le sais, mais nous ne pouvons faire autrement. Notre prochaine expédition est trop hasardeuse pour y exposer un enfant de dix ans, et il faut préparer son avenir, c'est notre devoir.

– Nos parents avaient aussi préparé le nôtre, mais dès notre jeunesse l'aventure nous a tentés. Le notariat m'effrayait, je ne rêvais que voyages, explorations, découvertes, aventures. Je t'ai

rencontrée ; élève des sciences orientales, tu avais les mêmes désirs et nos rêves se sont unis avant notre mariage, rêves que nous avons voulu vivre et que nous vivons magnifiquement. Je peux dire que nous sommes heureux !

– Oui, nous sommes heureux, répète M<sup>me</sup> Mars, Kounto est venu cimenter notre bonheur, qui me semblait presque immortel. Le départ de notre fils va être notre premier chagrin.

– Hélas, obligatoire !

Un silence succède à cette courte conversation.

Dans les arbres, les oiseaux commencent à faire entendre des chants doux, lents, si différents des cris perçants qu'ils poussent au matin pour saluer le soleil, cet astre merveilleux.

– La prière du soir, dirait Kounto, qui aime à la faire avec eux. Comme il tarde...

Et avec un grand élan, M. Mars se lève et crie :

– Le voici !

Dans le sentier que bordent les fleurs blanches

de l'euphorbe carea, un jeune garçon paraît, suivi d'un nègre dont le visage, d'un magnifique noir, n'a aucun maquillage.

Kounto est un bel enfant ; cheveux blonds bouclés, yeux pareils au ciel, disent les Boulouris, visage rond, blanc et rose que le grand soleil d'Afrique a doré.

Souriant, heureux, il a fait une bonne chasse et a pensé aux oignons. Il s'approche de ses parents :

– Bonsoir, mes deux chéris ! Êtes-vous contents ? Avez-vous bien travaillé ?

Et sans attendre la réponse, il ajoute :

– Je vous apporte un superbe ravitaillement : viande, légumes, et comme dessert un splendide ananas que nous consommerons dès ce soir, il est parfaitement mûr.

– Donne les provisions à Toudoc et viens t'asseoir près de nous, dit M. Mars. Ce soir, ta mère et moi, nous voulons te mettre au courant de certains projets que tu ignores.

– On ne va pas déménager ? s'écrie Kounto.

Ce serait dommage, nous sommes si bien ici !

Le jeune garçon ne sourit plus, il est inquiet.

Très tôt, il a connu les déménagements. Son père et sa mère ont traversé bien des contrées d'Afrique avec leur enfant installé dans une corbeille dont le couvercle, recouvert d'étoffe, l'abritait du soleil, corbeille que les noirs portaient, à tour de rôle, sur leurs têtes.

Il a traversé des forêts vierges, des fleuves immenses. Il a vu de très près des bêtes sauvages, rien ne l'a jamais effrayé. Et quand il est arrivé dans ce village, accroché aux rochers, chez les Boulouris, ces terribles nègres qui n'avaient jamais accepté de recevoir des blancs et que les gens des villes traitent de cannibales, vers le chef maquillé de rouge, visage et cheveux, et dont la tête était ornée d'immenses plumes, qui s'avançait près de la petite caravane suivi de guerriers nus comme lui, porteurs d'arcs et de flèches empoisonnées, Kounto a quitté son panier posé à terre et en riant il a tendu les bras à tous ces hommes rouges.

Surprise générale !

Devant cet enfant blanc et rose, aux cheveux blonds bouclés qui, confiant, s'avancait vers eux, les arcs se sont baissés, les flèches ont été mises dans le lien qui entoure la taille de chaque guerrier et les bras menaçants se sont tendus à leur tour vers ce prodige de la nature qu'ils n'avaient encore jamais vu.

Les sorciers, pourtant si puissants, ont dû s'incliner devant cet enfant que les nègres avaient tout de suite adopté.

Kounto a vécu heureux dans ce village où ses parents pouvaient travailler en toute tranquillité. M<sup>me</sup> Mars écrivait des articles pour des revues anglaises et françaises, et son mari filmait paysages, coutumes, habitants, explorant le sol, cherchant à découvrir ses secrets qui enfermaient peut-être quelque minerai précieux.

Parfois, M. et M<sup>me</sup> Mars faisaient de courts voyages et laissaient Kounto chez les nègres rouges avec son boy Toudoc, jeune noir envoyé par un missionnaire, le Père Marie, au moment de la naissance du petit blanc auquel le boy s'est profondément attaché.



En Afrique, malgré les difficultés de toutes sortes, la famille Mars a connu le bonheur, et c'est ce bonheur-là que, ce soir, des parents consciencieux, vont détruire.

« On ne va pas déménager, nous sommes si bien ici ! »

À cette question posée par Kounto, il faut répondre.

Le père hésite, la mère aussi, et le jeune garçon, tête dressée, inquiet, regarde attentivement ses parents et comprend que pendant son absence quelque chose est arrivé qui va le surprendre désagréablement.

Une lettre est peut-être venue de France, envoyée par cette grand-mère qui habite si loin, un tout petit pays qu'il n'a pas du tout envie de connaître.

L'Afrique et son immense territoire lui suffit et il l'aime passionnément.

Il sait que cette lettre a mis de longs jours à parvenir puisqu'elle est portée de mains en mains depuis la grande ville d'Afrique qui reçoit, par

navires ou avions, ce que son père appelle « le courrier » ; mais comme il n'y a jamais rien pour lui, ce courrier, annoncé par le tam-tam de village en village, ne l'intéresse guère.

Ses parents n'ont pas répondu à sa question. Kounto, de nouveau, les interroge :

– Papa, Maman, que se passe-t-il ? Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles ?

Il faut en finir. Dans huit jours Kounto sera parti. M<sup>me</sup> Mars comprend qu'ils doivent répondre.

– Non, mon chéri, nous allons simplement te faire connaître une décision que ton père et moi avons prise.

Et elle ajoute d'une voix forte :

– Décision irrévocable !

Subitement, Kounto est très inquiet, et demande, ayant grand-hâte de savoir :

– Une décision qui nous concerne tous les trois ?

– Non, toi seul, dit M. Mars. Tu as déjà dix

ans depuis plusieurs mois et tu ne peux continuer à vivre comme tu vis actuellement.

– Pourquoi ?

Ah ! qu’il est difficile d’expliquer à un enfant qui ne connaît rien de la civilisation ni de ce qu’est une ville occidentale qu’il est obligé d’aller y vivre pour apprendre les choses nécessaires à son avenir. La France, son pays, il doit la connaître et l’aimer, sa grand-mère y réside et depuis des années le réclame.

– Mon chéri, reprend M<sup>me</sup> Mars, tu dois, comme ton père et moi, vouloir t’instruire et connaître un autre pays que l’Afrique où nous ne vivons pas toujours. Enfin il faut faire tes études comme nous les avons faites, et cette année, au mois d’octobre, tu entreras au lycée Pasteur où le Proviseur, un ami de ton père, a déjà bien voulu t’inscrire.

La foudre tombant sur Kounto ne l’aurait pas plus surpris que ce qu’il vient d’entendre.

D’abord il s’est dressé, tendant les bras vers ses parents, puis il est retombé sur son fauteuil ; il

est là, immobile, n'ayant plus de force. Il se sent brisé... Va-t-il mourir ?

Il ne comprend pas ce qui se passe en lui, mais ce qu'il réalise c'est qu'on veut l'arracher du sol où il vit, le séparer de ses parents, de tout ce qu'il aime. Ce n'est pas possible, il se révolte. Il ira trouver un sorcier dont il est l'ami et lui demandera de l'empêcher de partir. Le sorcier, homme puissant, le cachera, le gardera et les nègres rouges le défendront. Il ne partira pas !

Mais... mais Maman a dit : « Notre décision est irrévocable. »

Il sait qu'il doit obéir. Ses parents sont des chefs, des chefs qu'il vénère. Le missionnaire qui vient plusieurs fois dans l'année essayer d'enseigner aux nègres rouges la religion chrétienne, ce Père Marie qu'il respecte, lui a bien expliqué ce que voulait dire ce commandement : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. »

« Vivre longuement ? » Il ne le désire plus si on l'enlève de cette montagne, de cette terre africaine où il fait déjà de si belles choses avec

Toudoc et où il compte en faire de bien plus belles quand il sera grand. Lions, éléphants l'attendent.

Le long silence de l'enfant étonne les parents. Ils craignaient que le jeune garçon ait une de ses colères comme il en a depuis son enfance où il n'est plus maître de lui.

M. Mars reprend :

– Nous avons la chance qu'un missionnaire rentre en France la semaine prochaine. Dans huit jours, il t'emmènera en avion. Ta grand-mère et ta tante t'attendront à l'aéroport de Paris. Je sais avec quelle tendresse elles t'accueilleront.

En quittant son fauteuil de lianes où il était si bien, Kounto répond :

– Je n'ai pas besoin de leur tendresse, celle que j'ai ici me suffit. Et d'une voix rauque, il ajoute : Je vais me promener, le dîner n'est pas prêt, je reviendrai dans un instant.

Très raide, la tête haute, Kounto reprend le sentier bordé de fleurs par lequel il est arrivé si content d'avoir fait une bonne chasse et de

retrouver ses parents.

Brusquement, il tourne à gauche. C'est un chemin à travers d'énormes rochers qui le dissimulent complètement.

Là, abandonnant cette attitude orgueilleuse qui, pense-t-il, doit montrer à son père qu'il n'obéira pas, il s'assied sur un tronc d'arbre abattu par le récent orage et là, certain que personne ne peut le voir, il se met à pleurer comme un tout petit enfant.

D'abord ce sont quelques larmes isolées, puis un ruisseau succède et les sanglots suivent ; sanglots qui se répercutent dans la montagne et qui font envoler les oiseaux, effrayés par ce bruit qui trouble la grande paix du soir.

Étonné d'entendre ses propres cris qui ne ressemblent pas au tam-tam habituel, Kounto pense que ses parents peuvent les percevoir et il doit se taire pour ne pas dévoiler sa faiblesse. Ses mains déjà fortes compriment sa poitrine et il se relève d'un bond, ayant honte. Il dit à voix haute comme s'il défiait les grands rochers :

– Le sorcier et Toudoc sauront bien me défendre, ils me garderont. Je ne partirai pas !

Calmé, prêt pour la lutte, il retourne vers la case.

Dehors, sous de hauts bananiers, la table est prête pour le dîner.

Table de bois clair, provenant des hautes montagnes, bois rose et beige que les sorciers appellent « limanosa ». Les assiettes, les timbales fabriquées par Toudoc et Kounto sont de ce même bois.

Au milieu de la table, un bouquet d'euphorbe carea.

M. et M<sup>me</sup> Mars sont assis, attendant leur fils.

Kounto se met à sa place habituelle et le jeune noir qui fait la cuisine apporte un magnifique rôti d'antilope.

Papa, Maman et leur fils ont faim. Silencieux, ils mangent ; la purée d'oignons est excellente et l'ananas merveilleux, félicitations à Kounto.

Le jeune garçon, très calme, explique que Toudoc et lui l'ont arraché à de petits singes qui

avaient commencé à le déguster.

Estomacs satisfaits, table desservie par le cuisinier, la nuit est venue brusquement ; une de ces nuits d'Afrique où les étoiles sont si nombreuses qu'elles illuminent tout le ciel et attirent les regards des habitants de la terre.

Et voici que M. Mars, trouvant le silence de son fils étrange, l'interroge :

– Kounto, veux-tu que nous parlions de ton prochain départ ?

Sans que ses yeux quittent le ciel, Kounto répond d'une voix qui tremble légèrement :

– Non, papa, c'est inutile. Je regrette de vous faire de la peine, mais je ne partirai pas.

Le ton est ferme, quoique respectueux, mais cette réponse surprend les parents du jeune garçon. M<sup>me</sup> Mars n'y attache pas une grande importance, Kounto est encore un enfant. Mais M. Mars n'aime pas la résistance et se fâche :

– Je te rappelle, mon petit, que jusqu'à ta majorité, c'est-à-dire pendant de longues années encore, tu dois m'obéir. Et si je décidais de



t'envoyer en France dans un collège dont tu ne sortirais pas, personne au monde ne pourrait m'en empêcher. Je t'y conduirais moi-même et tu y resterais jusqu'à ce que tu comprennes la nécessité de t'instruire. Quand nous quitterons l'Afrique pour n'y plus revenir, dans un an peut-être, nous rentrerons en France et nous ramènerions avec nous un garçon qui devrait entrer dans une classe de tout petits et qu'aucun collège n'accepterait. Te rends-tu compte de ce que tu souffrirais de ton ignorance dans le milieu où tu es destiné à vivre ? Tu es Français, tu dois connaître ton pays, ta famille ; et si les connaissant, tu préfères l'Afrique, rien ne t'empêchera, quand tu seras un homme, d'y chercher une situation que tu trouveras facilement si tu es pourvu de diplômes.

« Je ne discuterai plus avec toi, j'espère que tu as compris. Le Père Marie, qui arrive jeudi prochain, repartira avec toi samedi. En bateau, vous remonterez le fleuve jusqu'à la ville où est l'aéroport. Pendant ces derniers jours, amuse-toi,

fais avec Toudoc toutes les « safaris »<sup>1</sup> que tu voudras. Si au lycée, ton travail donne satisfaction, l'an prochain tu reviendras pendant les vacances, mais nous ne savons pas où nous serons.

« Tout est dit, nous ne parlerons plus de ce départ qui aura lieu samedi. Les places sont retenues, bateau, avion. Bonsoir ! »

M. Mars se lève, très contrarié par l'attitude de son fils et se dirige vers la case.

Kounto, lui aussi, s'est levé. Il s'approche de son père pour recevoir le baiser habituel, mais M. Mars ne le lui donne pas ; il attend de son fils des paroles de soumission.

C'est un homme qui, tout jeune, a été un chef parce qu'il en avait les qualités. Il n'a jamais toléré qu'on lui résiste, il ne peut admettre la rébellion de son fils.

M<sup>me</sup> Mars et Kounto restent sur la terrasse, l'un près de l'autre, au milieu de la forêt qui commence sa vie nocturne.

---

<sup>1</sup> Safaris : expédition dans la brousse.

C'est la mystérieuse promenade de tous les insectes se cachant dans la terre et qui profitent de la fraîcheur qu'apporte la nuit pour quitter leur repaire. C'est un cri de singe qui se réveille, c'est l'appel lointain d'une antilope attaquée par un buffle, c'est le vol d'un oiseau de nuit qui ne voyage que dans l'obscurité, c'est le murmure d'un peuple de bêtes inconnues des hommes.

Kounto quitte son fauteuil, s'assied par terre aux pieds de sa mère, et, posant sa tête sur ses genoux, dit tout bas, si bas qu'il faut une oreille bien fine pour l'entendre :

– Maman...

C'est simplement un nom, mais c'est aussi un appel, une plainte... L'enfant demande secours.

– Mon petit, tu as de la peine, une grande peine, mais bien que je la partage il faut que tu comprennes que c'est notre devoir d'agir ainsi et que tu dois obéir.

Une petite voix désespérée murmure :

– Je ne pourrai pas, non, je ne pourrai pas.

– Kounto, manques-tu de courage, toi, un

chasseur ?

Le jeune garçon réfléchit, s'interroge et répond :

– Peut-être... et pourtant, je croyais que rien ne pouvait me faire peur... Mais la France, ma grand-mère, une tante, des cousines, c'est trop pour moi tout seul. J'ai Papa et Maman comme famille, cela me suffit.

– Et si un accident, ils sont fréquents en Afrique, te privait de tes parents, ne serais-tu pas content d'avoir près de toi une affection qui te protégerait jusqu'à ce que tu aies atteint l'âge de te diriger toi-même ? Tu es volontaire, ton père et moi nous nous réjouissons de te voir cette qualité ; toute volonté est un chemin, mais il faut choisir ce chemin. Tu es trop jeune pour le choisir. Dieu t'a donné deux gardiens, ton papa et ta maman.

« Un papa est le chef de la famille, c'est lui qui doit prendre les décisions que nous devons respecter. Il a la responsabilité de sa femme, de ses enfants, et c'est une lourde charge d'avoir à diriger ceux qu'on aime.

« Une maman doit l'aider, aplanir par sa tendresse les difficultés que les ordres donnés font surgir.

« Souvent les jeunes, absorbés par leur vie actuelle, ne pensent pas que les années feront d'eux des hommes qui ont sur terre une belle mission : être utiles à tous.

« Mon petit, ce soir, en faisant notre prière, nous demanderons, à Celui qui peut tout donner, la force dont tu as besoin pour te soumettre à ton père qui sait mieux que toi ce qu'il faut faire pour te permettre d'avoir une belle vie.

« Ne songe pas seulement à ton chagrin, tes parents ont aussi le leur. C'est très dur de se séparer d'un fils unique et il faut l'aimer beaucoup pour avoir la force de s'imposer ce sacrifice. Nous devons tous les trois nous quitter en souriant et nous rappeler que Dieu protège toujours ceux qui font leur devoir.

« Quand tu seras en France, chez ta grand-mère, à cette heure-ci, qui est celle de la prière, tu penseras à tes parents qui travaillent dans la grande forêt africaine à une œuvre qui fera de ton

père l'un des plus célèbres explorateurs du siècle. »

Et en essayant de sourire – mais que c'est difficile – Kounto répond d'une voix basse, mais ferme :

– Maman, maman chérie, j'ai compris. Je partirai.

\*

Pendant les jours qui ont précédé son départ, Kounto a été autorisé à faire de petites « safaris » avec Toudoc, ce fidèle boy qui ne sait pas encore que son jeune maître va quitter l'Afrique.

Toudoc, petit nègre trouvé par un missionnaire, le Père Marie, dans un sentier de la forêt vierge, n'a jamais eu de parents à aimer. Aussi quand M. Mars, l'explorateur, a demandé à une école des Missions, un jeune noir pour l'accompagner dans ses voyages en s'occupant d'un bébé, le directeur a-t-il proposé à Toudoc, âgé de treize ans, cet emploi qu'il a tout de suite

accepté.

Le jour où on lui a mis dans les bras cet enfant blanc et rose, il lui a donné pour toujours son cœur et a juré à M. Mars et au Père Marie que jamais il ne le quitterait.

Depuis des années, il est pour Kounto le plus fidèle des serviteurs, prudent, dévoué, cherchant à faire plaisir à tous ceux avec lesquels le missionnaire a voulu qu'il vive.

Kounto qui voit avec chagrin les jours s'enfuir rapidement a demandé à ses parents de ne pas avertir Toudoc de son départ. Il veut le faire lui-même, avec beaucoup d'affection, car il se rend compte que la séparation va être pour le jeune noir une grande peine.

Que de fois Toudoc a dit à celui qu'il appelle son jeune maître :

« – Moi, je t'aime, moi ne te quitterai jamais, moi mourir quand toi mourras. »

Ce matin où tous deux s'en sont allés de très bonne heure, avant le lever du soleil, vers une immense brousse où ils espèrent rencontrer de

jeunes phacochères, sorte de sanglier dont la chair est succulente, après avoir marché pendant deux heures en se cachant derrière les boqueteaux afin de surprendre les animaux, ils n'ont, hélas ! aperçu aucune bête.

Avant de reprendre le chemin du retour, Kounto veut se reposer à l'abri d'un de ces petits arbres ronds, solitaires, poussé au milieu de la brousse et qui font un agréable parasol.

Pendant cette courte halte il apprendra à son compagnon que dans deux jours – deux jours, c'est effrayant – il aura quitté ses parents, sa case, Toudoc, l'Afrique !

Kounto s'arrête devant un de ces arbres et Toudoc inspecte les herbes qui l'entourent afin de voir si on peut s'y asseoir sans danger, car souvent les serpents aux mauvaises piqûres s'y cachent.

Inspection minutieuse terminée, Kounto s'assied et son visage d'enfant, rond et rieur, a une telle expression de tristesse que Toudoc s'en aperçoit. En se mettant près de son jeune maître, il s'écrie :



– Toi ennuyé, mauvaise chasse, gibecière vide ! Hier une tribu a fait grand feu dans la brousse, les bêtes, c’est comme les gens, ça a peur, mais le chef dit que les feux c’est bon pour la terre ; l’herbe repousse courte et grasse, presque bonne pour nous manger. Demain on ira dans la forêt et toi seras content.

D’une voix triste, Kounto répond :

– Aujourd’hui la chasse, ça m’est égal parce que... enfin... il faut absolument que je t’apprenne une chose qui va te faire de la peine.

Le jeune garçon s’arrête et Toudoc souriant remarque :

– De la peine à moi, si toi n’en as pas, ça me fait rien. Raconte l’histoire de ma peine.

– Dans deux jours, c’est-à-dire samedi, ce samedi qui va si vite arriver, je m’en vais avec le Père Marie, loin, très loin, en France, chez une dame qui s’appelle ma grand-mère.

Enfin, c’est dit ! Pauvre Toudoc, que va-t-il répondre ?

Il se lève et, rieur, demande :

– Tu t’en vas comment ?

– Par bateau sur le fleuve ; après, l’avion.

– Magnifique ! s’écrie Toudoc en battant des mains comme un enfant pour exprimer sa joie. Bateau, avion ! Dans tes livres venus de France j’ai vu les belles images qu’on va vivre. Ah ! que je suis content !

Les yeux du jeune noir brillent, ses belles dents si blanches sont découvertes par un large sourire qui illumine son visage. Il est heureux profondément.

Surpris, Kounto ne sait que lui dire. Toudoc reprend :

– Père Marie, moi toujours connaître, c’est un très bon Père ; lui, en confession, jamais gronder. Pendant le voyage, il sera très gentil... Et puis avion, ça va si vite qu’on n’a pas le temps de se fâcher. Et Madame Grand-mère sera, tu verras, très gentille. Nous lui danserons les plus belles danses et nous chanterons nos plus jolies chansons avec tam-tam. Tu dois aussi être content, ça ira bien, très bien.

Enfin, Kounto comprend. Le jeune noir croit que lui aussi va quitter l’Afrique. Il faut lui apprendre qu’il se trompe.

– Mais, reprend le jeune garçon, Papa ne m’a pas dit que tu viendrais avec moi. Certes, je serais content de t’emmener, mais Papa le voudra-t-il ?

Toudoc ne se trouble pas.

– Le Grand Maître n’a rien à dire ! J’ai juré que moi ne te quitterai jamais. Toi pars, moi pars, c’est simple !

Le jeune noir est très affirmatif, si bien que Kounto se réjouit en pensant que ce serait peut-être possible. Il réfléchit, mais il sait qu’un voyage pour la France coûte cher, très cher. Papa voudra-t-il faire cette dépense ?

Tout haut, il dit :

– Pour voyager, il faut beaucoup d’argent. Le sais-tu, Toudoc ?

– Moi en ai beaucoup. Il est caché dans la case. Depuis dix ans le Grand Maître m’en donne à toutes les lunes. Toujours moi mis de côté pour toi quand tu seras grand et que tu voudras acheter

une femme. Plus toi tu auras d'argent, plus la femme sera belle et bonne cuisinière !

Troublé, Kounto répond :

– Écoute, je parlerai à Papa et, s'il veut bien, je serai content de t'emmener, mais... Papa le voudra-t-il ?

– Ne t'inquiète pas, moi parlerai au missionnaire. Le Père Marie, tu sais qu'il est comme mon père à moi, puisque je n'en ai pas d'autre. J'ai juré, personne ne me séparera de toi. Je le « rejure » aujourd'hui et tu sais que Dieu est partout. Les anges, dont le nôtre, nous gardent, le Père Marie m'a tout expliqué, et racontent ce que nous faisons chaque jour de bien ou de mal. Moi, sais, aujourd'hui, moi sûr, que moi fais bien. Voilà. Maintenant, ajoute-t-il en se levant, en route, long chemin avant d'être chez nous.

Kounto ne discute pas. Quand Toudoc ne veut pas comprendre, il n'y a rien à faire, et comme il se croit riche il voudra suivre celui qu'il appelle son jeune maître. M. Mars se débrouillera avec lui. Kounto est incapable de le faire.

Les deux garçons, le noir et le blanc, marchent l'un derrière l'autre, silencieux. Toudoc le premier à cause des mauvaises rencontres.

Au moment où ils vont quitter la brousse pour entrer dans la grande forêt, ils se retournent pour regarder une dernière fois si, par hasard, quelque bête ne serait pas venue sur le plateau.

Et, stupéfaits, ils aperçoivent par ce clair matin, le grand Koudou, celui que les noirs appellent le « Prince des Antilopes » et que les chasseurs guettent de longues heures, à l'aube, pour l'entrevoir, car le Prince devine très vite la présence de l'homme et ne se laisse jamais approcher.

Il est très grand, de proportions parfaites, et sa tête est ornée de cornes immenses en forme de lyre.

Très émus, les jeunes chasseurs le contemplent. C'est pour tous deux la première rencontre avec le seigneur de la forêt qui marche paisiblement dans la brousse sans paraître se douter que des ennemis sont là qui l'observent.

– On y va ? demande Toudoc à voix basse. Quelle chasse, si nous l’abattons !

Kounto a une hésitation. Tuer un si bel animal, c’est dommage et pourtant ce serait facile.

Le Prince se rapproche lentement d’eux. Ils sont cachés par un grand boqueteau et le vent du nord n’apporte pas à la bête l’odeur de l’homme.

Tous deux épaulent leurs fusils. Il faut atteindre le cœur de la bête pour lui éviter toute souffrance et viser en arrière de l’épaule ou au cou.

Kounto tire toujours le premier et Toudoc ensuite, si l’animal n’est pas touché.

Et voilà que le noir attend que le jeune maître envoie la balle meurtrière. Et comme le Prince continue à manger paisiblement l’herbe nouvelle et qu’aucun bruit ne se fait entendre, Toudoc furieux se tourne brusquement vers Kounto et dit à voix basse – l’ouïe de l’antilope est très fine :

– Quoi tu fais, tu es empaillé ?...

Le fusil de Kounto s’abaisse et, honteux, il répond :

– Non, je ne peux pas, il est trop beau !

Fou de rage, Toudoc, dont les ancêtres étaient peut-être des cannibales, s'écrie :

– C'est pour cela qu'il faut le tuer !

D'un geste énergique, Kounto abaisse le fusil du noir et dit d'une voix volontaire :

– Je ne veux pas, tu entends ? Je-ne-veux-pas.

Kounto a crié fort. Le Prince a dressé sa belle tête et dilaté les narines. La brise lui apporte enfin l'odeur redoutable des chasseurs, des ennemis. Il s'enfuit en faisant des bonds magnifiques et, bien vite, disparaît.

Toudoc ne dit rien, mais il y a en lui une tempête. Rater une occasion pareille, c'est un affront qu'il ne peut admettre.

Tuer le Prince, le rapporter au village, le faire admirer par tous, c'était une gloire sans pareille ! Et Kounto ne l'a pas voulu. Pourquoi ? Il a dit : « Je ne veux pas, il est trop beau. »

Est-ce une raison ? Toudoc ne comprend pas et pour lui le jeune maître a eu un coup de folie.

Le grand noir marche dans les sentiers de la forêt, tête basse, humilié par ce qu'il considère comme une défaite dont il ressent de la honte.

Au village, il se gardera de dire qu'il a vu le Koudou, ce seigneur de la forêt, et qu'il s'est contenté de le regarder. Tous se moqueraient de lui et du blanc qui l'accompagnait.

Kounto suit Toudoc, tête dressée, cherchant à apercevoir le ciel bleu où le soleil est venu et dont les rayons vont percer le toit de feuillage et de lianes où les oiseaux d'Afrique aux belles couleurs bâtissent leurs nids.

Kounto n'a aucun regret. Lui qui a abattu tant de bêtes est tout content d'avoir laissé la vie à l'un des rois de la forêt. C'est son adieu à ces antilopes qu'il a tant aimées.

Dans le code de la chasse, il est dit : « Tout animal blessé doit être achevé par raisons humanitaires et de sécurité, car tout animal atteint, surtout quand il s'agit de l'éléphant et du buffle, devient, pour l'homme, très dangereux. »

À ce code, il faudrait ajouter que les animaux



royaux doivent être épargnés.

Kounto parlera de cette idée à son père et au missionnaire. Il est certain qu'ils l'approuveront.

La route est longue pour revenir à la grande case. Kounto pense avec tristesse à son prochain départ, aussi ne s'étonne-t-il pas du silence de Toudoc par lequel le jeune noir veut exprimer son mécontentement.

Revenir la gibecière vide, pour un chasseur c'est la honte, et Kounto n'a pas l'air de s'en soucier.

Toudoc se retourne pour regarder le jeune maître qui a la tête levée vers le ciel.

Que cherche-t-il ?

Pense-t-il que les bougainvillées géants, les tulipiers, les frangipaniers, vont commander à leurs larges feuilles de s'entrouvrir afin qu'il puisse voir un coin de ce ciel bleu qu'il aime tant ? Ou espère-t-il découvrir quelque oiseau comestible qu'il rapportera afin de ne pas revenir sans butin ?

Mais, tout à coup, un éclair illumine son

cerveau, il se souvient de ce que Kounto lui a appris dans la brousse avant qu'apparaisse le Prince, alors qu'ils étaient à l'abri du soleil sous un large champignon fait par un arbre.

Il a parlé de départ, bateau, avion, tout ce que les livres d'Europe arrivant si difficilement racontent aux jeunes lecteurs.

Bateau, ça va sur l'eau. Toudoc connaît. Mais avion ?

Comme les oiseaux dans le ciel, on voyage. C'est magnifique !

Et en pensant que lui aussi va, comme les blancs, s'envoler, il est fou de joie et oublie Koudou, le Prince des Antilopes.

Mais... mais aura-t-il assez d'argent ?

Dans le petit tonneau qu'il a creusé lui-même il y a beaucoup de billets et de pièces, dix années d'économie doivent lui permettre d'accompagner son cher Kounto.

Il aime tant son jeune maître qu'il oublie la cruelle déception causée par l'ordre qui l'a obligé à baisser son fusil.

C'est probablement leur dernière chasse avant qu'ils ne partent pour l'Europe. Qu'importe que leurs gibecières soient vides !

Et puis, avant de tuer, il faut réfléchir. Rapporter le grand Koudou mort au village, à deux, ce n'est pas possible. Il aurait fallu revenir avec des hommes et un brancard. La chaleur empêchait ce voyage et le soir venu on risquait de retrouver le Prince à moitié dévoré par les bêtes sauvages nombreuses dans la brousse.

Conclusion : Kounto a eu raison d'épargner la bête royale que si peu de chasseurs ont la chance de rencontrer. L'avoir vue, c'est déjà une belle histoire.

Toudoc regarde attentivement le chemin qu'ils suivent. Puis, après l'avoir contrôlé, il s'arrête, se retourne et interroge le jeune maître :

– Toi penses au voyage que toi et moi ferons dans le ciel ?

Justement Kounto, hanté par le départ si proche, y songeait.

– Moi, sûrement, répond-il, mais pour toi c'est

différent. Papa voudra-t-il ?

– Mais je suis libre et... riche ! J'ai vingt-trois ans, moi jamais te quitter, tu le sais bien.

– Je sais, oui, je sais. Nous allons tout de suite demander à Papa que tu viennes en France avec moi. S'il y consent, je serai bien content. T'emmener, c'est un peu d'Afrique qui partira avec moi. Dépêchons-nous de rentrer, j'ai hâte de connaître la réponse de Papa.

Les deux chasseurs se mettent à marcher un peu plus vite, malgré la chaleur venue.

Dès qu'ils seront arrivés, Kounto parlera. Il dira la rencontre du grand Koudou que papa pourra un de ces prochains matins aller guetter pour le filmer, puis, tout de suite, il ajoutera que Toudoc ayant appris son départ pour l'Europe veut quitter l'Afrique et s'en aller avec lui.

Après, le jeune noir plaidera lui-même sa cause.

Il est libre et riche, Papa ne pourra peut-être pas l'empêcher de partir !

Voici les grands rochers gris et roses, les

palmiers géants où les oiseaux s'abritent de la chaleur, les petites cases aux toits blancs et la grande case de la famille Mars.

Toudoc se met à courir, Kounto le suit.

Le soleil déjà brûle la terre. M. et M<sup>me</sup> Mars se sont réfugiés dans leur case. L'explorateur revoit ses notes et classe les photographies. M<sup>me</sup> Mars fait tourner les disques qu'elle a enregistrés.

L'arrivée des deux garçons interrompt leur travail.

– Belle chasse ? demande M. Mars à son fils.

M<sup>me</sup> Mars reproche aux deux garçons d'avoir couru par la chaleur ; ils sont en nage, essoufflés, et peuvent à peine parler.

– C'est, répond Kounto, qu'on voulait vous apprendre que nous avons rencontré le Koudou. Nous ne l'avons pas tué et pourtant nous pouvions le faire, pour que Papa puisse le filmer. Nous l'avons vu marcher, bondir, c'était magnifique !

Bien vite, il ajoute :

– J'ai prévenu Toudoc de mon départ, il veut

te demander quelque chose et je voudrais que ce qu'il désire tu le lui accordes. Il va lui-même tout t'expliquer.

Devant M. Mars, Toudoc est debout, ses longs bras pendent désespérés le long de son corps et ses yeux baissés regardent le sol. Il ne croyait pas que c'était si difficile de parler au Grand Maître. Il n'arrive plus à trouver les mots, à construire une phrase, le trouble est en lui qu'il ne peut dominer.

Se tournant vers Kounto, ses grands yeux pleins de larmes, il dit :

– Parle, explique, moi peux pas !

M. Mars s'étonne. Que se passe-t-il ? Quelle faute a été commise que ni l'un ni l'autre n'ose avouer ?

– Voyons, Kounto, raconte-moi la bêtise, car je suppose que vous avez quelque chose sur la conscience, et tu sais parfaitement que je ne gronde jamais quand on a le courage et la franchise de tout avouer. Je t'écoute !

Kounto se redresse. Papa a parlé de courage.

Ce mot-là, pour lui, est un ordre.

En regardant son père bien en face afin de lui faire comprendre qu'il n'a pas peur, il s'écrie :

– Voici, Papa, la vérité. Mais tous les deux, je te le promets, nous n'avons rien à nous reprocher. J'ai appris à Toudoc mon départ pour la France, il voudrait s'en aller avec moi. Il sait qu'un voyage coûte très cher, mais il est riche. Il m'a appris, tout à l'heure, dans la brousse, que depuis dix ans il avait mis l'argent donné à chaque lune dans un tonneau pour m'acheter une femme, très belle, quand je serai grand, et aujourd'hui il veut se servir de cet argent pour payer son voyage. C'est tout.

Avec la plus grande attention Toudoc a écouté le jeune maître qui a vraiment bien parlé ; le courage revient en lui et il approuve :

– Maître, toi savoir et toi te rappeler que j'ai juré de ne jamais quitter l'enfant blanc. Moi, juré, tu comprends ?

M. et M<sup>me</sup> Mars sont stupéfaits. Ils savaient que le jeune noir aimait leur fils mais ils ne se

doutaient pas que Toudoc, entassant les billets dans son petit tonneau avec une joie d'avare, thésaurisait pour Kounto.

Le départ serait une chose possible, mais à Paris que deviendrait Toudoc ?

M. Mars sait que sa mère a eu bien du mal à accepter que son fils soit un explorateur, vivant parmi les nègres ; ses longues absences sont pour elle pénibles à supporter. Sa fille, la sœur de M. Mars, ainsi que ses deux enfants, vivent avec elle, car elle a perdu très jeune son mari. M. Mars sait aussi qu'en France le personnel est difficile à trouver, sa mère serait peut-être heureuse d'accueillir Toudoc, très habile, et possédant, outre ses capacités, un excellent caractère.

M. Mars veut réfléchir, consulter sa femme qui connaît mieux que lui les questions ménagères.

Ce départ serait pour les parents Mars une grande tranquillité, car Kounto n'est pas toujours prudent et le jeune noir sait veiller sur lui sans l'humilier.



M. Mars s'adresse aux deux garçons :

– Nous allons, dit-il, étudier cette question. Nous n'avions pas prévu que Toudoc voudrait quitter sa patrie, l'Afrique. En France ne sera-t-il pas malheureux et supportera-t-il un climat si différent ? Ce soir, nous vous donnerons une réponse. Le Père Marie arrive cet après-midi et pour Toudoc rien ne peut être décidé sans son approbation.

– Mais, papa..., s'écrie Kounto.

En se levant, M. Mars interrompt son fils :

– Inutile de discuter, tout est dit. Tu vas préparer ton départ. Ta maman a sorti une valise, fais-la avec Toudoc. Mets dans le fond tout ce qui peut t'être utile en France et, au-dessus, ce qui te servira en bateau et dans l'avion.

« Maintenant, je travaille, ta maman aussi, nous ne tolérerons aucun bruit. »

Kounto sait que quand Papa a dit quelque chose, il faut obéir. Il se tourne vers Maman qui lui sourit en montrant la valise et elle reprend le contrôle de ses disques interrompu par l'arrivée

des jeunes chasseurs.

Dans le fond de la grande case séparée par un rideau de liane, le divan de Kounto, et, derrière, un grand coffre où l'enfant range ses vêtements et ses trésors.

C'est parmi eux qu'il va être difficile de faire un choix.

Aidé par Toudoc il sort tout ce que contient le coffre et l'étale sur le divan. Il y a des vêtements européens qu'il met très rarement, avec lesquels, sûrement, il voyagera, mais Toudoc n'en a aucun. Il a juste un pagne ou une petite culotte très courte, donnée par M. Mars et qu'il appelle sa culotte européenne.

Le jeune noir, lui, pense à tout autre chose. Il a vu le sourire de M. Mars si encourageant. À voix basse il dit à Kounto :

– Moi crois que tout va bien.

– Oui mais que mettras-tu pour partir, tu n'as pas de vêtements, et en Europe Papa dit qu'il fait très froid ?

Toudoc ne s'embarrasse pas de ce détail :

– À la ville, moi riche, moi acheter. Le Père Marie fera tout.

Cette fortune donne confiance aux deux enfants. Toudoc va chercher le petit tonneau et renverse sur le lit tout son contenu. Kounto est émerveillé ; il se rend compte que vraiment Toudoc est riche, très riche.

Tout s’arrangera facilement.

Avec soin, les deux garçons font la valise.

Chaussures à semelles de bois, culottes européennes, chemises envoyées par M<sup>me</sup> Grand-mère et que Kounto n’a jamais portées. Maintenant, il faut s’occuper des trésors.

C’est une petite pirogue en bois, faite par Toudoc. Une pierre dorée trouvée dans la montagne, une autre grise et rose découverte dans la brousse. Ce sont de longues et belles plumes données par le grand chef du village et le squelette d’un caméléon que Kounto a tué avec des pierres alors qu’il était tout enfant.

Ce sont des choses que Kounto ne peut abandonner. En France, dans ce pays inconnu où

il va vivre, il sera bien heureux de retrouver ses souvenirs d'Afrique.

Le déjeuner réunit Kounto et ses parents, mais le jeune garçon ne se permet pas de les interroger. Le Père Marie n'étant pas encore arrivé, aucune décision n'est prise car Toudoc est un peu l'enfant du missionnaire.

C'est le Père qui l'a découvert, bien malade, dans un sentier de la forêt, abandonné par ses parents, qui devaient penser que l'enfant allait mourir.

Le Père Marie a emporté à la maison des Missions ce petit bonhomme qui marchait à peine et qui serait mort dans la nuit, dévoré par les bêtes, si la Providence n'avait pas dirigé le prêtre dans ce sentier caché par les lianes.

Les sœurs de la Mission l'ont soigné, sauvé, éduqué, et quand il est entré à treize ans chez les Mars, Toudoc savait lire, écrire, compter, ce qui est un magnifique résultat pour un noir.

Il sait, aussi, bien d'autres choses. Excellent tireur, il peut tuer les bêtes comestibles, découvrir

les beaux ananas, faire d'excellentes bouillies de miel et d'ignames et rouler, mieux que personne, les longues boucles rouges qui encadrent le visage des noirs de la tribu Boulouris.

Il n'a jamais travaillé dans les champs ; dans certaines tribus – les Boulouris sont du nombre – c'est un métier réservé aux femmes.

Le déjeuner terminé, l'heure de la sieste est venue ; sieste faite sur les lits de camp dans la case bien fermée, ce qui préserve les habitants du terrible soleil et de la chaleur tropicale.

Toudoc et le cuisinier se reposent aussi dans une petite case voisine.

Le Père Marie, en tournée, ne viendra que ce soir. Personne ne circule dans les villages de la forêt vierge l'après-midi.

Harassé par la grande marche du matin, Kounto s'endort comme un enfant qu'il est encore.

Il se réveille en fin de journée et s'aperçoit qu'il est seul dans la case.

Le soir est venu. Le missionnaire doit être

arrivé, ce Père Marie avec lequel il va partir. Que décidera-t-il pour Toudoc ? Il a grand-hâte de le savoir. Kounto se lève et ouvre la porte de la case, cette porte fabriquée par Toudoc et que les noirs ont tant admirée.

Leurs cases à eux sont fermées par des rideaux de liane et l'hiver, quand les terribles pluies viennent, elles n'empêchent pas l'eau de pénétrer chez eux.

Sur le seuil de la case, Kounto regarde la grande forêt qui entoure le village des Boulouris ; cette forêt où, le soir venu, il aime tant à se promener avec Toudoc pour y écouter les mystérieux bruits : froissement de feuilles, craquements, appels. La vie nocturne des insectes qui ne commencent leur éternel voyage qu'au moment où la lune remplace dans le ciel le brillant et impitoyable soleil.

Le départ ? Quand aura-t-il lieu ? Deux jours, et l'affreuse séparation pour des mois !

Quitter ses parents, la case, sa maison, s'en aller seul, tout seul, loin, si loin, et faire la connaissance d'une grand-mère qui, a dit Papa,

ne vit pas du tout comme on vit en Afrique. Et cette grand-mère de France remplacera ses parents et Kounto devra lui obéir !

« Kounto »... Ce nom qu'il porte depuis son enfance, il doit, a dit Maman, le laisser dans ce village des nègres rouges et reprendre son nom français : Gilbert.

Gilbert ! C'est affreux, prétentieux ! Il faudra s'habituer à s'entendre appeler ainsi puisque dans ce lycée où il doit entrer il n'aura pas d'autre nom. Le pourra-t-il ?

« Kounto » ! C'est si gentil, si doux, ça fait penser, prétend Toudoc, aux petites antilopes qui viennent de naître et que leur maman soigne avec tant d'amour en poussant des cris de joie qui ont la résonance de son nom.

Où est donc passé Toudoc ? En général, il guette le réveil de son jeune maître ; c'est l'heure de la promenade qui précède le dîner.

Kounto pense que le Père Marie doit être arrivé. Toudoc est probablement avec lui. La décision est peut-être prise à son sujet, et le jour

du départ arrêté ? Départ... Rien que ce mot le fait frissonner.

Il sort de la case et tout de suite aperçoit sous le palmier géant, leur salle à manger, ses parents, le Père Marie et Toudoc, assis autour de la table où le thé est servi.

En hâte Kounto va vers eux, mais le salut qu'il adresse au missionnaire est plein d'inquiétude.

Le Père Marie devine l'anxiété de l'enfant et l'accueille avec gaieté :

– Bonsoir, mon jeune voyageur, tout est arrangé comme tu le désirais. Une chance inespérée. Un ami blanc qui devait partir avec nous ne peut s'en aller à la date prévue, il m'avait chargé de revendre son billet. Il sera pour Toudoc, assez riche pour se payer un voyage en Europe. Je pense que tu es content ? Emmener Toudoc, c'est un peu de l'Afrique qui part avec toi. Nous nous en irons demain matin, l'avion n'attend pas les voyageurs en retard. Il paraît que ta valise est déjà faite, tout est pour le mieux, et je suis certain qu'en France, car c'est ton pays, mon petit, tu seras heureux. La France vous prend



le cœur, sans qu'on s'en doute, et puis tu y trouveras une grand-mère qui depuis de longues années te réclame.

Assis sagement à côté du Père Marie, Toudoc se dresse, vient vers Kounto et s'écrie, joyeux :

– Moi content, toi aussi ! On va danser et chanter pour dire merci au Père, au Grand Maître et à la Grande Maîtresse. Les jambes disent bien mieux ce que toi et moi voulons dire.

Et saisissant les mains de Kounto, poussant des cris bizarres mais harmonieux, avec vigueur il entraîne Kounto qui n'a pas du tout envie de danser.

Les deux garçons, le petit et le grand, sautent, se courbent l'un avec une furie qui exprime sa joie, l'autre avec une colère douloureuse.

Le Père Marie a dit : « Nous nous en irons demain matin. » Dans quelques heures pour Kounto tout sera fini, fini ! Il ne comprend pas, entêté orgueilleux, qu'au contraire, pour lui tout commence.

Il va connaître la civilisation occidentale qu'il

ignore.

\*

Le lendemain matin, à quatre heures, alors que le soleil dort encore, après un bon déjeuner, Kounto et Toudoc, vêtus comme des Européens – M. Mars a donné au jeune noir un de ses costumes – attendent le Père Marie. Il a été faire une dernière visite à un bébé qui, hier soir, lui semblait bien malade.

Le visage rayonnant, du bonheur plein les yeux, le missionnaire arrive enfin près de la grande case des Mars. L'enfant souffrant de diarrhée aiguë, mis au thé depuis hier, va beaucoup mieux ; si la mère veut bien continuer et ne plus écouter le sorcier qui lui avait mis autour du cou un serpent mort, l'enfant vivra.

M<sup>me</sup> Mars promet de surveiller le petit malade, le Père Marie peut s'en aller tranquille.

Cette promesse faite, le missionnaire va brusquer le départ ; il ne veut pas voir couler de

larmes.

– En route, mes amis ! s'écrie-t-il. M. et M<sup>me</sup> Mars nous accompagnent jusqu'au fleuve, c'est parfait. Belle promenade, mais longue. Nous allons prendre le sentier des lianes, un peu étroit, mais les oiseaux nous offriront leur plus joli concert et ce chemin mène directement au fleuve. Le bateau arrive à six heures, nous n'avons pas de temps à perdre... Toudoc, ajoute le Père, marche devant avec la hachette. Qu'est-ce que tu emportes dans ta valise ? Des choses inutiles, c'est certain !

– Non, Père Marie, moi cueillir ce matin gros ananas pour M<sup>me</sup> Grand-mère.

– Je préfère que tu prennes la hache et donne à Kounto la valise.

– Non, regrette pas obéir, mais moi tout porter !

Et le jeune noir, ne voulant rien entendre, s'en va rapidement vers le sentier des lianes avec les paquets, la valise et la hache.

Le missionnaire n'insiste pas et tous suivent

Toudoc qui a mis sur sa tête le paquet destiné à M<sup>me</sup> Grand-mère.

Kounto marche, les bras ballants. Habitué à ce que Toudoc, plus grand et plus fort que lui, porte toutes les charges, il ne lui vient pas à l'idée qu'il pourrait l'aider.

– Kounto, dit le missionnaire, ne penses-tu pas que tu devrais porter ta valise ou le paquet destiné à ta grand-mère ? Les lianes se rapprochent, bientôt Toudoc devra se servir de la hache. Tu le sais, nous devons aller vite. Le bateau n'attend jamais les voyageurs en retard.

– Tant mieux ! murmure Kounto qui bouscule Toudoc afin de faire tomber le paquet des ananas.

Le jeune nègre s'arrête, furieux, prêt à dire quelque sottise au jeune maître.

Le missionnaire intervient :

– Aucun arrêt n'est toléré. Donne à Kounto le paquet et marche plus vite, le temps nous est compté. Tu ne veux pas manquer le bateau ?

Pour Toudoc, ces paroles sont un coup de cravache. Il donne le paquet d'ananas au jeune

maître et sa main droite, tenant la hache levée, est prête à rompre les barrières de lianes qui les empêcheraient de passer.

Manquer le bateau ! Ces trois mots lui feraient sauter n'importe quel obstacle !

Il ne marche plus de ce pas lent et balancé des noirs. Il court, il vole, et furieux Kounto lui crie :

– Moins vite, je ne peux pas te suivre !

– Toi peux, si toi veux !

Quelques bons coups de hache à droite et à gauche font envoler une multitude d'oiseaux aux couleurs chatoyantes et fuir dans les taillis un jeune phacochère.

M. Mars, son fusil sur l'épaule, – arme qu'il faut toujours emporter en forêt, – aperçoit le gibier au moment où il disparaît dans l'épais fourré.

Domage ! Car le jeune cuisinier l'a prévenu ce matin qu'il faudrait s'occuper aujourd'hui ou demain du ravitaillement.

La température devient plus fraîche. Toudoc, comme un jeune chien, aspire l'air avec délices.

Il comprend que le fleuve n'est pas loin.

La forêt commence à s'éclaircir, les arbres sont loin l'un de l'autre, les lianes ont disparu. Après une marche de deux heures, sans repos, le sentier aboutit à une route carrossable, au sol rouge, bordée de chaque côté de larges fleurs blanches au parfum violent.

Cette route descend directement au ponton où les bateaux font escale.

Le missionnaire regarde sa montre : six heures moins cinq. C'est parfait, car le bateau n'est jamais en avance.

Sur le ponton, tout autour il y a des bancs ; les voyageurs et ceux qui les accompagnent sont satisfaits de s'asseoir.

Fatigués, émus, ils se taisent. Que dire pendant ces dernières minutes qui précèdent un départ et une longue séparation ? Tant de choses se bousculent dans l'esprit qu'on ne sait laquelle choisir. Et la gorge contractée ne laisserait peut-être pas sortir les mots qui n'expriment jamais bien ce que les cœurs ressentent.

Au bout de quelques instants, l'appel d'une sirène les fait se dresser. Et Kounto, ravagé par le chagrin, se réfugie près de sa mère.

M<sup>me</sup> Mars a aussi une grande peine, mais elle ne veut montrer aucune faiblesse : le courage s'impose au petit comme aux grands.

– Mon chéri, dit-elle d'une voix douce qui tremble un peu, voici venu le moment attendu, accepté, de la séparation. Nous devons le vivre avec toute notre énergie, Dieu te protégera, te gardera jusqu'à notre réunion qui est peut-être plus proche que nous ne le pensons. Embrasse ton père et séparons-nous, tête droite, les yeux cherchant le ciel d'où nous vient toute force.

Sur le fleuve aux eaux jaunâtres, le bateau d'un blanc sale apparaît et se dirige vers le ponton.

Le Père Marie serre les mains de M. et M<sup>me</sup> Mars et entraîne rapidement vers la passerelle les deux jeunes voyageurs. Les derniers baisers, les dernières recommandations sont inutiles.

Et le bateau s'en va, emportant Toudic ivre de

joie et Kounto qui mord ses lèvres et serre les poings pour essayer de sourire à ses parents qui ont bien triste visage.

Le soleil est venu, le ponton déjà n'est plus visible. Le Père Marie, habitué aux voyages, entraîne les jeunes garçons vers la tente-abri qui toute la journée les préservera du soleil, car le bateau n'arrivera que ce soir à la ville où se trouve l'aéroport.

Le bateau, un vieux cargo aménagé pour le transport des voyageurs et des marchandises, semble à Toudoc une case voguant sur l'eau, une case magnifique. Sous la tente, il y a de confortables chaises longues. Le Père Marie s'installe sur l'une d'elles. Fatigué par des mois de randonnées en brousse, dormant au hasard de sa route, il invite Toudoc à se reposer près de lui.

Confortablement étendu, le jeune noir éprouve une incroyable béatitude. Il n'a jamais dormi que sur le sol dur d'une case recouverte d'une natte ou d'un lit de lianes ; il ne pouvait imaginer qu'une chose pareille pouvait exister.

Le fleuve coule au milieu de la forêt vierge ;



de chaque côté, sur les berges, ce sont des arbres immenses, fouillis de verdure qui se dressent sous la lumière éblouissante de l'Afrique.

Bien que brisé par la longue marche et l'effort qu'il a dû faire pour cacher son chagrin, Kounto n'a pas suivi le Père Marie sous la tente ; il s'est appuyé au bastingage du bateau et regarde la forêt avec l'intérêt d'un voyageur qui la découvre.

Il est malheureux comme il ne l'a jamais été. Il ignorait la souffrance, il fait connaissance avec elle et au lieu de l'accepter, il se révolte et refuse de comprendre que la décision de ses parents était nécessaire pour son avenir.

Son avenir ! Y avait-il sérieusement pensé ?

Hier soir, quand il a été seul avec le Père Marie, ce dernier lui a posé une question précise qui l'a obligé à réfléchir :

– Kounto, que comptes-tu faire quand tu seras grand ?

Surpris par cette question, stupidement il a répondu :

– Chasser.

Le missionnaire a repris :

– T’imagines-tu que Dieu t’a envoyé sur la terre pour t’amuser toute ta vie ?

– Mais les noirs ne font pas autre chose !

– Peut-être parce que personne ne s’est occupé de leur apprendre qu’ils avaient une terre magnifique, pleine de ressources, qu’ils n’exploitent guère. Dieu a créé les hommes, créateurs d’eux-mêmes, et pendant leur passage sur la terre ils ont trois missions. Je vais te les dire et tu devras toujours, tu entends, toujours t’en souvenir.

« La première, ta mission personnelle : vouloir avant tout être un honnête homme, vivant avec un idéal.

« La seconde, ta mission familiale : aimer et respecter tes parents, les entourer, les soutenir quand ils seront vieux, aimer ta femme, tes enfants, que tu devras diriger avec l’expérience que tu auras acquise ; et la dernière, très importante, ta mission sociale : faire du bien à

tous ceux qui vivront autour de toi et leur montrer le bon chemin.

« Quand tu auras compris et accepté ces trois missions, tu seras certain d'avoir une belle vie et de ne jamais connaître le dégoût de toi-même.

« Ce que je te dis là, ce soir, sur la terre africaine, alors que la nuit est si belle et que le ciel, criblé d'étoiles vous entraîne, malgré vous, vers le Créateur de toutes choses, bien que tu sois très jeune, tu ne l'oublieras plus.

« En Europe, dans cette petite France que tu finiras par aimer, tu vas rencontrer bien des tentations, de mauvais camarades voudront t'enseigner le mal que tu ne connais pas. Il faudra apprendre à leur résister, refuser avec énergie de les suivre et essayer de les guérir, car le mal est une maladie.

« Je t'ai tout dit. Tu es prêt pour le combat, car la vie est une lutte et un chasseur comme toi sait lutter ! »

Ému comme il ne l'avait jamais été, Kounto répondit, les yeux levés vers le ciel illuminé :

– Je crois que j’ai compris et je veux toujours me souvenir de ce que vous m’avez dit ce soir.

Troublé par les paroles du Père Marie, le jeune garçon n’avait guère dormi pendant la dernière nuit qu’il passait dans la case familiale. Mais en lui était née la volonté formelle de lutter, comme l’avait demandé le Père Marie, pour devenir un honnête homme qui accepterait les trois missions.

Et en longeant la forêt qu’il a tant aimée et qu’il ne reverra peut-être jamais, il se rend compte que depuis hier soir il n’est plus le gamin insouciant qui se contentait de rire et de danser avec Toudoc et ses amis noirs, de faire de belles chasses ou de travailler le bois pour offrir des objets aux nègres rouges.

Le voyage sur le fleuve durera jusqu’au soir, a dit le Père. Ce sera long, très long.

Maintenant qu’il est sûr qu’aucune larme ne rôde dans ses yeux, Kounto se redresse, plein de courage, quitte le bastingage afin de voir ce que le Père Marie et Toudoc sont devenus.

Il les découvre sous la tente, à l’avant du

bateau, étendus sur des chaises longues, dormant tous les deux profondément.

Il est bien étonné, mais il se souvient que le Père Marie, accompagné de Toudoc, est rentré tard cette nuit, tout heureux, car il venait de décider le grand chef de plusieurs tribus à bâtir sur le plateau une petite chapelle où seraient reçus tous ceux qui voudraient entendre le Père Marie quand il vient dans ces villages isolés prêcher la religion du Christ en racontant l'Évangile.

Toute petite chapelle est un début et peut-être que dans quelques années une station de missionnaires sera installée avec école et dispensaire chez les nègres rouges.

C'est le rêve du Père Marie, un très beau rêve !

Kounto s'aperçoit qu'à côté du missionnaire il y a une chaise longue vide sur laquelle le Père a posé son bréviaire, livre de prières qu'il ne quitte jamais, et des journaux français illustrés, apportés par lui afin que les jeunes voyageurs puissent tromper l'ennui du long parcours.

Kounto va en profiter.

Il s'installe entre le missionnaire et Toudoc qui ont des visages paisibles, contents de dormir.

Bien à l'abri du soleil, une brise fraîche monte du fleuve ; le repos vraiment est agréable. Kounto qui croyait tout détester de ce voyage comprend qu'il réserve d'agréables surprises.

Il ouvre un magazine. La première page représente une colonie de vacances, petites filles de huit à douze ans.

Les petites filles, Kounto ne les connaît guère. Chez les Boulouris les mères les emmènent aux champs dès qu'elles peuvent marcher, et quand elles sont trop petites les portent sur le dos tassées dans une peau d'antilope. Les garçons sont laissés aux hommes.

M. Mars a dit à son fils :

« – Tu auras en France deux gentilles compagnes, les filles de ma sœur qui vivent chez ta grand-mère. Maintenant les filles travaillent autant que les garçons, tes cousines pourront t'aider dans tes débuts d'écolier. »

Kounto n'a pas répondu. Mais des filles l'aidant, il ne l'admettra jamais ! Elles sont bonnes pour les travaux des champs ou les soins de la maison, mais non pour diriger le travail d'un garçon de dix ans.

Dès le début de leurs relations, il leur fera comprendre que les amitiés féminines ne l'intéressent pas.

Les photographies de ce journal sont jolies, mais une vue de forêt, en France, lui semble être un joujou pour enfant.

Le mouvement du bateau berce Kounto, et tout comme ses compagnons de voyage sur cette chaise longue confortable, à l'abri de la chaleur, il s'endort à son tour d'un bon sommeil paisible, sans cauchemar ni rêve.

Quand il se réveille, il ne se souvient plus au juste où il est. Le bateau a quitté la forêt, il longe des petits villages inconnus de Kounto, des villages où les cases ont des toits rouges.

À côté de lui, les chaises longues sont vides : le missionnaire et Toudoc l'ont abandonné.

Il s'étonne de l'absence du jeune noir qui toujours attend son réveil. Il doit être avec le Père Marie qu'il aime profondément.

Sur ce bateau, Toudoc a envie de tout voir, de tout connaître ; tout l'intéresse, tandis que lui s'effraie d'avance des choses inconnues qu'il va découvrir en Europe.

Reposé, il se lève, un peu triste et découragé ; il s'éloigne de plus en plus de ses parents, de sa maison, de ce village des nègres rouges, ces nègres prétendus méchants et cruels qui n'ont eu pour lui que sourires, gentillesse, affection.

Puisque Toudoc ne revient pas, Kounto qui ne peut guère se passer de lui va aller à sa recherche.

Il quitte le coin paisible où il s'est si bien reposé et se dirige vers le pont arrière. Les marchandises l'encombrent et, assis sur des caisses ou sur de gros ballots, les noirs semblent garder ce qui, probablement, leur appartient.

Dans un dialecte que Kounto ne comprend pas, le missionnaire ayant Toudoc à ses côtés qui parfois sert d'interprète, cause avec eux.



Le Père Marie est l'ami écouté et respecté de la population africaine qui vit en forêt vierge. Il y a vingt ans qu'il vit au milieu d'eux, n'allant en France que pour réparer une santé altérée par le dur climat tropical.

En voyant Kounto, il s'écrie :

– Tu arrives bien, nous t'attendions pour déjeuner. La salle à manger est en bas. Toudoc et moi avons grand-faim, j'espère qu'il en est de même pour toi !

Et prenant le bras du jeune garçon, il l'entraîne en ajoutant :

– Maintenant, gamin, il faut avoir le sourire. Tu fais un beau voyage, profite-en et n'essaie pas de bouder. Un boudeur est toujours insupportable à tous et à lui-même. La gaieté s'impose !

En bas, une table ronde où lait, café, galettes et fruits sont déposés. Quatre noirs, habillés à l'europpéenne, sont déjà installés et regardent avec curiosité l'enfant blanc et le missionnaire.

Les trois amis s'asseyent. Toudoc n'osait le

faire, mais le Père Marie l'exige, ne voulant pas comprendre que le jeune noir veut servir, comme chaque jour il le fait, son petit maître.

Kounto a faim, mais, habitué à ce que le noir prépare tout pour lui, il attend.

Le Père Marie se rend compte que l'enfant, très gâté, doit apprendre à se débrouiller seul.

– Toudoc, prends ce que tu veux, Kounto fera de même. Ici chacun choisit ce qu'il désire.

Kounto se résigne à faire des gestes qu'il n'a pas coutume de faire et qu'il trouve ennuyeux.

Le repas est silencieux. Le bon sommeil, le temps frais, si plaisant pour des gens accoutumés à la température torride, a favorisé l'appétit ; ils déjeunent avec plaisir et le Père Marie leur apprend que la table reste servie toute la journée et qu'ils y trouveront toujours boissons fraîches et fruits. Ce soir, ils dîneront dans l'avion.

En entendant ces paroles, Toudoc a un rire joyeux :

– Tu entends, Kounto ? dit-il. Manger au milieu du ciel, c'est magnifique ! Ris, ris donc

avec moi !

– Non, je n’ai pas envie de rire.

Tranquillement, le missionnaire reprend :

– Cela viendra bientôt, le rire succède toujours aux larmes.

– Je n’ai pas pleuré, proteste Kounto fièrement.

– Pourquoi ? C’est normal. Quand on quitte des parents aussi bons que les tiens, les larmes soulagent les cœurs qui ont mal... Mes enfants, ajoute-t-il, nous avons encore quatre heures de navigation avant d’arriver à la ville, faites ce que vous voudrez ; je vais travailler, ayant des notes à transcrire.

Le missionnaire retourne vers l’avant du bateau et s’installe devant une table avec sa serviette dont il tire de nombreux papiers. Il y a cinq années qu’il n’est pas revenu en France et il doit rendre compte à ses supérieurs de son activité. L’annonce de la chapelle qui va être bâtie par les nègres rouges sera la conclusion de son travail, conclusion dont il est heureux.

Kounto a partagé avec Toudoc les journaux illustrés, mais bien qu'il en tourne les pages il ne les voit pas. Il observe le missionnaire qui, penché sur ses notes, a un visage joyeux.

Pendant cinq années, le Père Marie a été de village en village à travers la brousse, pour apprendre aux noirs ce qu'il appelle « le climat de fraternité » ; climat qui, s'ils l'acceptaient, interromprait ces affreuses guerres que les tribus se font entre elles.

Pourquoi le Père Marie a-t-il choisi ce métier qui n'est pas agréable ? Un jour Kounto osera l'interroger.

Les dossiers s'accumulent sur la table, et voici que Kounto a une idée généreuse ; il demande au missionnaire s'il ne pourrait pas l'aider. M. Mars dit qu'il a une bonne écriture.

Le missionnaire interrompt son travail et se tourne vers le jeune garçon qui a toujours triste visage. Ayant des lettres à copier, il pense que pour l'enfant ce serait une excellente diversion. En travaillant, il oubliera son chagrin.

Rapidement, Kounto est installé ; et, fier d'aider le Père Marie, il se met à copier en s'appliquant autant qu'il peut pour faire honneur à ses professeurs, papa et maman.

Ainsi le temps passe vite. Toudoc admire son jeune maître capable d'aider le missionnaire ; il apporte fréquemment aux travailleurs des boissons fraîches.

Le soir vient, l'arrivée est proche. Le Père Marie range ses dossiers en remerciant Kounto de son aide. Il a une belle écriture qui sera appréciée au lycée.

Maintenant tout va très vite.

Débarquement dans une ville aux nombreuses maisons dont quelques-unes sont si hautes que Toudoc se demande avec quelle monumentale échelle on peut atteindre les cases bâties près du ciel ?

Le Père Marie explique l'escalier intérieur, l'ascenseur, des mots que les enfants ne comprendront que lorsqu'ils auront vu ces choses magnifiques inventées par les hommes.

Une auto les emporte vers l'aéroport et pour les deux garçons rouler si vite est une surprise extraordinaire.

Toudoc a un large sourire découvrant ses belles dents. Kounto regarde avec étonnement.

Bateau, auto, avion, tout cela en quelques heures, pour un enfant de dix ans qui n'a jamais quitté la brousse ou la forêt vierge, c'est presque un conte de fées.

Installé dans l'avion, immense oiseau de fer, Toudoc attend avec impatience le moment où il va s'envoler.

Quand il sera dans le ciel, il croira vraiment que cet oiseau, dont les ailes sont rigides, peut voyager dans le bleu comme s'il était sur la terre.

Les voyageurs blancs et noirs arrivent. Aucune place n'est occupée, et une jeune fille en uniforme les reçoit et les aide à s'installer.

Le missionnaire est assis entre les deux garçons et leur explique ce qui se passe.

La jeune fille en uniforme est une « hôtesse de l'air » ; elle doit s'occuper du bien-être des

passagers et particulièrement des enfants si facilement effrayés.

Kounto comprend cela, lui qui, avec Toudoc et son père, a suivi tant de chasses où les grosses bêtes ne lui faisaient pas peur, il se rend compte que dans l'air, enfermé dans cette boîte de métal, il n'y trouvera aucun plaisir.

Les pilotes sont à leur poste et doucement le grand avion commence à bouger.

Toudoc ne peut contenir sa joie. Il se penche vers le jeune maître et dit à voix basse :

– Kounto, on va s'envoler, on monte vers le ciel ! Toi, dis avec moi que c'est merveilleux !

Et Kounto qui n'ose avouer qu'il a peur, les mains crispées sur les bras du fauteuil, répond :

– Barka ! (Mot qui chez les nègres rouges veut dire : « Va-t'en, laisse-moi tranquille. »)

L'avion a quitté la piste et prend de la hauteur à la grande joie de Toudoc qui, se penchant, aperçoit par la petite fenêtre la terre, un immense tapis blanc et vert avec, de temps en temps, des taches bleues qui sont, explique le Père Marie, de

grands lacs.

Renversé dans son fauteuil, Kounto a fermé les yeux. L'angoisse est en lui, sa gorge est contractée et son cœur bat à un rythme accéléré. Il est affreusement vexé d'avoir peur alors que Toudoc est si joyeux.

Le noir s'aperçoit de son immobilité et s'écrie : Toi pas dormir. Le Père Marie a dit « dîner dans avion », toi avec plaisir dîner.

– Je ne dors pas, je réfléchis.

Réfléchir ! Pour Toudoc, ce mot n'a aucun sens, c'est une chose qu'il croit réservée aux blancs.

L'avion est maintenant très haut et à vive allure il vole dans le ciel bleu. Kounto se rassure.

Le dîner est apporté sur un plateau à chaque passager. Viandes froides, fromage, salade, fruits accompagnés d'une bouteille avec étiquette sur laquelle Toudoc lit « Champagne ».

Qu'est-ce ? Une nouvelle connaissance ?

Il n'aura pas la possibilité d'y goûter, car le Père Marie fait enlever les trois bouteilles et



réclame de l'eau minérale.

Kounto a accepté le plateau, mais il est certain qu'il ne pourra rien avaler. Manger dans cette boîte ne lui est pas possible.

Il pense à la magnifique salle à manger sous le palmier géant, où, chaque soir, pendant la saison sèche, il dîne avec ses parents.

Entouré de voyageurs qui mangent comme s'ils étaient sur la terre, il essaie de les imiter ; il ne veut pas être ridicule, et s'aperçoit que sa gorge, qu'il croyait contractée, fonctionne admirablement.

Enfin, ce n'est pas une corvée. Il est évident que la civilisation réserve des surprises agréables.

Après le dîner, l'hôtesse de l'air qui a un bon sourire, apporte à Kounto des magazines illustrés et lui montre comment il pourra se reposer la nuit venue.

Vers dix heures, presque tous les voyageurs dorment dans cette boîte volante créée par les hommes. Ils ont confié leur vie à l'habileté d'un pilote et à la régularité des moteurs.

Toudoc examine attentivement les sorciers blancs qui conduisent l'oiseau géant ; ils sont vraiment très habiles et il aimerait bien un jour pouvoir en faire autant. Mais... mais un noir chez les blancs pourra-t-il apprendre à tout faire ? C'est pour Toudoc une inquiétude.

Kounto s'est endormi en lisant, et le Père Marie dit son chapelet. Toudoc, bon chrétien, fait une courte prière et, sourire aux lèvres tant il est heureux, part pour le pays des rêves, certain qu'il est en train d'en vivre un...

Orly ! Le Père Marie et ses garçons quittent l'avion, étonnés de ne pas être fatigués, un peu étourdis seulement.

Excellent voyage, temps superbe, rien n'a troublé la route, le ciel a été clément.

Ils se dirigent vers la sortie où le Père Marie compte trouver la grand-mère de Kounto, une petite dame très maigre, à cheveux gris et dont les yeux sont bleus, pareils à ceux de son petit-fils, a dit M. Mars. Elle sera sans doute accompagnée de sa fille, portant lunettes, car elle est très myope, grande et mince.

Le Père Marie recommande aux garçons de bien regarder les personnes venues attendre les passagers et lui-même inspecte attentivement les groupes.

Ennuyé, il ne découvre ni la grande dame ni la petite.

Le Père voudrait bien remettre les enfants, car il repart ce soir même pour Vichy où il se reposera un mois à la maison des Missionnaires.

Toudoc, qui cherche dans tous les groupes avec ses yeux de chasseur, s'arrête devant une dame petite à cheveux gris et lui demande en souriant :

– Toi dame grand-mère aux yeux bleus ?

Devant ce nègre qui montre ses larges dents éblouissantes, la vieille dame recule, effrayée. Une grande jeune femme qui est derrière elle s'avance et interroge :

– Qui êtes-vous pour vous permettre de parler ainsi ?

– Moi, Toudoc, boy de Kounto, garçon de M. Mars.

– Avez-vous un message ?

Et en tendant son paquet contenant les ananas dont il ne s'est pas séparé durant le voyage, Toudoc plein de confiance, répond :

– Moi apporte à M<sup>me</sup> Grand-mère, maman du Maître, des ananas cueillis pour elle dans la forêt.

Le Père Marie qui cherchait avec Kounto parmi les autres groupes aperçoit Toudoc et le rejoint.

Tout s'explique et M<sup>me</sup> Mars qui attendait seulement son petit-fils interroge le missionnaire pour savoir si vraiment elle est obligée de garder le nègre. La maîtresse de maison n'a pas prévu cette arrivée et se demande ce qu'elle fera de lui et où elle pourra le coucher.

La joie de voir enfin son petit-fils est troublée, et Kounto qui ne trouve rien à dire à ces inconnues, ses parentes, est blotti près du missionnaire et semble ne pas vouloir le quitter.

La grande dame trouve qu'il faut en finir, ils ne peuvent rester là. Le Père Marie a donné des nouvelles de ceux qui sont restés en Afrique :

travail intéressant, santés excellentes, nouvelle mission. Il faut quitter au plus vite l'aéroport, d'autres avions vont arriver.

Décision prise, la jeune femme dirige tout le monde vers une auto qu'elle conduit elle-même, rangée hors de l'enceinte.

Le Père Marie ayant retrouvé un prêtre ami, venu l'attendre, prend congé de tous. Kounto a presque un sanglot quand le missionnaire l'embrasse, mais il ne prononce aucune parole ; il ne le pourrait pas.

M<sup>me</sup> Grand-mère remercie et, s'emparant de la main de son petit-fils, monte avec lui dans la voiture. Toudoc, naturellement les suit, mais M<sup>me</sup> Mars n'en veut pas et ferme la porte. Toudoc devra s'asseoir près de la dame qui conduit.

Se séparer de Kounto ne plaît guère au noir ; mais, assis, il se rend compte qu'en se tournant il pourra surveiller son jeune maître, et dans ce monde inconnu avec lequel ils vont faire connaissance la surveillance doit être scrupuleuse.

Qu'étaient les dangers de la forêt ou de la brousse à côté de ces autos qui bondissent, cherchant à se dépasser, à écraser les passants, à démolir les voitures ? Dans le ciel on était beaucoup mieux, aucun danger de mauvaises rencontres.

Déarrassée du noir, M<sup>me</sup> Mars regarde son petit-fils qui ressemble beaucoup à son père.

– Tu es content, Gilbert, d'être en France ? demande-t-elle.

– Non, madame.

– Ne m'appelle pas madame. Dis grand-mère.

Et avec rage, Kounto répète :

– Non, grand-mère, je n'aime pas la France.

– Mais, reprend M<sup>me</sup> Mars horrifiée, mon petit, c'est ton pays, tu dois l'aimer.

– L'affection, ça ne se commande pas.

M<sup>me</sup> Mars se souvient que son petit-fils du haut de l'avion n'a vu que des toits, des jardins, des fleuves, et pour cet enfant de son fils elle n'est qu'indulgence.

En se penchant vers Kounto dont le visage boudeur n'est pas aimable, elle dit avec un charmant sourire :

– Tu ne connais pas ton pays, c'est naturel. Dans quelques mois tu éprouveras un autre sentiment, crois-moi.

Elle ajoute un peu craintive, car elle sent son petit-fils en pleine révolte :

– La dame qui conduit l'auto est la sœur de ton papa, ta tante.

– Sophie ?

– Oui, ton papa a dû t'en parler.

– Oui. Elle a un nom ridicule et deux petites filles. La franchise de Kounto et son ton fort désagréable font de la peine à cette pauvre grand-mère qui n'était que tendresse. Elle pense que cet enfant arrive d'un long voyage et que sa mauvaise humeur qu'il ne dissimule pas est causée par la fatigue.

Elle se tait, attristée. Il faut laisser à ce jeune garçon qui vient de si loin, le temps de se reprendre.

Maintenant que l'automobile est dans Paris, Toudoc n'a pas assez d'yeux pour tout voir ; enthousiasmé, il se tourne vers son jeune maître afin qu'il partage son admiration.

– Toi as vu, Kounto ? Voitures plus nombreuses que les singes, et les blancs des moustiques habillés !

Ces paroles rappellent le jeune nègre à M<sup>me</sup> Mars, elle l'avait oublié. Elle demande à son petit-fils qui s'est décidé à regarder Paris :

– Gilbert, que vient faire ce nègre en France ?

– C'est mon boy, il ne me quitte jamais. Toudoc a une lettre pour vous où Papa vous l'explique.

– Je ne sais pas où je vais ce soir le coucher. J'ai fait préparer ta chambre, mais je n'ai pour lui aucun lit disponible.

– Ça ne fait rien, il couche par terre.

– Par terre ? répète la vieille dame, incrédule. C'est impossible !

Très malhonnêtement, haussant presque les épaules, stupéfait de l'ignorance de sa grand-



mère, Kounto répond :

– Mais en Afrique, dans leurs cases, tous les noirs couchent par terre.

M<sup>me</sup> Mars se tait. Elle comprend qu'entre son petit-fils et elle rien n'est commun ; il faut, avant de s'aimer, qu'ils se connaissent.

Après avoir traversé Paris, monté l'Avenue des Champs-Élysées, contourné l'Étoile, la voiture prend une large route qui conduit à Neuilly, ancien parc royal, et s'arrête dans une rue bordée d'arbres devant un charmant petit hôtel.

Les deux voyageurs quittent l'auto, étourdis par tout ce qu'ils ont fait et vu depuis deux jours. Ils se rapprochent l'un de l'autre, heureux d'être ensemble ; mutuellement, ils se soutiennent.

La porte de l'hôtel est ouverte, deux petites filles sont là. Elles guettaient visiblement l'arrivée de ce cousin qui vient de si loin, mais n'attendaient pas le grand nègre.

Au lieu de s'avancer vers Kounto, elles ne bougent pas.

Nullement intimidé, Toudoc va vers elles :

– Toi et toi, petites filles de la grand-mère aux yeux bleus. Là-bas, en Afrique, le Maître a tout expliqué. Moi te servir, moi chanter, danser ! Tu verras, Toudoc sait bien amuser et faire rire. C'est bon de rire !

Les deux fillettes conquises sourient, tendent la main au jeune noir, puis vont vers leur cousin resté près de M<sup>me</sup> Mars qui lit une lettre remise par Toudoc.

– Bonjour, Gilbert, tu as fait bon voyage ?

– Bonjour.

– Je m'appelle Yvonne, j'ai douze ans, et ma sœur Laurette en a onze.

– Et moi, je me nomme Kounto, c'est mon nom d'Afrique. J'aimerais bien le garder.

– Tu as raison, c'est très gentil, nous t'appellerons Kounto.

M<sup>me</sup> Mars a fini de lire la lettre de son fils lui expliquant la présence du jeune noir. Elle sait maintenant qu'il restera chez elle jusqu'au retour des explorateurs. Et puisqu'il n'est pas difficile,

elle lui fera faire une chambre au grenier et lui achètera un lit ; elle ne veut pas que dans sa maison quelqu'un, blanc ou noir, couche par terre. Mœurs d'Afrique, inadmissibles en France.

– Mes enfants, dit-elle, il faut que Gilbert se repose jusqu'au déjeuner, il y a plus de deux jours qu'il voyage. Cet après-midi vous ferez plus ample connaissance et vous pourrez sortir avec lui. Viens, Gilbert.

Kounto n'a aucune envie de causer avec ses cousines. Il sera heureux d'être seul, tous ces visages inconnus l'ennuient.

Il suit M<sup>me</sup> Mars et, bien entendu, comme un chien fidèle, Toudoc est derrière lui.

La chambre que la grand-mère a fait préparer pour son petit-fils est charmante : divan, bibliothèque, table de travail, jeux, livres ; et devant la grande fenêtre, des petits cactus en pots, cadeaux de ses cousines pour rappeler à Gilbert le pays d'où il vient.

Kounto est émerveillé et Toudoc admire aussi. Mais quand il voit les cactus il se met à rire si fort

que M<sup>me</sup> Mars se retourne, épouvantée.

– Regarde, Kounto, ces enfants des grands ! Ça pique, et si ça pousse comme chez nous, fenêtre bientôt bouchée !... Drôle, drôle, ris donc !

Fâché, le jeune maître crie à son boy :

– Barka !

Immédiatement Toudoc se tait comprenant que Kounto est mécontent. Pour tout arranger, voulant montrer à M<sup>me</sup> Grand-mère sa bonne volonté, prenant le petit tapis posé devant le lit, il s'écrie :

– Moi coucher là, M<sup>me</sup> Grand-mère ! Moi jamais quitter Kounto ! Moi juré, moi riche, tu comprends ?

Et M<sup>me</sup> Mars, contrariée de voir ce nègre la tutoyer, quitte la chambre en recommandant aux deux voyageurs de se reposer.

Kounto s'assied sur le beau divan, regarde autour de lui. Murs roses, bibliothèque, jeux, livres, tout, tout... Mais nullement conquis, les larmes que depuis deux jours il refoulait

envahissent ses yeux, coulent sur son visage d'enfant fatigué.

Cette chambre ravissante que complète un cabinet de toilette bien installé, ne lui fera jamais oublier la case rudimentaire où il était avec ses parents et la grande forêt où il aimait tant à se promener avec Toudoc en écoutant les chants des oiseaux aux multiples couleurs.

Le nègre voit les larmes, il est désolé. Il s'agenouille près du divan, étend le jeune maître, et pour le consoler chante une chanson de là-bas, entendue depuis son enfance.

« Laila, lakaki belago, l... »

En tapant sur une chaise il simule le chant du tam-tam avec une règle prise sur la table et un drôle de petit balai trouvé dans un coin de la cheminée.

Kounto s'allonge tout à fait sur le divan ; ses larmes cessent de couler, ses nerfs crispés se détendent. Il comprend que celui qui est près de lui n'est que dévouement, tendresse. Et posant la main sur la tête crépue qui est à côté du divan il

s'endort, bercé par ce chant de son enfance que Toudoc lui a si souvent chanté.

La musique de cet étrange tam-tam se répercute dans toute la maison. Dans leur chambre, les petites filles l'entendent et se précipitent dans le couloir pensant bien que cette extraordinaire musique est faite par le cousin ou le nègre.

Elles se mettent contre la porte, écoutant avec la plus grande attention.

À la cuisine, M<sup>me</sup> Mars est en train de régler avec Félicie la situation de Toudoc. Depuis des années dans la maison la cuisinière déclare qu'elle ne prendra jamais ses repas avec un nègre. Toutes deux en entendant chant et tam-tam interrompent la discussion, écoutent et s'apaisent.

Suivie par Félicie, M<sup>me</sup> Mars monte l'escalier pour aller voir ce qui se passe dans la chambre de son petit-fils.

En la voyant paraître sur le palier, les deux petites filles lui font signe de ne faire aucun bruit pour ne pas troubler musique et chant.

« Laola, lacki, bologa, la... »

Étonnée, doucement M<sup>me</sup> Mars entrouvre la porte de la chambre et voit Gilbert dormant la main posée sur la tête de son boy qui tape sur une chaise en chantant.

En apercevant M<sup>me</sup> Grand-mère, Toudoc sourit et dit en chantant :

– Larmes envolées, tam-tam tout emporté !

« Laola, lacki, bologa la... »

\*

Vers midi, l'heure du déjeuner étant proche, M<sup>me</sup> Mars envoie ses petites-filles prévenir Gilbert qu'il doit descendre pour se mettre à table.

Avec plaisir, les fillettes obéissent. Le cousin, son nègre et sa musique, quelle aventure dans leur vie de Parisiennes ! Et ces derniers jours de vacances, elles veulent profiter au maximum de cette distraction qui leur arrive d'Afrique.

Dans sa chambre, elles trouvent Kounto prêt. Il a dormi deux heures, fait sa toilette dans la baignoire, – ce qu’il n’avait jamais fait de sa vie. Il ne s’est baigné que dans les fleuves et les grands lacs d’Afrique où on pouvait nager tout à son aise.

Ce bain en boîte lui a paru ridicule. Le seul agrément, c’est qu’on ne craint pas les crocodiles ! Mais vraiment en France tout est petit, si petit !

– Nous venons te chercher, dit Yvonne.

– Le déjeuner va être servi, ajoute Laurette. J’espère que tu as faim ?

Gentiment, chacune prend une main de Kounto et l’entraîne. Toudoc suit.

Déjeuner ! Ce mot fait plaisir à entendre. Le noir a un « scorpion » dans l’estomac qui lui demande de le nourrir.

M<sup>me</sup> Mars est dans le jardin, derrière son hôtel, un charmant petit jardin fleuri ; mais pour des garçons habitués à avoir une forêt pour se promener, ce carré de verdure leur paraît bien



mesquin.

Toudoc s'écrie :

– Joli parc pour bébé antilope !

Mais pensant au déjeuner – le « scorpion » réclame de plus en plus fort qu'on s'occupe de lui ! – il va vers M<sup>me</sup> Mars :

– Madame Grand-mère, dit-il, moi faire ton service pour déjeuner, moi j'ai l'habitude, moi chez Grand Maître tout faire. Après, si toi veux, faudra nourrir le scorpion.

Faire le service du déjeuner, voir le nègre aux longues mains aussi noires que son visage, lui présenter les plats, impossible ! M<sup>me</sup> Mars ne pourrait rien accepter.

Et ce scorpion dont il parle et qu'il faut nourrir ? C'est une bête d'Afrique, l'aurait-il apportée avec lui ? Tout cela est effrayant et trouble la vieille dame qui n'a jamais voyagé.

Kounto s'aperçoit de l'embarras de sa grand-mère et dit :

– Chez nous, à Boulouris, dans notre case, Toudoc faisait le service de table. Maman le lui

avait appris.

Ne voulant pas contrarier son petit-fils qui a pleuré dans la belle chambre préparée avec tant d'amour, M<sup>me</sup> Mars répond :

– Eh bien, il le fera ici. Je vais donner des ordres.

M<sup>me</sup> Mars se dirige vers la cuisine afin de s'entendre avec la redoutable Félicie qui n'éprouve aucun attrait pour les nègres.

Cinq minutes après, revêtu d'un beau tablier blanc, Toudoc apporte le premier plat : un melon, fruit de France que les enfants d'Afrique noire ne connaissent pas.

Depuis la chanson et le tam-tam, la cuisinière a accepté le nègre et lui a recommandé de ne pas parler en servant parce que la maîtresse de maison, M<sup>me</sup> Mars, ne le permet pas.

Gravement, fier de son rôle, Toudoc passe le plat à tout le monde, mais en arrivant près de Kounto, il murmure :

– Toi peux manger, moi goûter ! Bon, très bon !

Le déjeuner se passe bien. M<sup>me</sup> Mars se rend compte que son petit-fils se tient à table très correctement et paraît manger avec plaisir ces plats français qu’il ignorait.

Après le repas, le café est servi dans le jardin par Toudoc qui, service fini, va enfin pouvoir s’occuper du scorpion. Il salue la maîtresse de maison et se retire.

Les fillettes demandent ce qu’elles vont faire aujourd’hui, avant-dernier jour des vacances.

Leur maman propose d’aller montrer à Gilbert le lycée, les bords de la Seine, puis finir la journée à Bagatelle, le plus joli jardin de Paris. Elle les accompagnera avec la voiture, il ne faut pas fatiguer Gilbert après un si long voyage.

Kounto considère que fatigue est faiblesse. Il s’écrie :

– Je ne suis jamais fatigué ! Quand je chassais avec Toudoc, nous partions à quatre heures du matin, nous revenions à dix heures, avant la grande chaleur, et nous avons marché tout ce temps-là, lourdement chargés.

- Tu chassais souvent ? demande Laurette.
  - Presque tous les matins, le ravitaillement l'exige.
  - Tu tuais des bêtes ? s'écrie Yvonne effrayée.
  - Naturellement. Tous les jours, il faut manger.
  - Moi, reprend Laurette, je ne pourrais pas.
- Et Kounto réplique d'une voix dure :
- Ce n'est pas l'affaire des femmes. Vous, vous êtes bonnes pour les travaux des champs et ceux de la maison.

Tante Sophie écoutait, cherchant à découvrir le caractère de son neveu. Elle intervint :

- Nous pouvons faire aussi autre chose, crois-le. Tu t'en apercevras au lycée, car il se peut que dans la classe où tu seras accepté le professeur soit une femme.

Et Kounto furieux, s'écrie :

- Je ne travaillerai pas avec elle, ça je vous le promets !

- Je te promets aussi que tu feras comme les

autres élèves ! Au lycée, cela coûte très cher de vouloir faire la mauvaise tête, tu t'en apercevras.

En colère cette fois, Kounto devient malhonnête.

– Tante Sophie, Papa m'a dit que je devais écouter et obéir à ma grand-mère qui le remplace, mais il ne m'a pas parlé d'autres personnes !

Furieuse, la tante réplique :

– Est-ce pour moi que tu dis cela ?

– Naturellement ! répond Kounto avec franchise.

M<sup>me</sup> Sophie quitte sa chaise sans un mot et se dirige vers la maison. Mais avant de s'en aller, elle se tourne vers M<sup>me</sup> Mars et crie :

– Ma mère, vous avez un petit-fils qui vous donnera toute satisfaction, je vous l'affirme !

– Je l'espère bien, répond M<sup>me</sup> Mars avec le plus grand calme.

– Parfait ! Mais que les enfants ne comptent pas sur moi pour les promener cet après-midi. Qu'ils se débrouillent ! Je ne m'en occuperai pas.

Tante Sophie est partie sur ces mots. Après son départ, Kounto qui avec plaisir aurait tapé sur sa tante, s'approche de sa grand-mère et lui demande :

– Ça lui prend souvent à cette dame de se fâcher et de crier ?

– Tu l'as irritée, répond M<sup>me</sup> Mars. Tu apprendras qu'elle n'est pas patiente, il faut donc éviter de la contrarier. C'est la sœur de ton père, il aurait du chagrin s'il apprenait que tu ne t'entends pas avec elle.

Papa ! Ce rappel remémore à Kounto ce qu'il sait sur la tante Sophie.

« C'est ma sœur, a dit son père. Elle a un caractère difficile, mais elle est très bonne. Elle a perdu toute jeune un mari qu'elle aimait, elle n'a pas été longtemps heureuse. »

Kounto reprend :

– Grand-mère, pour faire plaisir à papa et à vous aussi, j'essaierai de m'entendre avec la tante Sophie, mais je crois que je ne l'aimerai jamais.

Craintive, M<sup>me</sup> Mars demande :

– Et pour moi, ce sera-t-il la même chose ?

– Je pense, répond Kounto avec sa franchise habituelle, que pour vous l'affection viendra. Mais on ne peut la commander, ça ne s'achète pas.

Heureuse, M<sup>me</sup> Mars sourit. Ce petit-fils qu'elle désirait tant connaître lui donnera peut-être de la joie et pour une grand-mère, avoir à la fin de sa vie de la tendresse près d'elle, c'est une immense douceur.

Sans M<sup>me</sup> Sophie la promenade s'organise et, bien entendu, Toudoc accompagne cousin et cousines.

M<sup>me</sup> Mars fait toutes sortes de recommandations respectueusement écoutées.

La traversée des rues est dangereuse ; il faut regarder les feux indiquant que les voitures s'arrêtent et que les piétons peuvent passer.

Pour rassurer M<sup>me</sup> Grand-mère, Toudoc s'écrie :

– Toi pas avoir peur ! Kounto et moi avons souvent rencontré en forêt des bêtes sauvages.

Les automobiles, c'est tout pareil ! As-tu un fusil ? Prête-le moi et toi pourras dormir sur tes deux oreilles ! J'abattrais celui qui fait marcher la bête et essaie d'écraser ceux qui sont par terre ! J'ai vu ce matin avec M<sup>me</sup> Sophie comment cela se passe.

Yvonne et Laurette rient, Toudoc les amuse. Mais M<sup>me</sup> Mars se rend compte que ce jeune Africain n'a aucune idée de ce qui se fait en France. C'est un vrai sauvage que son fils lui a envoyé !

Voix sévère, ce qui est rare chez elle, elle explique à Toudoc qu'à Paris le port d'arme est interdit.

Étonné, Kounto demande :

– Par qui ?

– Mais par le gouvernement.

Le gouvernement ! Pour le grand nègre, ce mot n'a aucune signification. En Afrique, il y a des tribus avec leur chef auquel les noirs obéissent, ce doit être en France à peu près la même chose. Toudoc conclut :



– Moi demander permission à M. gouvernement et toi donneras un fusil !

Pleine d'indulgence, M<sup>me</sup> Mars sourit en pensant que la civilisation se chargera de transformer le nouveau venu.

Les enfants quittent l'hôtel et, en ouvrant la grille, ils aperçoivent l'automobile de M<sup>me</sup> Sophie qui les attend.

– Je vous emmène, dit-elle. Après ce grand voyage, Gilbert serait trop fatigué s'il marchait toute la journée.

Et Kounto en montant dans la voiture près de sa tante, place qu'elle lui désigne, dit :

– Papa a raison, vous avez mauvais caractère. Mais quand vous en êtes débarrassé, vous êtes bonne.

Les gens qui ont mauvais caractère n'aiment pas qu'on le leur dise. Aussi, très facilement, M<sup>me</sup> Sophie se fâcherait-elle de nouveau, mais elle a un volant dans les mains et quatre enfants dans la voiture. Elle ne doit penser qu'à bien conduire.

Devant de longs bâtiments, M<sup>me</sup> Sophie

s'arrête et les fillettes, suivies de Toudoc, descendent et s'approchent de leur cousin qui, près de sa tante, examine mais ne bouge pas, effrayé par ce grand monument de pierre, précédé d'une cour entourée de grilles très hautes, difficiles à franchir.

C'est là qu'il doit venir, dans deux jours, ont dit les cousines, pour apprendre, selon la volonté de son père, tout ce qu'il doit savoir pour devenir un homme utile à lui-même et aux autres.

C'est une cage, une prison, et pendant neuf mois de l'année il y sera enfermé.

Quelle affreuse perspective ! Il n'ira pas voir de plus près cette immense bâtisse où pour obéir à Papa et parce qu'il est un petit Français de dix ans, il devra venir chaque jour. Ah ! comme il préférerait être un enfant nègre !

Se tournant vers M<sup>me</sup> Sophie, il demande :

– Si vous le voulez bien, allons-nous-en. Ce lycée est affreux. En Afrique, les bêtes qu'on prend vivantes sont enfermées dans des prisons superbes. C'est un coin de la forêt entouré de

grillage et ici les élèves prisonniers n'ont que du bitume et des cailloux. Pourquoi les traite--on ainsi ?

M<sup>me</sup> Sophie ne répond pas.

Que dirait-elle à ce neveu arrivant d'un pays qu'elle ignore et qui semble vouloir en France tout critiquer ? Comment lui expliquer que la plupart des écoliers n'auraient aucun respect pour les arbres et les fleurs qu'on essaierait de mettre dans les cours des lycées ou des écoles ?

Bien des garçons aiment à détruire et il faudrait les punir sévèrement, pour leur faire comprendre que toute destruction est un crime et qu'il y a d'autres jeux que la bataille et la guerre.

La voiture repart. M<sup>me</sup> Sophie la dirige vers Bagatelle.

Si ce magnifique parc ne plaît pas à Gilbert, c'est que vraiment, tout comme le nègre, son neveu est un sauvage.

Ravi de se promener en voiture, Toudoc, sans arrêt, interroge ses jeunes compagnes.

La Seine, une petite rivière – en Afrique, les

fleuves sont immenses – et les maisons à sept ou huit étages, des cases où il n’aimerait pas habiter. La petite case de M<sup>me</sup> Grand-mère est beaucoup plus gentille.

Et les dames, les messieurs, tous habillés, à quelle tribu appartiennent-ils ? Est-ce que ce sont des chefs ? Se déshabillent-ils quand il fait chaud ?

En entrant dans le Bois de Boulogne, en retrouvant des arbres, de la verdure, Toudoc et Kounto sont heureux ; mais Kounto ne le dira pas. Il ne veut pas avouer qu’en France quelque chose lui plaît.

Il y vivra, puisque Papa le veut. Il travaillera au lycée s’il n’a pas une femme comme professeur, mais il ne dira pas que cela l’intéresse.

La voiture rangée près du trottoir, M<sup>me</sup> Sophie et les enfants entrent dans la magnifique propriété qu’est Bagatelle.

Toudoc rejoint son jeune maître et l’interroge :  
– Alors, Kounto, toi content ? Gentille dame,

belle promenade. Toi as vu les bonshommes et les bonnes femmes qu'on rencontre ? Ça s'appelle des piétons, à cause de leurs pieds, probablement ! Tout de même ils sont mieux que les singes, mais moins beaux que les nègres rouges ! Toi trouves comme moi ?

– Oui, répond Kounto brièvement.

– Toi as ri ?

– Ici je ne rirai jamais.

– Pourquoi, toi malade ?

– Non, mais je m'ennuie. Tes piétons, comme tu les appelles, m'exaspèrent. Là-bas, en forêt, nous étions nous deux, ça me suffisait. Et puis, le lycée, cette grande boîte où l'on va m'enfermer, tu l'as vue ?

– Moi irai te délivrer ! J'ai regardé les grilles, facile, on pourra sortir quand tu voudras !

– Impossible ! Papa veut que j'y reste.

Papa ! C'est le Grand Maître, celui auquel on ne désobéit jamais. Toudoc conclut :

– Alors, faut y rester. Et puis, tout le monde

peut être gentil, attends d'y être pour grogner.

Arrivés devant de jolis pavillons dont l'un a été construit, dit M<sup>me</sup> Sophie, pour une reine, les deux garçons les regardent avec indifférence ; les pierres ne leur plaisent pas, mais ce qui les surprend ce sont les fleurs de toutes couleurs qui les entourent.

Immobiles devant les massifs, ils parlent une langue que les fillettes ne comprennent pas, mais elles se rendent compte que cette fois ils admirent.

– Kounto, dit Yvonne, si tu aimes les fleurs, ici tu en verras beaucoup, ce jardin est leur royaume.

Et prenant la main de son cousin qui ne résiste pas, elle l'entraîne vers la roseraie où les roses de l'arrière-aison sont peu nombreuses, mais très belles.

Toudoc saisit la main de Laurette et court derrière eux.

M<sup>me</sup> Sophie les suit, contente de voir que Gilbert consent à s'amuser.

Ah ! ce garçon ne sera pas facile à diriger, mais elle compte sur ses filles pour l'appivoiser.

Quand elle rejoint le groupe, tous quatre sont assis sur des chaises, à l'ombre, et bavardent. Yvonne et Laurette semblent écouter Gilbert avec un intérêt passionné.

En arrivant près d'eux où une chaise a été préparée pour elle, Laurette, toute joyeuse, lui explique :

– Maman, Kounto nous raconte une chasse à l'éléphant, c'est bien amusant. Quand il sera grand, il nous emmènera en Afrique chasser avec lui. Nous vivrons sous la tente ou dans une case.

L'Afrique ! Pour M<sup>me</sup> Sophie qui n'a jamais quitté la France, c'est un pays qu'elle déteste. Il a pris son frère depuis de longues années et que de fois elle a vu sa mère inquiète parce que dans les contrées explorées par son fils la poste ne fonctionnait pas et que, souvent, pendant bien des mois, cette pauvre maman ne recevait aucune nouvelle.

En s'asseyant, elle répond :

– L’Afrique... J’espère bien que vous n’irez jamais.

– Oh ! Madame Sophie, toi pas dire ça ! proteste Toudoc. Les petites filles très gentilles, les nègres rouges ne les mangent pas ! Ça, c’est fini ! C’était autrefois. Leurs ancêtres, si respectables, tuaient les blancs pour les croquer, mais les missionnaires sont venus et leur ont défendu, « Leur Dieu, le mien, le tien aussi, ne veut pas. »

Les fillettes rient, nullement impressionnées par les paroles de Toudoc ; il n’en est pas de même pour M<sup>me</sup> Sophie.

Elle regarde, effrayée, presque avec horreur, le nègre qui parle d’une chose horrible en souriant. Et il va falloir vivre avec ce petit-fils de cannibale, sa mère l’a accepté.

Vraiment, son frère a eu une étrange idée en donnant à son fils ce noir compagnon.

Gilbert, c’était normal – il devait venir faire son éducation en France, – mais ce noir qui va vouloir suivre partout celui qu’il appelle son



jeune maître, ce sera odieux. Il faut le renvoyer dans son pays où ses aïeux mangeaient les blancs ! M<sup>me</sup> Sophie le dira à sa mère ce soir même.

Kounto se tait. Parler devant sa tante, raconter sa vie là-bas, ses chasses, à ses cousines émerveillées, ce n'est plus possible, la suite sera pour un autre jour. Il n'aurait rien dit si Laurette ne le lui avait pas demandé.

– Kounto, parle-nous du pays d'où tu viens, raconte-nous une chasse, une belle chasse ? En Sologne, où nous allons l'été, les chasseurs ne tuent que de petites bêtes : lapins, faisans, perdreaux.

Et Toudoc, d'un air méprisant, avait répondu :

– Chasses pour enfants ! En Afrique, il s'agit de lions, de léopards, d'éléphants !

Laurette, curieuse, insista :

– Raconte, mon gentil cousin.

Et le gentil cousin avait raconté, retrouvant en évoquant ses souvenirs, sa joie de vivre qu'il fit partager à son auditoire.

L'arrivée de M<sup>me</sup> Sophie avait interrompu cette histoire vraie.

Yvonne se lève. Elle est l'aînée, c'est elle qui doit prendre les décisions.

– Allons nous promener, dit-elle. Tu permets, Maman ? Il faut montrer à Kounto les nymphéas.

– Tu ne pourrais pas appeler ton cousin, Gilbert ? demande M<sup>me</sup> Sophie.

– Mais, Maman, Kounto est bien plus gentil ! Il sera Gilbert au lycée, c'est suffisant.

– Bravo ! crie Toudoc en se levant. Toi brave, toi pas peur de la dame Sophie !

La dame Sophie trouve cette approbation peu de son goût et afin de ne pas se mettre en colère, elle se souvient à temps qu'elle promène un sauvage arrivé ce matin seulement d'Afrique. On ne peut lui demander d'être comme tout le monde. Avec calme, et cela lui coûte, elle répond :

– Allez voir les nymphéas.

Elle espère qu'Yvonne profitera de la promenade pour apprendre au nègre comment il

faut parler.

Les enfants s'en vont en courant. Toudoc s'élançe et parcourt à une allure rapide l'allée qui conduit vers l'étang.

C'est un magnifique garçon, corps parfaitement équilibré, et, s'il n'était pas noir, M<sup>me</sup> Sophie l'admirerait. Aucun sportif français ne pourrait peut-être lutter avec lui dans une compétition pour la rapidité et l'élégance.

Tranquillement M<sup>me</sup> Sophie va les rejoindre et pense que l'heure du goûter est venue.

Un charmant thé, installé dans les anciennes écuries de Bagatelle, attend les visiteurs. Mais... mais que va-t-on dire à Toudoc ? On ne doit pas l'abandonner dans le jardin où il risquerait de s'égarer, et M<sup>me</sup> Sophie ne peut accepter de s'asseoir à côté d'un nègre. Que faire ?

Près des nymphéas aux couleurs de pastel, elle rejoint les enfants et, prenant le bras d'Yvonne, elle l'entraîne et lui dit son désir de les faire goûter sous les arbres dans un bien joli coin du parc, mais il y a Toudoc. Où le mettra-t-on ?

Yvonne a un bon petit cœur. Elle répond :

– Toudoc est très gentil, il goûtera avec nous, et je suis certaine qu’il se tiendra bien.

– Mais, s’écrie M<sup>me</sup> Sophie, je ne veux pas goûter avec un nègre !

Laurette s’est rapprochée et demande :

– Pourquoi ? Ce n’est pas de sa faute si sa peau est noire ; la tienne, Maman, ou la mienne, pourrait être de la même couleur. Il faut bien vivre avec la peau que le bon Dieu vous a donnée. On ne peut pas en changer.

– Tu dis des bêtises ! s’écrie M<sup>me</sup> Sophie, furieuse contre ses filles. Nous n’avons pas de parents nègres !

– Ce n’est pas Toudoc qui a choisi les siens, réplique Yvonne.

M<sup>me</sup> Sophie ne sait que dire.

– Allons, Maman, reprend Laurette, allons goûter tous ensemble. Tu nous rappelles toujours qu’il ne faut faire de peine à personne, Toudoc en aurait si tu lui disais de s’en aller.

Résignée, M<sup>me</sup> Sophie se dirige vers le coin du parc où sont installées les tables. Elle y conduira les enfants, commandera le goûter et pendant qu'ils consommeront, elle ira se promener. La solution est trouvée.

Peut-être ! Mais elle ne s'est pas rendu compte que Toudoc a entendu et compris ce que les trois blanches discutaient à voix basse. Toudoc a des oreilles de chasseur.

La dame Sophie ne l'aime pas, il en était sûr.

En contemplation devant les nymphéas, Kounto n'a rien vu, ni entendu ; il était loin, très loin de Bagatelle. Il revoyait un grand lac où l'eau était verte, d'immenses lotus blancs se pressaient les uns contre les autres, survolés par des oiseaux de toutes couleurs. Papa et Maman tenaient leur petit garçon par la main, et Maman disait :

« – Regarde bien ce lac, ces fleurs, ces oiseaux, et le ciel qui devient rose ; plus tard, quand tu seras grand garçon, il faudra te souvenir de ces merveilles de la nature que tes yeux d'enfant auront vues. À l'âge que tu as, beaucoup

de petits garçons sont plusieurs heures par jour enfermés dans des classes où une seule fenêtre les éclaire et pendant de courtes récréations, ils s'amuse<sup>n</sup>t généralement à mal faire ; on ne leur apprend pas à s'amuser intelligemment. Plus tard, tu auras des camarades qui seront peut-être de tous les pays du monde ; il faudra les traiter comme des frères, les défendre, te dévouer pour eux, les aimer.

« Aimer, c'est le secret du bonheur. »

Avec quelle précision Kounto se rappelle les paroles de sa maman, son cerveau les a enregistrées ; il est certain de ne jamais les oublier : « Aimer, c'est le secret du bonheur. »

Toudoc l'appelle, Kounto tressaille. Il revient d'Afrique et il est à Bagatelle, avec sa famille trouvée en France.

– Moi pas avoir faim, lui dit le noir. Toi goûter avec les cousines et la tante, moi me promener, revoir les roses et moi revenir te chercher.

Et avant que Kounto ait eu le temps de répondre, Toudoc s'en va à vive allure vers la

roseraie.

Débarrassée du nègre, toute contente, M<sup>me</sup> Sophie dit gaiement :

– Allons goûter !

– Moi non plus, je n'ai pas faim ! s'écrie Laurette.

Yvonne a compris que Toudoc avait entendu la discussion. Elle dit, grande fille sage :

– Maman, crois-tu ce goûter nécessaire ? Nous pourrions tout simplement rentrer à la maison, c'est l'heure du thé de grand-mère, elle sera heureuse de notre retour. Qu'en penses-tu, Kounto ?

– Si cela doit faire plaisir à grand-mère, il faut rentrer. Et puis, Toudoc, seul dans ce jardin, pourrait se perdre. Courons après lui...

Et les trois enfants s'envolent comme des moineaux.

M<sup>me</sup> Sophie est pourtant très bonne, mais les gens de couleur, jaunes ou noirs, l'effraient. Elle croit qu'elle ne pourra jamais s'habituer à voir ce nègre circuler dans la maison et être le

compagnon de ses filles.

Nègre, pour elle, est synonyme d'anthropophages, de cannibales, de sauvages.

M<sup>me</sup> Sophie découvrira peut-être un jour que ces hommes-là sont dignes de respect.

\*

Kounto a débuté dans sa vie d'écolier.

La veille de la rentrée, il a été avec sa grand-mère voir le Proviseur, le chef de la tribu lycée, l'ami de Papa.

En entrant dans ce grand bâtiment qui allait être sa prison, il était de fort mauvaise humeur et aussi très intimidé. Le Proviseur dont il allait faire la connaissance était le chef dont il dépendrait.

Suivant sa grand-mère, il monta l'escalier avec un cœur qui battait à un rythme accéléré, comme s'il s'attendait à voir sortir d'un boqueteau une redoutable bête sauvage.



Une antichambre carrée avec chaises contre le mur ; à droite, près d'une fenêtre, un bureau derrière lequel se tenait un employé auquel M<sup>me</sup> Mars remit une carte qu'il emporta. Peu de temps après il revint en disant que M. le Proviseur était là.

Grand-mère et petit-fils pénétrèrent dans le bureau.

Le Proviseur s'avança, souriant, vers M<sup>me</sup> Mars, et après l'avoir saluée lui désigna un fauteuil et offrit une chaise à Kounto.

– Chère Madame, dit-il, vous m'amenez le fils de Jean qui, m'avez-vous appris, n'a jamais quitté l'Afrique ?

Et se tournant vers le petit garçon, il l'interrogea :

– Alors, mon bonhomme, tu es content d'être en France ?

En regardant M. le Proviseur bien en face, Kounto répondit :

– Non, Monsieur.

– Pourquoi donc ? Est-ce le travail régulier, le

lycée, qui t’effraient ?

– Oui, Monsieur. Et en regardant tout autour de lui, il ajouta : Ici, je me sentirai en prison, mais j’y travaillerai puisque Papa le désire.

– C’est parfait. Tu as une qualité que j’apprécie avant tout : la franchise. Qu’est-ce que tu sais, au juste ? Ton père ne m’a pas donné beaucoup de détails.

– Je sais lire, écrire et en calcul les quatre opérations.

– Ce n’est pas grand-chose. Il va falloir rattraper le temps perdu.

– Le temps perdu ? riposte Kounto, je ne comprends pas. Je n’ai jamais perdu mon temps. Je travaillais le matin une heure avec Maman, une heure le soir avec Papa, et je chassais pour le ravitaillement... et aussi pour mon plaisir. Pendant la grande chaleur, je travaillais le bois avec mon boy qui sait tout faire. Je peux fabriquer des chaises, des tables et aussi de beaux tam-tams.

– Vie d’Afrique... Ici, ce sera différent. Tu vas

passer un examen dont le professeur me rendra compte et je déciderai dans quelle classe lu dois aller.

– Cette classe, Monsieur, qui la dirigera, un maître ou une maîtresse ? C’est cela que je voudrais bien savoir !

– Je ne peux te le dire encore, cela dépend de ton examen.

– Je veux vous apprendre, Monsieur, que je ne pourrait pas travailler sous les ordres d’une femme ! En Afrique, les femmes vont toutes aux champs ou s’occupent de la cuisine. Je ne pourrai jamais obéir à une dame !

Le Proviseur ne se fâcha pas. Ce gamin l’amusait.

– Dis donc, mon bonhomme, reprend-il, je vais t’apprendre, moi aussi, quelque chose. Ici, au lycée, cette prison, on ne dit jamais « je veux » à ses maîtres. L’élève se contente de les écouter et de leur obéir.

– J’écouterai, Monsieur, répond Kounto. J’obéirai si le chef est juste.

– C’est tout ce qu’on te demande.

Et se tournant vers M<sup>me</sup> Mars, le Proviseur ajouta :

– Je crois, chère Madame, qu’il était grand temps que votre petit-fils vienne en France.

Avec un sourire un peu inquiet, M<sup>me</sup> Mars avait répondu :

– Je le crois aussi, et j’espère qu’il comprendra très vite la nécessité de l’instruction.

En se levant, le Proviseur demanda à Kounto :

– Que veux-tu faire quand tu seras grand ?

– Explorateur. J’irai dans la lune pour y découvrir des pays inconnus !

En riant, le Proviseur répondit :

– Tu es vraiment moderne, c’est très bien. Voici un bulletin qui te permettra d’entrer en huitième, nous verrons si tu peux y rester.

Et le lendemain matin, accompagné de ses cousines et de Toudoc, Kounto s’en est allé vers le lycée.

Quand il entra seul dans la cour, au grand

mécontentement du jeune noir auquel M<sup>me</sup> Grand-mère avait expliqué qu'il ne devait pas franchir les grilles, la quantité d'élèves qui étaient rassemblés surprit le débutant et leur comportement lui parut bien étrange.

Ils criaient, se bousculaient ; quelques-uns jetaient sur des camarades leur cartable lourdement chargé, sans se soucier que cet engin pouvait faire du mal.

Après les avoir contemplés un long moment, Kounto se dirigea vers un homme, grand et fort, qui essayait de canaliser ce flot d'enfants grossissant de minute en minute.

Kounto montra le bulletin remis par le Proviseur et il fut dirigé vers une classe au rez-de-chaussée.

Plusieurs élèves y entraient, se bousculant les uns les autres, voulant tous passer les premiers.

Derrière eux, Kounto attendit que la bousculade fût terminée et, tranquillement, entra dans la classe.

Cette pièce carrée, aux murs gris avec bancs et

pupitres de bois noir, le tout un peu sale, c'était bien ce que sa cousine Yvonne lui avait décrit.

Près du mur, au fond de la salle, le maître était assis devant un petit bureau surélevé.

Un maître ! Ah ! comme le Proviseur avait été gentil !

Kounto était prêt à tout faire, à tout accepter.

Il salua le professeur et lui remit son bulletin.

Prévenu de l'arrivée de cet élève venant de la brousse, le maître lui sourit en lui disant de s'asseoir au premier rang.

Et la classe commença.

Yvonne et Laurette avaient bien recommandé à ce cousin si effrayé par la vie scolaire d'écouter attentivement ; et Kounto suivit avec le plus grand intérêt les explications et les recommandations du maître.

Celui-ci expliquait bien. Il avait un visage sympathique et il était facile de se rendre compte qu'il était prêt à aimer ces quarante garçons, ses élèves, si ces garçons voulaient comprendre qu'une amitié leur était offerte et s'en montraient

dignes.

La classe se passa bien. Une dictée fut faite ; Kounto eut l'impression qu'elle, était facile et, interrogé sur le sens du texte, il donna, malgré son émotion, des explications satisfaisantes.

La récréation arriva. Dans la cour, au milieu de cette bande d'enfants qui couraient, ivres de liberté, cherchant à s'attraper les uns les autres, donnant chaque fois qu'ils le pouvaient quelque bon coup, il se sentit perdu et alla se réfugier près du seul arbre, un prunus bien petit, qui se trouvait dans un coin.

Deux enfants se tenant par la main y étaient déjà, effarés eux aussi. Ils avaient des visages dont la couleur marron clair disait assez qu'ils venaient d'un pays étranger. Kounto, heureux de les découvrir, tout souriant leur dit :

– Ici, nous sommes à l'abri du danger.

– Oui, répondit le plus grand, c'est la première fois que nous venons au lycée, nous n'y connaissons personne. Nous habitons l'Afrique, le Maroc.

Afrique ! Ce nom fit tendre à Kounto ses mains vers les enfants.

– Moi aussi ! s'écria-t-il joyeux. J'arrive d'Afrique noire et je n'aime pas me battre sans armes.

– Mais, dit le plus jeune d'une voix douce, il paraît qu'à Paris on n'a pas le droit d'en avoir.

– Nous nous en passerons, répondit Kounto, et nous ne nous battons pas.

En regardant les écoliers déchaînés, le plus grand affirma :

– Ça sera difficile. Les garçons ont l'air de n'aimer que les coups et s'ils nous en donnent deux, je leur en rendrai quatre ! Mon frère, mon jumeau, a eu la jambe cassée, au Maroc, je ne veux pas que ça recommence ici.

Et Kounto en regardant le frère, un frêle enfant de huit ans, s'écrie :

– Je t'aiderai à le protéger. Aujourd'hui, nous faisons une alliance solide. Tu veux ?

Avant de répondre, le jeune Marocain regarda attentivement le visage blanc et rose de Kounto ;



les yeux bleus l'étonnèrent, il y avait du ciel dans ces yeux-là. Gravement, il répondit :

– Je veux bien. Je m'appelle Monsef et mon jumeau Médi. Nous habitons la montagne au-dessus de Marrakech. Nous avons huit ans et sommes en huitième. Maintenant, toi, tu vas tout dire.

Et sur le même ton, comprenant que les renseignements demandés feraient peut-être naître une amitié, Kounto déclara :

– Je suis né au bord du Niger, mon papa est explorateur. J'ai dix ans, je suis en huitième, mais je ne sais pas si j'y resterai. Je vis chez ma grand-mère, sa case est près du lycée. Mes parents sont restés en Afrique noire.

– Nous, dit Monsef avec un gros soupir, nous sommes dans une pension, tout près du lycée, avec des garçons d'Europe qui se moquent de la couleur de notre peau. Toi, tu ne t'en moqueras pas ?

– Non. Tous mes amis sont des noirs et je les aime beaucoup. Mes cousines sont des blanches,

très gentilles. Elles viendront me chercher avec Toudoc, mon boy. C'est un Africain. Il ne m'a jamais quitté et ne me quittera jamais, il vous plaira.

Heureux, les petits Marocains sourient. Kounto, bien qu'il soit blanc, sera leur ami, et c'est bon d'avoir un ami dans ce grand lycée.

Kounto prit les mains des jumeaux et tous les trois en courant se dirigèrent vers l'escalier conduisant à leur classe, et avec joie ils s'aperçurent qu'ils étaient dans la même. Kounto au premier rang, les petits Marocains au dernier.

Le professeur remit à chaque élève la liste des livres qu'il devrait se procurer et expliqua le travail qu'il exigerait.

Le temps passa très vite et une sonnerie se fit entendre, prévenant les petites classes que les élèves devaient quitter le lycée.

La sortie. Ce fut de nouveau la bousculade. Kounto s'en alla le premier, après avoir salué le professeur, ce qu'aucun autre élève ne fit, et s'arrêta dans le couloir, près d'une fenêtre, pour y

attendre ses nouveaux amis.

Ils sortirent les derniers et un gros garçon les bouscula en criant :

– Allons, grouillez-vous, les cafés au lait !

Cette apostrophe sembla spirituelle à ceux qui l'entendirent. De grands éclats de rire intimidèrent les petits Marocains, si bien qu'ils n'osaient plus avancer ; ce qui fit répéter stupidement aux écoliers :

– Hue ! Hue donc, les cafés au lait !

Cette méchanceté bouleversa Kounto. Il s'approcha et donna aux garçons qui bousculaient les deux enfants un magnifique coup de poing en disant d'une voix sèche :

– Ça suffit !

L'intervention d'un garçon grand et fort surprit les écoliers. Ils s'arrêtèrent immédiatement et le plus gros demanda :

– Qu'est-ce qui te prend, toi, le rouquin ?

– Il me prend que ces deux-là sont mes amis. Si vous les ennuyez je serai là, et mes poings,

vous avez dû vous en rendre compte, sont aussi forts que les vôtres.

Les garçons s'éloignèrent des « cafés au lait », mais l'un d'eux qui paraissait être le chef de la bande, s'écria :

– On te les laisse, tes « bicots » ! Seulement, renseigne-toi, ces types-là ça ne vaut pas grand-chose !

– Pour toi, peut-être. Mais je t'assure qu'ils sont mieux élevés que vous tous, riposta Kounto.

Le gros garçon, peu intelligent, un « redoublant », ne trouva rien à répondre et s'en alla en grognant.

Tenant par la main ses nouveaux amis, Kounto se dirigea vers la sortie, et tout de suite il aperçut le grand Toudoc près de la grille qui l'attendait. Les cousines n'étaient pas là ; Yvonne l'avait prévenu que, probablement, elles quitteraient leurs cours une heure après lui.

Kounto fit les présentations et les petits Marocains sourirent à cette bonne figure noire qui paraissait si heureuse de revoir son jeune

maître accompagné d'Africains.

Il fut tout de suite convenu qu'afin de faire plus ample connaissance, Kounto et Toudoc conduiraient les deux jumeaux jusqu'à la pension où ils logeaient puisque leurs parents étaient au Maroc.

Quand Kounto revint chez sa grand-mère il était joyeux. Il s'empressa d'aller raconter à M<sup>me</sup> Mars les événements de la matinée. Il parla longuement des jeunes Marocains qu'il voulait protéger dans ce lycée où les garçons paraissaient n'aimer que se battre.

M<sup>me</sup> Mars approuva et lui dit qu'elle se renseignerait près du directeur de la pension où ils demeuraient, et si les renseignements étaient bons, Gilbert pourrait les inviter chez elle aux jours de congé.

En entendant ces paroles, Kounto sauta de joie car il pensa au plaisir que cette invitation ne manquerait pas de faire à ses nouveaux amis, isolés dans une pension au milieu des blancs qui se moquaient d'eux.

La joie qu'on donne aux autres est la meilleure. Le Père Marie le lui avait dit souvent.

Et le travail du lycée s'organisa. Kounto fut jugé apte à rester en huitième, et après quelques compositions, le professeur se rendit compte que cet élève attentif et studieux serait dans les premiers de sa classe.

Avec facilité, Kounto s'adapta à la vie d'un écolier français.

Toudoc, lui aussi, s'accoutuma. Il rendait chez M<sup>me</sup> Mars des services appréciables à tout le monde. Félicie, la cuisinière qui, le premier jour, avait refusé de déjeuner avec lui, ne pouvait plus s'en passer.

M<sup>me</sup> Mars avait fait installer pour le jeune nègre une gentille petite chambre dans le grenier qu'il avait transformée en atelier. Il y fabriquait un ameublement de poupée pour Laurette, une bibliothèque pour Yvonne, et y réparait tout ce qui se cassait dans la maison.

Dans cette chambre, naturellement, M<sup>me</sup> Mars avait fait mettre un lit dont Toudoc ne profitait

guère. Tous les soirs, pour faire plaisir à M<sup>me</sup> Grand-mère, il s'y couchait pendant une heure, mais dès que la maison était endormie, il prenait la descente de lit et, marchant sans bruit, comme il marchait dans la forêt quand il voulait surprendre le gibier, il descendait l'escalier.

Arrivé au premier étage, il mettait son tapis devant la porte de Kounto et s'installait pour la nuit, dormant par terre, comme il avait toujours dormi dans sa case, en Afrique, veillant celui qu'il avait juré de ne jamais quitter, et rêvant souvent de son beau pays qu'il espérait revoir un jour.

Parfois, près de cette porte où dormait le jeune maître, il était triste, profondément ; et comme personne ne pouvait le voir, ses yeux s'emplissaient de larmes.

C'est que dans la maison il avait une ennemie qui un jour ou l'autre, il en avait peur, lui jetterait un « sort » ! Bien que le Père Marie lui ait expliqué maintes fois que les « sorts » n'existaient pas, chez les Boulouris cette croyance était tellement ancrée en eux par les

sorciers, que Toudoc croyait que certaines personnes atteintes d'une maladie, – la méchanceté –, pouvaient, si elles le voulaient, faire le plus grand mal.

Cette ennemie qu'il redoutait, c'était M<sup>me</sup> Sophie qui ne pouvait le supporter et lui infligeait des humiliations fréquentes.

Les premiers jours, il voulut ne pas s'en apercevoir. Les regards méprisants, les ordres donnés d'une voix dure se succédèrent : ordres difficiles à exécuter. Pièces à cirer, argenterie et carreaux à faire.

Toudoc ne connaissait pas ces travaux, ce qui lui valait des réprimandes.

– Décidément, vous n'êtes bon à rien !

Et M<sup>me</sup> Sophie ajoutait, plus bas :

– Ce que c'est bête, un nègre !

Paroles que le pauvre Toudoc entendait.

Un jour pourtant, il en eut assez. Il était fier et ne méritait pas ces reproches, faisant ce qu'il pouvait pour rendre service à tous. Il résolut d'expliquer sa situation à M<sup>me</sup> Mars, si bonne



pour lui.

Un matin, en lui apportant son petit déjeuner, il lui demanda :

– Madame Grand-mère, est-ce que je peux te dire quelque chose ?

M<sup>me</sup> Mars appréciait Toudoc, de caractère facile et si dévoué à son petit-fils ; et comme disait Félicie : la complaisance faite homme. Souriante, elle répondit :

– Dis ce que tu veux, je t’écoute.

Le jeune noir hésita, mais il se rappela les paroles du Père Marie, si souvent dites : « Si quelque chose pèse sur ton cœur, il faut t’en débarrasser. » Courageusement, il continua :

– Voilà... Madame Grand-mère, moi veux t’apprendre que dans ta maison il y a une vilaine bête, un serpent qui n’arrête pas de piquer le pauvre Toudoc ! Pendant quatre lunes, moi tout supporté, mais moi veux te demander la permission de me défendre.

Un peu inquiète de ces paroles, pour elle incompréhensibles, M<sup>me</sup> Mars demanda :

– Mais cette vilaine bête, où est-elle ?

– Moi l’ai dit : dans ta case-maison !

– Au grenier, je pense ! s’écria M<sup>me</sup> Mars, croyant que Toudoc cachait quelque bête apportée d’Afrique.

– Non, répondit Toudoc, elle est à côté de ta chambre, la voici !

À ce moment précis, M<sup>me</sup> Sophie entrait dire bonjour à sa mère.

Toudoc disparut, non sans avoir regardé avec insolence M<sup>me</sup> Sophie et négligé de la saluer.

En embrassant sa mère, la jeune femme demanda :

– Comment, c’est l’affreux noir qui vous monte votre déjeuner ? Félicie vous néglige !

– Félicie a beaucoup à faire... Et puis ce noir, qui n’est pas affreux, nous rend chaque jour des services dont tu ne te rends pas compte. Tu devrais être plus gentille avec lui, c’est un bon garçon.

– Je ne peux pas, c’est plus fort que moi, je

déteste les nègres ! Je vous l'ai déjà dit : c'est pour moi très pénible de le voir installé dans la maison.

– Ma chérie, reprend M<sup>me</sup> Mars, je te rappelle qu'on ne choisit pas le berceau où l'on naît... Et crois-moi, Toudoc a des qualités que bien des blancs ne possèdent pas.

Agacée, M<sup>me</sup> Sophie répondit :

– Je le sais, ce garçon est une merveille, mes filles ne font que chanter ses louanges tous les jours et ne comprennent pas mon antipathie... ma répulsion, c'est le mot exact. Elle est telle que l'autre jour, l'ayant rencontré dans l'escalier, j'ai failli tomber ; c'est lui qui m'a retenue. Quand je me suis trouvée dans ses bras, révoltée, je lui ai crié : « Ne me touchez pas ! »

« Savez-vous ce qu'il a fait ? Il s'est mis à rire, montrant ses terribles dents de cannibales et il m'a répondu :

« – Sois tranquille, Madame Sophie, moi ne te mangerai pas, tu es trop vieille ! Une autre fois, moi te laisser casser ta vilaine figure, ce sera

mieux ! »

« J'aurais dû le gifler, poursuit M<sup>me</sup> Sophie, je n'ai pas pu toucher cette peau luisante. J'ai crié : « Imbécile ! » et je suis descendue, tremblante. J'ai été malade, positivement malade toute la journée.

« Je ne vous aurais pas conté cette scène si vous ne m'aviez parlé du nègre, mais aujourd'hui je me permets de vous demander si vous comptez le garder jusqu'au retour de mon frère ? »

Et d'un ton ferme, M<sup>me</sup> Mars répondit :

– Toudoc restera chez moi tant que Gilbert y restera, c'est la volonté de son père ; et quand il s'en ira, nous le regretterons tous, toi comprise. Rends-toi compte de tous les services qu'il nous rend, oublie la couleur de son visage et vois ce qu'il est. Toujours de bonne humeur, content de rendre service à tous, intelligent et plein de cœur. Son adresse est merveilleuse. Ici il répare tout, et Félicie est comme tes filles, elle pense avec regret qu'un jour, ton frère revenu, Toudoc s'en ira.

« Sois bonne, Sophie. Souviens-toi que ce garçon n'a jamais eu de famille et que pour lui Kounto et ses parents la remplacent. Ici, loin de son pays, il doit se sentir un peu perdu. Donne-lui de l'amitié, il ne demande qu'à aimer la famille de son jeune maître, et je t'assure que tu seras récompensée. Rappelle-toi, tu es chrétienne, que tous les hommes sont frères. »

Mécontente de sa mère et d'elle-même, M<sup>me</sup> Sophie s'en était allée sans répondre. Sa conscience lui reprochait durement sa conduite à l'égard de Toudoc, mais elle ne voulait pas l'écouter.

Le jeune noir avait dit à M<sup>me</sup> Grand-mère ce qu'il pensait mais l'explication, interrompue par celle qu'il appelait la vilaine bête, l'avait empêché de demander la permission de corriger celle qui lui faisait chaque jour de la peine, peine qui, le soir lorsqu'il était couché devant la porte de Kounto, amenait de grosses larmes dans ses yeux.

Un matin, en s'en allant avec Félicie au marché, Toudoc réfléchit au moyen d'améliorer

M<sup>me</sup> Sophie. À Neuilly, le jeune maître affirmait qu'il n'y avait pas de sorcier, c'était dommage ! Mais le Père Marie, d'autre part, défendait de les consulter.

Le missionnaire disait : « Sorcier = mensonge, bêtise pour imbécile, ta religion te défend d'y croire. Tes ennemis, tu dois les aimer autant que tes amis, leur vouloir du bien et ne jamais chercher à te venger. »

Vouloir du bien à M<sup>me</sup> Sophie, était-ce chose possible ?

Et pourtant il fallait obéir au Père Marie, son père à lui, puisqu'il ne savait pas où se trouvait le sien.

Tout en portant les paniers de Félicie, Toudoc pense à M<sup>me</sup> Sophie. Elle hante positivement son cerveau.

Au marché, il passe devant un magnifique étalage de fleurs ; c'était l'époque des chrysanthèmes, fleurs qu'il ne connaissait pas.

Tout à coup, il se souvint de sa richesse. Dans le petit tonneau il restait encore beaucoup

d'argent apporté d'Afrique ; il allait acheter des fleurs pour son ennemie. Le Père Marie serait content.

– Madame Félicie, attends-moi !

Porte-monnaie en main, il s'approcha du somptueux étalage, choisit chrysanthèmes, œillets, roses, puis tendit à la marchande un billet de cinq cents francs et s'en alla sans attendre la monnaie.

– Pour qui achètes-tu ces fleurs ? demanda la cuisinière.

Et en riant, le noir répondit :

– Pour celle qui pique moi tous les jours.

À cause de son caractère difficile, M<sup>me</sup> Sophie n'était pas aimée, la cuisinière devina de qui il s'agissait. Elle rit en disant :

– Tu as de drôles d'idées, mais tu es un bon garçon.

– Et toi, répondit Toudoc riant aussi, bonne cuisinière.

À la maison, le jeune noir posa les paniers

dans la cuisine, puis les bras chargés de fleurs monta l'escalier et alla cogner à la porte de M<sup>me</sup> Sophie en train de ranger sa chambre.

Après avoir reçu la permission d'entrer, il pénétra dans la pièce et posant les fleurs sur une table, il dit :

– Toi dans case M<sup>me</sup> Grand-mère, toi es mon ennemie. Le Père Marie dit toujours : « Faire du bien à ses ennemis », alors moi t'apporte des fleurs pour obéir au Père, voilà !

Avec un respectueux salut, Toudoc quitta la chambre, conscience en repos.

– Pour qui achètes-tu ces fleurs ?

Stupéfaite, M<sup>me</sup> Sophie ne trouva rien à dire et, balai en main, regarda les fleurs apportées par Toudoc tandis qu'elle répétait les paroles prononcées par le noir : « Faire du bien à ses ennemis. »

Le nègre, bon chrétien, obéissait à l'Évangile. Elle fut profondément humiliée de se rendre compte qu'elle oubliait souvent d'y penser.



\*

Trois mois de lycée, trois mois d'apprentissage pendant lesquels Kounto n'a pas perdu son temps.

Bon élève, trouvant certaines matières du programme ennuyeuses, difficiles à comprendre, il s'était appliqué pour celles-là plus que pour les autres, et ce qui lui semblait obscur au début s'était tout à coup éclairci parce qu'il travaillait avec courage et bonne volonté, voulant tenir la promesse faite à ses parents et au Père Marie : penser à l'avenir.

À la fin du premier trimestre, un matin, pendant la classe, le Proviseur le fit appeler et ce ne fut pas sans inquiétude que Kounto se rendit à cet appel.

Dès son entrée dans le bureau où il était déjà venu avec sa grand-mère, le Proviseur lui apprit qu'il le changeait de classe.

Au mois de janvier, après les vacances, il entrerait en septième et, s'il travaillait comme il

venait de le faire pendant le premier trimestre, il concourrait à la fin de l'année scolaire pour l'entrée en sixième, rattrapant ainsi le retard causé par sa vie africaine.

Debout devant le Proviseur que les élèves prétendaient terriblement sévère mais qui avait pourtant un bon sourire, Kounto, les bras croisés, avait écouté avec la plus grande attention et son visage ne trahit pas ce qu'il ressentait.

Pendant ces mois d'hiver, il avait fait de grands efforts pour s'habituer au travail du lycée ; ses cousines l'avaient gentiment aidé et Toudoc qui voulait apprendre tout ce que Kounto apprenait, l'obligeait chaque soir à répéter les leçons du professeur.

Résultat : ce qu'il avait appris il ne l'oubliait pas, et cela lui permettait d'arriver aux compositions avec un important bagage.

Quand le Proviseur eut terminé la question études, il interrogea l'élève, fils de son meilleur ami.

– Es-tu content de la décision que j'ai prise ?

Avec sa franchise habituelle que la civilisation ne lui avait pas encore enlevée, Kounto répondit :

– Oui, pour les études, Monsieur le Proviseur, non pour les camarades !

– Que veux-tu dire ?

– C'est un peu long à expliquer.

Et comme Kounto était resté debout devant le bureau, le Proviseur lui dit :

– Assieds-toi et explique ce qui est long. J'ai ce matin un peu de temps libre, profite-en. Ton papa est en Afrique, jusqu'à son retour j'essaierai de le remplacer. Comprends-tu ?

– Oui, Monsieur le Proviseur, répondit Kounto en s'asseyant, profondément ému par la bonté que lui témoignait le grand chef de la tribu lycée. Et il s'écria d'une voix claire : Je vais tout vous dire, comme à Papa. Le premier jour où je suis venu, je vous avoue que j'ai trouvé le lycée, ce grand monument, une prison épouvantable et j'avais le désir de me sauver pour ne jamais y revenir.

« Tous ces garçons qui criaient, se battaient,

insultant ceux qui avaient des visages de couleur brune m'effrayaient. J'ai eu peur, moi qui en Afrique pendant les grandes chasses où j'accompagnais mon père n'ai pas connu ce sentiment-là, même quand les bêtes sauvages s'approchaient de nous.

« J'ai eu très peur et je ne savais que faire. Mais voilà que dans la cour, réfugiés sous les arbres, j'ai rencontré deux petits Marocains effrayés autant que moi.

« Les élèves les traitent de « cafés au lait », de « bicots » et les bousculent violemment. Il fallait les protéger, je suis grand et fort.

« Alors, tout a été mieux. J'ai compris que pour m'aider à oublier l'Afrique et la belle vie libre que j'y menais, le bon Dieu m'envoyait une tâche... Et voici ce que j'ai fait.

« Aidé par Monsef, l'un des Marocains, nous avons cherché pendant les récréations les élèves de couleur et quand ils ont été réunis, nous avons fondé une tribu. On dit à Paris, paraît-il, un « club », alors nous l'avons appelé le « Club de l'Amitié ».

« Les membres m'ont nommé Président, bien que je sois un blanc, mais j'arrive d'Afrique noire et, plus tard, j'irai explorer la lune, ce qui me permet de dire que je suis un futur explorateur.

« Nous nous réunissons le jeudi et le dimanche dans la case de ma grand-mère, et pour les élèves des pays étrangers qui n'ont pas de famille en France, ça leur en fait une.

« Nous allons même fonder un journal que nous vendrons ; nous donnerons aussi des représentations gratuites et payantes pour aider nos camarades de couleur qui ne reçoivent pas d'argent de poche de leurs parents.

« Voilà, Monsieur le Proviseur, vous savez tout. »

Le chef de la tribu lycée a écouté l'élève Gilbert Mars avec la plus grande attention, et il lui a semblé tout à coup qu'il rajeunissait de trente années.

Que de fois, en sortant de la Sorbonne, il avait entendu le père de cet enfant lui parler de ses projets, études finies, diplômes en poche.

Il voulait aller explorer les pays inconnus, tâcher d'apporter aux populations encore sauvages les bienfaits de la civilisation.

Le fils a heureusement la belle mentalité du père.

– Mon petit, reprend le Proviseur, je trouve ton idée de club très intéressante, très généreuse, et je t'aiderai pour sa réalisation autant que je le pourrai.

« Les enfants comprennent rarement ce que tu as découvert : c'est que tous les hommes vivant sur la terre devraient s'aimer au lieu de se battre. »

Et Kounto s'écria :

– Ce n'est pas moi qui l'ai découvert, c'est Maman. Un soir, près du lac des Lotus, un beau lac, Monsieur le Proviseur, le ciel était rose et des oiseaux de toutes couleurs survolaient les grandes fleurs blanches. Ce soir-là, Maman m'a recommandé de ne jamais oublier au lycée que tous les hommes, noirs, jaunes, rouges ou blancs, étaient frères. J'ai promis, et, au lycée, ma

promesse est devenue action.

Le Proviseur s'est levé et s'est dirigé vers Kounto :

– Donne-moi la main, mon petit, tu es un brave garçon. Si tu continues à suivre la route que tu as choisie, tes parents un jour seront fiers de leur fils. Retourne dans ta classe, sois content, tu feras au lycée un bon travail.

Kounto a quitté le bureau avec de la joie plein le cœur.

Le changement de classe enchanterait grand-mère qu'il commençait à aimer, elle était si bonne ; et le club approuvé par le Proviseur mettait le comble à sa satisfaction.

En septième, il découvrirait peut-être des élèves étrangers qui deviendraient membres de l'association.

Son but : réussir l'examen qui lui permettrait d'entrer en sixième, le début des grandes études. En trois mois, il en avait compris la nécessité pour son avenir. On ne peut être explorateur dans la lune sans savoir bien des choses !

Quand il rouvrit la porte de sa classe, toutes les têtes des élèves se tournèrent vers lui avec curiosité : son absence avait été longue.

Il s'assit à son banc et copia le problème inscrit au tableau.

Son voisin n'avait pour cet élève trop studieux, qui ne « chahutait » jamais, aucune sympathie. Souriant méchamment, il murmura :

– Tu as été salé, hein ?

Kounto continua à travailler et ne répondit pas.

À la sortie, tous les élèves l'entraînèrent et lui posèrent des questions précises :

– C'est le conseil de discipline que le Proviseur t'offre ?

– Le Prof' a dû se plaindre de toi !

– Dis donc, le Président, ton club te fera mettre dehors, mon grand frère m'a prévenu !

– As-tu une retenue exceptionnelle ?

– Raconte, voyons, tu es muet comme une carpe !



– M. le Proviseur, répondit Kounto, m’a appris qu’au prochain trimestre je changerais de classe.

– On te colle en neuvième, avec les gosses ! C’était bien la peine de savoir toujours tes leçons !

– Non, fit Kounto, M. le Proviseur me colle, comme tu dis, en septième, afin que je puisse me présenter à l’examen de fin d’année pour la sixième.

Stupéfaits, les garçons se turent et s’écartèrent presque avec respect de ce type qui avait mérité une telle faveur.

Ça servait donc à quelque chose de ne pas bavarder en classe, d’écouter le professeur, d’apporter des devoirs propres et d’apprendre correctement ses leçons ! Ils n’en revenaient pas !

Sans faire à Kounto des félicitations ils s’en allèrent, vexés, jaloux de ce camarade qui n’avait eu depuis son entrée au lycée que de bonnes notes et jamais de retenue, même pour la gymnastique qu’il avouait ne pas aimer.

Quand ils furent sortis du lycée, Monsef et

Médih se rapprochèrent de Kounto, et Monsef demanda d'une voix où il y avait beaucoup d'inquiétude :

– Alors... alors, nous allons être séparés ?

Troublé, car il devina que Monsef avait de la peine, Kounto répondit :

– Pour la classe seulement. Aux récréations, à la sortie, nous nous retrouverons, et puis les vacances sont proches ; Noël et le Jour de l'An nous offriront de bonnes journées où nous ne nous quitterons pas. M. le Vice-Président du « Club de l'Amitié », je t'apprends que Grand-mère donne au club un local, une partie du garage trop grand pour la voiture de ma tante. Nous allons avoir une superbe case que nous pourrons décorer nous-mêmes.

« Nous avons dix jours avant Noël pour tout préparer. Toudoc nous aidera, tu verras, ce sera magnifique... Monsef, il ne faut pas avoir de chagrin parce que j'en aurais aussi et que pour Grand-mère et mes parents, je suis content d'avoir pu rattraper les enfants de mon âge. »

Et Monsef, dont le cœur est généreux, affirma :

– Je tâcherai de ne pas avoir de peine.

Le lendemain, un jeudi, les douze membres du club visitent cette case que, dirigé par M<sup>me</sup> Mars, Toudoc a déjà séparée du garage.

Bien entendu, les douze garçons donnent leur avis, parlant tous à la fois ; chaque enfant de pays différent veut dans cette case créer un coin rappelant sa patrie.

Kounto a les qualités d'un chef. Se rappelant qu'il est président, il décide que chaque membre du club va recevoir papier et crayon afin de pouvoir présenter un projet d'aménagement.

Quand cela sera fait, tous les membres examineront les dessins, puis voteront. Le projet qui aura le plus de voix sera choisi.

Cette idée plaît aux garçons et est immédiatement adoptée.

Ils s'en vont dans le jardin, s'installent autour des tables de fer et se mettent à l'ouvrage, surveillés par Toudoc qui, ayant déjà fait un

projet, compte le glisser avec les autres.

Pendant une demi-heure, silencieux, les membres du club travaillent ; le premier qui a fini est Monsef.

Quand tous ont achevé les dessins non signés, mais numérotés, ils sont étalés sur les tables et chaque garçon reçoit un morceau de papier sur lequel il inscrira le numéro choisi par lui.

Ils vont voter, peut-être pour la première fois de leur vie, et Kounto leur explique l'importance de tout vote.

Chaque garçon examine avec attention les dessins, puis, examen terminé, note sur le papier le projet qu'il a trouvé le meilleur.

Quand le vote est terminé, le Président réunit les bulletins et commence à les classer par numéro.

C'est le numéro 14 qui a réuni le plus de suffrages et ce projet rappelle la case de la famille Mars chez les nègres rouges.

Kounto devine bien qui l'a fait, et ce souvenir d'un passé qui lui est si cher l'émeut

profondément.

Il ne veut pas que sa voix trahisse son émotion. Aussi il dit au Vice-Président, à côté de lui :

– Annonce les résultats.

Monsef déclare :

– Le projet 14 : dix voix sur quatorze votants. C'est donc celui-là qui est choisi !

Quatorze ? Ce chiffre étonne les membres du club ; ils ne sont que treize avec le Président.

Monsef ajoute :

– Celui qui a fait le projet 14 doit s'en déclarer l'auteur.

Embarrassé, prêt à s'excuser, Toudoc s'avance :

– C'est moi. C'était facile, bonne mémoire. C'est la case du Grand Maître, chez les Boulouris.

Kounto affirme :

– C'est la case où mes parents demeuraient quand je les ai quittés, maintenant ils doivent

explorer les hauts-plateaux.

Avec enthousiasme, le projet est adopté. Ils rentrent dans la future case et veulent se mettre immédiatement au travail.

Très vite, Kounto s'aperçoit que ces douze ouvriers ne feront que des bêtises. Il leur donne des chefs : Toudoc, Monsef et lui auront chacun quatre garçons qu'ils devront diriger. Il faut peindre les murs sans gâcher la peinture qui coûte cher.

Et les heures de ce jeudi passent vite !

Le soir, la première couche de peinture est donnée : bleu ciel d'Afrique, dit Toudoc ; et déjà la case a un petit air exotique plaisant à ces enfants qui jusqu'à leur arrivée en France vivaient dans des maisons bien différentes de celles qu'ils habitent à Paris.

Toudoc a déjà fabriqué tables et bancs avec des bûches, comme il y en avait dans la case des Mars chez les nègres rouges.

À l'heure du goûter, Yvonne et Laurette arrivent avec des gâteaux dont Félicie a surveillé

la fabrication.

Les cousines sont reçues avec joie par les membres du club qui ont adopté les petites filles blanches, parentes du Président. Tout en goûtant, ils parlent de la fameuse fête de Noël qu'ils organiseront dans la case et où seront invités parents et amis.

Chacun dit le concours qu'il peut apporter et Yvonne, la plus âgée de ce groupe, est chargée par le Président de s'occuper du programme de la matinée.

Kounto et Toudoc danseront et chanteront : danses et chants d'Afrique noire accompagnés par un tam-tam fabriqué par Toudoc. Laurette apprend chaque jour à s'en servir et le jeune noir est très fier de son élève qui se révèle bonne musicienne pour cette musique si différente de celle qu'on lui enseigne en France.

À la fin de la journée, M<sup>me</sup> Grand-mère vient voir ses jeunes hôtes – la plupart des Orientaux – qui la reçoivent avec cette politesse déférente qu'ils ont dès leur plus jeune âge pour ceux qui seront des ancêtres.

Enchantés de cet après-midi, les douze garçons vont se retirer après avoir remercié M<sup>me</sup> Mars du superbe cadeau fait au club : la case.

Au moment où ils s'apprêtent à s'en aller, à l'entrée du petit jardin une grande silhouette sombre apparaît : un prêtre.

Étonnée, M<sup>me</sup> Mars le regarde. Quel est cet inconnu qui entre ainsi chez elle ?

Kounto et Toudoc, eux, l'ont reconnu. Criant de joie, ils se précipitent vers l'arrivant : – Père Marie ! Père Marie !

Le missionnaire ouvre les bras et reçoit le grand et le petit.

Après leur avoir donné l'accolade, il se dirige avec eux vers M<sup>me</sup> Mars qui s'excuse de ne pas l'avoir reconnu. Elle demande au missionnaire d'entrer dans la maison, mais celui-ci voudrait rester quelques instants, dans ce charmant jardin avec les camarades de Kounto. »

Les membres du club se groupent autour de ce Père, dont le Président et Toudoc leur ont si souvent parlé. Ils connaissent son rôle en Afrique



noire, et c'est bien intéressant de le rencontrer.

Le Père Marie interroge et Kounto est très content d'expliquer le but de leur réunion.

Le missionnaire se réjouit de voir que Kounto s'est adapté à la vie française. Il a pensé aux camarades étrangers qui n'avaient pas, comme lui, le bonheur d'avoir des parents habitant la France. Le Père Marie questionne aussi Toudoc.

– Moi content, moi aime M<sup>me</sup> Grand-mère, les cousines blanches, Félicie qui fait bonne, très bonne cuisine ; mais j'aime pas M<sup>me</sup> Sophie qui déteste les peaux noires. C'est pas sa faute, défense de la gronder. Voilà !

Le prêtre cause avec les Marocains, les Annamites, les Japonais, les Hindous. Ces garçons ont l'air heureux de se réunir et d'avoir trouvé en France de véritables amis.

Toudoc demande au Père de parler aux membres du club comme il parlait aux enfants de l'école des Missions.

– C'est beau ce que tu dis, explique-t-il, et on ne l'oublie jamais.

– Je vais les ennuyer, ils sont venus ici pour s’amuser.

Les enfants protestent. Le missionnaire, qui depuis trente années vit en Afrique noire, doit avoir de belles histoires à conter.

Très simplement, le Père Marie accepte. Sa voix grave s’impose et rappelle à Kounto et Toudoc les résonances du tam-tam si souvent entendu dans la forêt sauvage.

– M. le Président et les membres du « Club de l’Amitié », commence-t-il, je veux avant tout féliciter celui ou ceux qui ont eu l’heureuse idée de vous réunir. Ils ont compris, et vous aussi, que si tous les hommes s’aimaient sur la terre ils seraient bien plus heureux.

« Vous êtes jeunes, vous ne connaissez que vaguement, pour en avoir entendu parler, l’horreur d’une guerre, les désastres, les douleurs, les souffrances qu’elle cause et toutes ces tristesses pourraient être évitées si les hommes se tendaient fraternellement la main.

« Votre chef doit avoir pour principal but de

développer l'amitié entre tous les peuples.

« Je ne sais à quelle religion chacun de vous appartient, mais ayez tous le même idéal qui se résume en deux mots : Amour et Charité.

« Quand ces mots seront pour toujours inscrits dans votre cœur, vous serez, je vous le promets, heureux de vivre et vous accepterez les épreuves inévitables sur la terre avec courage et résignation.

« Vous devez savoir par votre Président que j'ai beaucoup voyagé en Afrique ; dans cette Afrique où, très jeune, j'ai été envoyé parmi les tribus dites sauvages. J'ai été bien ou mal reçu, quelques-uns des missionnaires partis avec moi ont été capturés, torturés, avant de mourir. Ces morts n'ont découragé aucun de nous, au contraire. Les vocations ont été plus nombreuses, les martyrs se faisaient remplacer, les jeunes reprenaient le flambeau d'une main vaillante.

« Quand vous serez des hommes, après avoir longuement réfléchi, choisissez ce que vous voulez faire, et dans l'état choisi, que vous n'abandonnerez plus, mettez toujours de l'idéal...

Ne vivez pas que pour vous-mêmes, soyez sur la terre des êtres utiles.

« Le bien que vous ferez à ceux qui seront moins heureux que vous, mettra dans votre cœur une joie si parfaite qu'aucun mot humain ne peut la définir.

« Et je termine, en vous recommandant de cultiver l'amitié. C'est une fleur précieuse qu'il faut vouloir bien soigner et quand vous donnerez à quelqu'un le titre d'ami, assurez-vous qu'il est digne de le recevoir.

« Choisissez avec soin vos camarades. Dans ce club qui débute et où vous serez peut-être un jour très nombreux, n'admettez que des garçons honnêtes, loyaux, qui ne cherchent pas à étonner leurs amis en contant les plus vilaines histoires.

« Soyez sévères pour vos lectures. Ne dites pas : je peux tout lire. Non. Un mauvais livre trouble pour bien longtemps les âmes jeunes ou vieilles. Malheureusement, beaucoup d'écrivains, doués d'un magnifique talent, ne l'ont pas encore compris et répandent le mal à plaisir. Leur responsabilité est effroyable et vous devrez, dès

maintenant, les combattre.

« Vous êtes, vous les jeunes de tous les pays du monde, l'avenir, et il faut vouloir qu'il soit très beau.

« Je vous quitte. M<sup>me</sup> Mars et Kounto vont me donner leurs commissions pour l'Afrique. Je pars demain.

« Je tiens à vous dire que je suis heureux de vous avoir rencontrés. Ne m'oubliez pas. Je prierai pour que votre club réussisse.

« Au revoir, mes enfants... Dans cinq ans, si Dieu me laisse la vie, je reviendrai. Vous serez déjà presque des hommes et je suis sûr que pendant ces cinq années, vous aurez fait du bon travail. »

Le Père Marie se lève, serre les mains de tous les membres du club qui, intimidés, ne savent que dire.

– Au revoir, répondent quelques-uns. D'autres ajoutent : Merci !

Avec M<sup>me</sup> Mars, Kounto et Toudoc, ses deux enfants, le Père Marie entre dans la maison.

En s'asseyant dans le salon, le missionnaire n'a plus l'heureux sourire qu'il avait dans le jardin alors que les membres du club l'entouraient. Il sait d'avance ce que M<sup>me</sup> Mars va lui demander.

A-t-il des nouvelles de son fils et de sa belle-fille ?

Depuis trois mois elle n'a reçu aucune lettre.

Il faut lui apprendre qu'à Paris, le supérieur des Missions n'a pas eu non plus de nouvelles des jeunes prêtres dirigés vers les hautes montagnes. C'est pénible à dire à une maman qui vit avec une grande inquiétude.

Kounto ne s'inquiète pas. Il connaît les hautes montagnes et sait que les lettres portées à la main, de tribu en tribu, n'arrivent pas toujours à la ville où la poste les expédiera.

Pendant le voyage un des porteurs peut rencontrer une bête sauvage qui l'attaque : bataille – défaite ou victoire – lettres égarées.

M<sup>me</sup> Mars n'a jamais vécu qu'à Neuilly ou en Sologne. Elle se figure difficilement qu'il existe

des pays où des commodités connues depuis son enfance sont ignorées.

Injuste, elle accuse parfois son fils d'oublier la vieille maman restée en France et qui l'aime si tendrement.

\*

Un matin de février où la neige est tombée pour la première fois – jusque-là l'hiver avait été clément – Kounto part avec Toudoc et ses cousines, fou de joie.

Cette pluie blanche qu'ils n'avaient jamais vue de près – en Afrique la neige ne quitte pas les hautes montagnes – c'est une chose merveilleuse ; et marcher sur ce tapis immaculé qui sera, hélas ! bien vite sali, lui semble plaisir royal.

En s'en allant au lycée les quatre enfants font des boules avec cette neige que personne n'a encore abîmée.

Ils se battent gentiment, se visant aux endroits

où ils ne peuvent se faire mal. En approchant du lycée, c'est autre chose, la bataille est dans la rue.

De grands garçons font d'énormes boules de neige, bien dures, et bombardent sans pitié les petits qui se défendent mal. Plusieurs membres du Club de l'Amitié sont visés et projetés par terre.

C'est drôle de voir la neige s'écraser sur leur visage foncé, de constater que leurs yeux éblouis les empêchent de se diriger et qu'ils tombent près des arbres ou des grilles dans une neige qui n'est plus que boue.

En voyant la lâcheté des grands, Kounto se révolte. Il dit brièvement à ses cousines :

– Quittez-nous. Toudoc et moi, nous allons donner une leçon à ceux qui la méritent.

Yvonne et Laurette s'en vont. Le noir et le blanc se mettent à attaquer avec vigueur ces grands garçons qui s'amusaient à jeter les petits par terre.

L'attaque brusque et rapide les surprend. Et quand ils voient ce grand noir qui envoie des



boules si bien placées avec une rapidité foudroyante, toutes les injures qu'ils connaissent pouvant insulter un nègre sortent de leurs bouches :

– Dis-donc, sale moricaud ! As-tu fini ?

– Boule de cirage, tu nous embêtes !

– Attends un peu, je vais démolir ta figure de singe !

– Et toi, président d'un club idiot, tu t'en mêles ?

Les assaillants semblent ne rien entendre et les projectiles continuent de pleuvoir.

Les grands comprennent que ce noir et ce rouquin possèdent une agilité qu'ils n'ont pas et savent bien viser. Ils s'enfuient vers le lycée. Là, ils seront à l'abri, les grilles, les murs les protégeront.

Victorieux, Kounto et Toudoc ramassent les petits qui pleurent et n'osent bouger. Ils essuient leurs visages pleins de boue, secouent leurs vêtements salis par la neige boueuse dans laquelle ils sont tombés.

C'est une triste équipe qui entre dans la cour du lycée et, par malchance, le Censeur s'y trouve.

Il interroge les enfants et Kounto explique ce qui s'est passé.

– Tu connais les garçons qui ont battu ces enfants ? demande le Censeur à l'élève Gilbert Mars.

– Ce sont des grands, répond Kounto. Je ne sais pas leurs noms, mais si je le savais, Monsieur le Censeur, je ne vous le dirais pas : il me semble que ce serait mal. Tous les garçons au lycée aiment se battre, et ceux-là étaient comme fous. Nous, en défendant les petits, nous tapions dur aussi.

– Allez en classe, dit le Censeur qui rentra dans son bureau sans punir personne.

Pendant cette bataille blanche, dans la case de M<sup>me</sup> Grand-mère un incident s'était passé que Félicie conte à Toudoc dès son retour.

Ce matin, à la première heure, M<sup>me</sup> Sophie était venue apprendre à sa mère que son collier de perles, un très beau collier, était disparu. On

l'avait volé, oui, volé... Et elle osait dire que le voleur était dans la maison !

Quand Félicie a fini de raconter cette histoire qui la bouleverse, Toudoc se rappelle, très ennuyé, que la veille il a fait les carreaux de la chambre de M<sup>me</sup> Sophie ainsi que les glaces de son cabinet de toilette.

Il s'est amusé à regarder les produits de beauté de son ennemie. Il se reproche aujourd'hui d'en avoir essayé quelques-uns sur son visage noir et sur ses lèvres. Il avait poudré cheveux et joues et se trouvant si cocasse, il s'était mis à rire tout seul, regrettant que Kounto ne pût le voir déguisé en « Européen ».

Aujourd'hui il regrette d'être resté si longtemps dans la chambre de son ennemie.

Félicie ajoute que M<sup>me</sup> Mars ne croyant pas au vol, avait été elle-même fouiller armoire, commode, craignant que M<sup>me</sup> Sophie ait rangé ce fameux collier autre part qu'à sa place habituelle.

Elle n'avait rien trouvé. Elle attendait le retour de Toudoc et l'arrivée de la lingère qui, tout

comme Félicie, travaillait depuis dix ans dans la maison, pour les réunir tous les trois et leur apprendre ce vol.

Après cette communication, si aucun d'eux ne s'avouait coupable, M<sup>me</sup> Sophie menaçait de prévenir la police qui ferait elle-même l'enquête.

Félicie ajouta :

– Tu sais, Toudoc, ce n'est jamais drôle de voir la police entrer dans une maison.

« Leurs inspecteurs, comme ils disent, vous déshabillent la conscience complètement ; on arrive à ne plus savoir ce que l'on dit ni ce que l'on fait, on s'accuserait volontiers pour se débarrasser d'eux.

« Moi, quand j'étais une gosse, j'ai été mêlée à une histoire pareille et ça m'a envoyée pour trois semaines à l'hôpital avec une jaunisse dont j'ai souffert longtemps. Aussi, mon Toudoc, si la police vient et qu'on t'interroge, méfie-toi, fais celui qui ne comprend pas et elle te laissera tranquille.

Le jeune noir a écouté attentivement Félicie

qu'il aime bien – elle fait de la si bonne cuisine !  
– et peu à peu, en lui, une grande peur est venue.

La police, il la connaissait. C'étaient des hommes en uniforme noir, possédant un bâton blanc, qui donnaient des ordres dans la rue à tout le monde.

Voitures, arrêtez ! Bâton levé : passants, traversez ! Bâton baissé : circulez, circulez donc !

Un soir, près de la belle montagne de pierre appelée Arc de Triomphe, il a vu cette police entrer en action et taper avec vigueur sur une troupe de garçons et de femmes qui voulaient forcer un barrage que les agents avaient fait avec des barrières blanches. Les bâtons tapaient, des pèlerines roulées entraient en jeu. Ce n'était pas joli du tout, les nègres rouges faisaient de plus belles batailles !

M<sup>me</sup> Grand-mère lui a expliqué que ces hommes et ces femmes étaient des manifestants qui réclamaient la hausse des salaires et que, réunis, ils commettaient parfois les pires dégâts. Les agents avaient reçu l'ordre de les disperser.

Toudoc a pensé que la police est une chose effrayante. Il faut à tout prix l'empêcher de venir dans la case de M<sup>me</sup> Mars.

Quand la lingère est arrivée, M<sup>me</sup> Grand-mère se dirige vers la lingerie suivie de M<sup>me</sup> Sophie qui a prévenu Félicie et Toudoc.

Tous réunis, tous malheureux, M<sup>me</sup> Mars leur dit qu'elle va leur apprendre une chose pénible. Et d'une voix triste, elle annonce la disparition du collier de perles de sa fille, collier d'une grande valeur.

Félicie et Toudoc le savaient déjà, aucun ne manifeste de surprise. Mais quand M<sup>me</sup> Mars ajoute qu'elle espère qu'on l'aidera à retrouver le bijou, cette demande embarrasse ses auditeurs. Toudoc, il ne sait pourquoi, se met à regarder attentivement M<sup>me</sup> Léone qui, bien qu'elle ne travaille pas, s'empresse de mettre ses lunettes comme si elle voulait cacher ses yeux.

Les yeux – Toudoc le sait, les sorciers d'Afrique noire l'affirment souvent – disent ce que leur propriétaire veut cacher. Il remarque aussi que la lingère a les mains qui tremblent en

cherchant dans son sac un mouchoir.

Toudoc, naïf policier, pense que M<sup>me</sup> Léone sait peut-être ce qu'est devenu le collier. Quand elle sera seule dans la lingerie, il viendra tout simplement le lui demander.

Débarrassée de cette communication imposée par sa fille, M<sup>me</sup> Mars se retire suivie par M<sup>me</sup> Sophie qui crie en s'en allant d'une voix dure, menaçante :

– Si dans les vingt-quatre heures mon collier n'est pas retrouvé, je porterai plainte à la police qui viendra vous interroger.

Dès que M<sup>me</sup> Sophie a fermé la porte, Félicie donne son opinion :

– C'est elle qui l'a égaré ou perdu. Je retourne à la cuisine, il faut bien que les enfants déjeunent.

Bien ennuyé, Toudoc s'en va dans le jardin. Il veut essayer de faire avec la neige un bonhomme comme il en a vu un ce matin près de l'église. Il ne réussit qu'à faire un pornichère, bête d'Afrique, qui rappellera à Kounto le cher pays qu'il n'oublie pas.

Il rentre à la maison, ayant pris froid corps et âme, mais avant de commencer le ménage il va aller causer gentiment avec M<sup>me</sup> Léone, la lingère. Il faut en finir avec le collier et surtout empêcher les hommes noirs au bâton blanc de venir dans la case de M<sup>me</sup> Grand-mère.

En entrant dans la lingerie il affecte la gaieté, bien qu'il ait un poids bien lourd sur le cœur.

– Alors, madame Leone, demande-t-il, toi qu'est-ce que tu dis de cette histoire de collier ?

De mauvaise humeur, la lingère répond :

– Je n'en dis rien.

– Elle l'a peut-être tout simplement perdu, M<sup>me</sup> Sophie ? Y a pas de voleur dans la case.

Léone se tait et a l'air très occupée par son travail : une reprise dans une blouse de dentelle.

Toudoc s'étonne de ce silence. Habituellement, la lingère est bavarde et aime à causer avec le jeune noir qui lui raconte des histoires d'Afrique. Très gentiment, il ajoute :

– Moi croyais que tu savais où il était !



La foudre tombant dans la lingerie n'aurait pas plus effrayé Léone que les paroles dites ingénument par Toudoc. Elle pose son ouvrage, enlève ses lunettes et, menaçante, les poings serrés, elle crie :

– Qu'est-ce que tu te permets de dire, sale nègre ? Répète-le et tu verras ! J'ai un mari, il est aussi fort que toi, il saura me défendre. Tu devrais retourner dans ton pays avec les bêtes féroces, tu ne vaux pas mieux qu'elles. Tu veux faire du mal, tant que tu peux, sale type ! Je te déteste et te défends de me parler ! Va-t'en, ou j'appelle et je dis que tu m'as insultée !

Toudoc entend ce flot d'injures avec le plus grand calme. Depuis qu'il est en France, il sait que les habitants de ce pays n'aiment pas les visages noirs. Il ne comprend pas pourquoi.

Est-ce qu'on choisit son visage ?

En Afrique, ce sont les blancs qu'on trouve laids et d'odeur peu agréable ; en Europe, ce sont les noirs qu'on méprise.

Ah ! comme les gens sont étranges, et pourtant

le Père Marie assure que tous les hommes sont frères !

Gentiment, voulant absolument connaître la vérité, il reprend :

– Toi pas te fâcher, madame Léone, ça arrangerait tout si toi savais. En Afrique beaucoup sorciers, moi les ai vus travailler et moi connais comment ils découvrent la vérité.

« Ce matin, quand M<sup>me</sup> Grand-mère expliquait l'histoire collier, toi cacher tes yeux avec lunettes, toi avoir des mains comme feuilles de cocotiers ! Ça tremblait, tremblait... Ces mains à toi t'accusaient. Mais... je crois que moi seul les ai vues. Madame Léone, dis tout ce que tu sais sur le collier. Si Toudoc peut, il t'aidera. Toudoc est noir, mais Père Marie dit : « Toudoc bon cœur. » Alors, toi, parle à mon cœur.

M<sup>me</sup> Léone s'est arrêtée de travailler, puis elle a caché son visage dans ses mains en criant :

– Ne me regarde pas, tes yeux me font peur ! Si toi aussi tu es sorcier, tu dois savoir...

Toudoc ose dire ce qu'il pressent :

– Oui, moi sais que c’est toi qui as pris le collier !

Il attend des coups, encore des injures, mais non pas ce flot de larmes qui coule sur le visage de la lingère.

Vers Toudoc, elle tend les mains et supplie :

– Tais-toi ! Tais-toi, je dirai tout ! Mais si on découvre la vérité je suis perdue, mon mari aussi et ma petite fille... ma petite !... C’est affreux ce que j’ai fait, je le sais, M<sup>me</sup> Mars est si bonne pour nous. Mon mari ne travaille pas, l’usine est fermée, c’est la grève et il faut payer l’hôtel où nous vivons toutes les semaines, sans cela on nous met dehors !

M<sup>me</sup> Léone s’arrête pour éponger son visage. Jamais Toudoc n’a vu pleurer ainsi.

– Raconte vite, dit-il. Il y a le ménage qui réclame moi.

– Alors, reprend la femme plus calme, je savais que M<sup>me</sup> Sophie restait souvent des mois sans mettre son collier, alors je l’ai... emprunté !

– Emprunté ? interroge Toudoc. Ça veut bien

dire qu'on rend ?

– Oui, un jour... quand on peut !

– Alors, toi vas rendre ?

– Non, parce que je ne l'ai plus... Je l'ai engagé.

– Engagé ? répète Toudoc. Toi expliquer, moi pas comprendre.

– Je l'ai porté à une maison qui prête de l'argent sur les objets qu'on lui apporte. Alors, j'ai pu payer l'hôtel et comme mon mari va travailler le mois prochain, je comptais avec l'argent de sa première paye aller reprendre le collier.

« Tu comprends, Toudoc, je ne l'ai pas volé... Je ne suis pas une voleuse, je l'ai emprunté... »

« Emprunté, se dit Toudoc perplexe, c'est difficile à comprendre, et moi, apprenti sorcier, ai bien du mal à débrouiller cette affaire. »

– Alors, demande-t-il, à cette maison où toi l'as porté, toi peux le reprendre quand tu voudras ?

– Bien sûr. Mon alliance de mariage y a été souvent et on me l’a toujours rendue. Seulement, pour payer l’hôtel, ça ne suffisait pas.

– M<sup>me</sup> Sophie a dit vingt-quatre heures, sans cela elle va faire venir la police.

– Comme toi j’ai entendu, ne me le répète pas. Je ne peux plus travailler.

– Alors toi, quoi faire ?

– Je ne sais pas. Toudoc, j’aime mieux mourir que d’avouer à M<sup>me</sup> Mars ce que j’ai fait.

– Veux-tu que moi lui dise ?

– Non, non, elle m’a déjà tellement aidée que je ne peux plus rien lui demander. Et puis il s’agit de dix mille francs... Où veux-tu que je les trouve ?

Toudoc était assis. Il se dresse, souriant :

– Qu’est-ce que tu as ? demande la lingère, anxieuse.

– Toi plus pleurer, toi pas mourir, toi sauvée ! Ne bouge pas, moi va chercher sauveur !

Et M<sup>me</sup> Léone qui n’a aucune confiance en ce

jeune sorcier entend Toudoc grimper à toute vitesse l'escalier conduisant au grenier où est sa chambre.

Il revient rapidement, tenant serré dans ses mains un petit tonneau en bois. Il le pose sur la table, riant, sautant, donnant tous les signes d'une joie extrême.

– Madame Léone ! crie-t-il. Moi riche, riche ! Le tonneau va te donner l'argent pour le collier ! Toi chercher ce soir, toi rapporter demain et toi remettre dans tiroir de la commode de la vilaine Sophie.

« Ris, ris donc ! Prends dans le tonneau tout ce que tu voudras, et « barka » la police ! »

M<sup>me</sup> Léone pose son ouvrage et regarde ce bibelot de bois qui doit contenir toutes les économies de Toudoc.

La générosité de ce garçon qu'elle a traité de sale nègre lui fait honte. Elle n'ose faire un mouvement.

Toudoc s'impatiente. C'est lui qui ouvre la fermeture du trésor. Il jette pêle-mêle sur la table

billets et pièces. Il connaît maintenant la monnaie de France. Il compte soigneusement les billets et en donne dix à la lingère qui se remet à pleurer en expliquant que cette fois ce sont des larmes de reconnaissance.

Larmes de reconnaissance ? Toudoc n'a jamais vu cela ! Il est si content d'avoir donné une partie de son trésor qu'il chanterait et danserait s'il n'avait pas peur de faire trop de bruit et de donner l'éveil à M<sup>me</sup> Mars.

Argent en main, Léone se lève, s'approche de Toudoc et avec courage, en fermant les yeux, elle va faire ce qu'elle croyait ne pouvoir faire : elle embrassera le jeune noir pour le remercier.

Elle pose un baiser sur chaque joue et est tout étonnée de constater que cette peau sombre n'est pas différente des peaux blanches.

Tout content, Toudoc remet le reste de sa fortune – bien diminuée, cette fois – dans le petit tonneau et va le ranger dans sa chambre sous le matelas de son lit, puis prend l'aspirateur pour s'occuper du ménage que M<sup>me</sup> Grand-mère lui a confié.

Tout en balayant, chassant la poussière, ce qui l’amuse beaucoup, – n’importe quelle chasse vous distrait –, il murmure :

– Toudoc content, police pas venir. Père Marie raison : donner, bien meilleur que recevoir.

\*

Le printemps venu fait de Neuilly une ville fleurie.

Le maire, présidant aux destinées de cette jolie banlieue parisienne, a fait mettre des fleurs partout où on pouvait en mettre. Les thyrses des marronniers, ces lampadaires blancs ou roses, font à chaque avenue d’éclatantes guirlandes qui ont émerveillé les deux jeunes, arrivant d’Afrique.

Pendant les vacances de Pâques, M<sup>me</sup> Mars a emmené ses petits-enfants en Sologne. Kounto et Toudoc ont fait connaissance avec les forêts françaises qui leur ont semblé bien petites. Le souvenir de l’immense forêt vierge s’imposait à



eux.

Mais les arbres étaient de vrais arbres ; dans la ferme il y avait de vraies bêtes, et les garçons pourraient chasser quand ce serait permis.

En France, tant de choses étaient défendues que les deux garçons venant d'Afrique n'en revenaient pas. Là-bas, chez les Boulouris, ils faisaient tout ce qu'ils voulaient. Les lois, les sergents de ville : choses inconnues d'eux.

Kounto avait quitté, non sans regret, les membres de son club ; les vacances étaient pour eux synonymes d'ennui, car ils restaient dans leur prison.

Le club avait de nouveaux membres ; maintenant ils étaient quinze qui se réunissaient le jeudi et le dimanche dans la case magnifiquement décorée.

Chaque garçon y avait apporté drapeaux, bibelots de son pays, ce qui faisait un mélange bizarre mais agréable.

En général, leurs réunions étaient joyeuses mais on y discutait beaucoup. Chacun avait des

idées particulières qu'il défendait avec énergie. Souvent le Président était obligé d'intervenir, discussion ne devant pas devenir dispute.

Le club avait pour devise : « Amour et Charité. » Formule suggérée par le Père Marie et qu'il ne fallait pas oublier.

Amour : ils s'aimaient !

Charité semblait plus difficile à réaliser.

Or il y a à Neuilly un fleuve, la Seine, que Toudoc, nullement impressionné, appelait « rivière » en le comparant aux immenses fleuves africains.

La Seine, grossie par des pluies diluviennes, devint méchante, sortit de son lit sans prévenir personne, et s'installa dans les maisons qui se trouvaient sur ses rives.

Un jeudi, les membres du club réunis, le Président leur parla des inondations. Ce matin, l'aumônier du lycée leur a conté toutes les épreuves que subissaient les familles habitant des maisons inondées et Kounto leur répète, dès qu'ils arrivent à la case, cette description

lamentable. Il ajoute :

– Nous allons nous rendre près de la Seine afin de voir si quinze garçons solides peuvent se rendre utiles.

Tous ne sont pas enchantés par cette déclaration, surtout le Japonais qui devait entretenir ses camarades de la lune et du prochain voyage qu'un jour les membres du club pourront y faire. Il avait beaucoup travaillé le sujet et comptait faire des révélations qui auraient surpris tous ses camarades. Très orgueilleux, il s'en réjouissait.

Il se dirige vers Monsef et lui dit :

– Moi les inondations ne m'intéressent pas, je resterai ici.

La réponse du Marocain au cœur généreux l'oblige à réfléchir.

– Dis donc, si notre case était inondée, tu ne serais pas content qu'on vienne nous aider ?

– Bien sûr, mais...

– Il n'y a pas de mais, le Président a donné un ordre, faut obéir. Quand nous reviendrons à la

case, besogne finie, tu nous parleras de la lune puisque c'est ton jour de « conférer ».

Et le Japonais suit les membres du club.

Quand ils arrivent près du « petit » fleuve, ils sont atterrés. L'eau a envahi les berges et on ne voit plus que le toit de certaines maisons.

Les habitants ont dû les abandonner. Où sont-ils ? Qui les a recueillis ?

Dans les rues, petites rivières, des barques passent, chargées d'hommes, de femmes, d'enfants, encombrés de paquets. Ils sont dirigés vers des ambulances et des voitures les attendent dans une rue que l'eau n'a pas encore envahie.

Rapidement on les débarque, et les bateaux repartent chercher d'autres infortunés.

À côté des ambulances, deux dames en uniforme s'empressent auprès des sinistrés. Kounto se dirige vers elles comprenant que, peut-être, ils pourront les aider. Elles sont encombrées par les paquets que tous ces pauvres gens ont apportés avec eux afin que l'eau qui leur a déjà pris bien des choses n'emporte pas ce qu'ils ont

pu sauver de précieux.

Au milieu de la nuit, ils se sont réveillés ne comprenant pas ce qui se passait. L'eau était déjà dans leur maison et tout autour.

Effrayés, transis, ils ont attendu les secours, la barque qui allait les emmener loin de cette eau glacée qui montait, montait toujours.

Du rez-de-chaussée, ils se sont réfugiés au premier étage, guettant par la fenêtre, pendant des heures, le bateau qui viendrait les chercher.

Manque de sommeil, peur, froid, faim, tout cela se lit sur leurs pauvres visages.

Ému par cette détresse, Kounto s'approche d'une des dames qui semble diriger et offre ses services et ceux des membres de son club.

– Quel club ? demande l'une d'elles qui tient dans ses bras un jeune bébé enroulé dans une couverture.

Fièremment, Kounto répond :

– Le club du lycée.

Et comme il lui semble que la dame fait une

grimace, pour la rassurer, il ajoute :

– Notre devise est « Amour et Charité ». C'est à cause d'elle que nous sommes venus.

– Eh bien, mon petit, reprend la dame en souriant cette fois à ces jeunes visages de différentes couleurs, prenez les paquets, cela nous donnera des places dans l'ambulance, et portez-les Avenue de Neuilly, au refuge où tous ces pauvres gens vont ce soir coucher. Attendez-nous là-bas, vous pourrez nous aider.

Les quinze membres du club se précipitent sur les paquets encombrant rue et voitures et suivent le Président, très chargé, qui prend la tête de cette équipe de déménageurs.

Étrange déménagement ! Petite chaise d'enfant, ballot de vêtements mouillés, couvertures, cafetière, planche à repasser, casseroles ; et le Japonais porte une cage pleine de serins que les inondés n'ont pas voulu abandonner.

Monsef, en plus de sa charge, tient en laisse un affreux chien qui marche sur trois pattes, la

quatrième doit être cassée et pend lamentablement.

Ce bizarre cortège est regardé par les passants qui se demandent si ces gamins ne font pas une farce qu'ils trouvent amusante. Avec les gamins de Paris, il faut s'attendre à tout !

L'ambulance les rejoint et la dame qui est debout sur le marchepied de la voiture leur crie :

– Prenez la première rue à droite, c'est plus court.

Ils sont lourdement chargés. Ils ont voulu, comme leur Président, faire leur devoir et quand ils atteignent le refuge, ils n'en peuvent plus.

Paquets arrivés à bon port, il ne peut être question de se reposer dans ce local où rien n'est prêt. Lits, couvertures, tout un matériel arrive. Il faut coucher au plus tôt les sinistrés qui titubent, si épuisés qu'ils ne peuvent même plus se plaindre.

Tombée par terre, ses jambes refusent de la soutenir, une vieille femme pleure, réclamant son chat qui, dans l'ambulance a eu peur et s'est

sauvé.

Un Annamite, membre du club, ému devant ce vieux visage qui ressemble à celui de son aïeule vivant en Indochine, essaie de la consoler et lui dit qu'il va tenter de retrouver la malheureuse bête. Elle doit être dans les parages de la route suivie par la voiture. Et la pauvre vieille lui donne des détails : – Le chat est gris, il s'appelle Pompon, répond à son nom quand on le prononce doucement, car il est très craintif. Il a un collier rose avec un grelot. L'Annamite s'en va à la recherche du chat. Les autres membres du club, Toudoc compris, travaillent avec ardeur et ne s'en vont que le local installé.

À sept heures, ils se retrouvent dans leur case où M<sup>me</sup> Mars leur fait servir un goûter qui les reconforte car ils sont exténués.

Ils se séparent enfin, contents de cet après-midi où ils ont mis en action leur devise.

Pendant ces mois passés chez M<sup>me</sup> Mars, Toudoc a fait de grands progrès en toutes choses. Il parle maintenant presque d'une manière correcte. L'aumônier du lycée que Kounto lui a



fait connaître, ayant affirmé qu'on pouvait se servir du pronom « vous » sans offenser le bon Dieu, il ne tutoie plus tout le monde, ce qui plaît à M<sup>me</sup> Sophie, restée son ennemie.

Depuis l'histoire du collier, Toudoc a demandé à M<sup>me</sup> Mars de ne plus faire le ménage chez sa fille.

C'est que l'histoire du collier ne s'est pas terminée facilement.

Le lendemain du vol, tenant sa promesse, la lingère a rapporté les perles. Toudoc devait les remettre, comme convenu, dans la commode où l'écritoire se trouvait.

Mais cette restitution ne fut pas possible.

Le soir du jour où le vol avait été découvert, M<sup>me</sup> Sophie était tombée malade : fièvre, toux, mauvaise grippe. Personne, sauf M<sup>me</sup> Mars qui la soignait, ne devait entrer dans sa chambre à cause de la contagion.

Collier en poche, quand il sortit de la lingerie, Toudoc ne savait que faire. Il fallait rendre le bijou, mais comment ?

Parler à Kounto de cette histoire « si peu belle » il ne le voulait pas. M<sup>me</sup> Léone lui avait fait promettre le secret, et une promesse, pour Toudoc, c'était sacré.

Alors ?... Alors... le pauvre garçon, embarrassé, ne savait que faire de ces perles qui valaient, disait-on, tant d'argent.

Avec le collier toujours dans sa poche, il alla jusqu'à l'église, son refuge quand son cœur était troublé... Et en France cela lui arrivait souvent, tant de choses l'avaient surpris et parfois inquiété.

Le Père Marie n'aimait que la vérité, la droiture, la loyauté et les gens qui l'entouraient, les membres du club compris, ne respectaient pas toujours ce que le missionnaire appelait des vertus obligatoires avec lesquelles il fallait vivre.

Quand il revint de l'église après avoir expliqué « son cas » à Celui qui écoute ceux qui l'implorent, il savait ce qu'il devait faire.

De retour à la maison de M<sup>me</sup> Grand-mère – il ne voulait pas en son particulier l'appeler

autrement – il alla frapper à sa porte.

Ayant reçu la permission d'entrer, très calme, il la salua car il avait gardé la politesse orientale, et lui dit en s'agenouillant devant elle :

– Madame, je vous rapporte le collier.

Et il posa les perles sur la robe de M<sup>me</sup> Mars.

Le visage de la vieille dame qui était encore très beau, exprima la surprise et la peine.

D'une voix tremblante, elle murmura comme si elle craignait qu'on l'entendit :

– C'était donc toi, Toudoc ? Toi que mon fils m'a tant recommandé ? Toi que Gilbert aime comme un frère, tu l'avais pris !... Mais qu'en aurais-tu fait ?

Profondément humilié, oubliant tout ce qu'il avait appris depuis plusieurs mois, en colère, Toudoc se releva et cria :

– Toi crois ça ! Toi la maman du Grand Maître, c'est affreux, épouvantable ! Le serpent aurait parlé comme toi !... Ah ! Madame Grand-mère, moi ne veux plus te voir ! Moi quitter pour toujours ta case ! Moi vais abandonner mon

Kounto et j'avais juré de rester toujours près de lui !... Mais injure trop forte, impossible !... Et toi trop vieille pour te battre avec moi !

Des sanglots longs, douloureux, suivirent cette ardente protestation.

La pauvre M<sup>me</sup> Mars ne savait plus que faire. Elle était certaine maintenant que Toudoc était innocent, tout son être le disait. Mais le collier était là, sur sa robe. Comment l'avait-il eu ?

– Tais-toi, réussit-elle à dire, et apprends-moi tout. Je suis la Maman du Grand Maître, j'ai le droit de t'interroger.

Et Toudoc, calmé, répondit :

– Non, je ne peux pas, j'ai promis. Le collier est retrouvé, voilà ce que vous devez savoir, c'est l'important. Le reste... faut pas en parler.

– C'est ce que tu penses, reprit M<sup>me</sup> Mars. Mais comprends que je ne peux garder chez moi un voleur ou une voleuse. Je n'aurais plus une minute de tranquillité.

– Ce n'était pas un vol, c'était un emprunt.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Qui donc a

emprunté ce collier et te l'a rendu ? Je ne comprends pas. Est-ce parmi les membres du club que je dois chercher le coupable ?

– Non, non. Si Kounto entendait M<sup>me</sup> Grand-mère, il ferait colère et il aurait raison. Les jaunes, les noirs, sont aussi honnêtes que les blancs. Ça, mauvaise pensée, toi la chasser.

– Alors, qui faut-il accuser ? Félicie, Léone ? Depuis des années, elles ont toujours été honnêtes. Ont-elles eu un mauvais geste qu'elles ont regretté ? Je sais que ma fille n'est pas aimée, elle a un mauvais caractère, mais au fond elle est bonne...

– Peut-être bien, dit Toudoc, seulement sa bonté reste toujours au fond... Le collier est retrouvé. Si M<sup>me</sup> Sophie n'était pas malade, je l'aurais remis dans le tiroir et tout fini. Mais elle pas quitter sa chambre, alors moi pensé que toi, vous Madame, vous voudriez bien vous en charger. Et quand il sera dans sa boîte, on ne parlera plus jamais. Promets, Madame Grand-mère !

– Je ne peux pas, répond M<sup>me</sup> Mars tristement.

Le mystère que tu connais serait un souci de plus ajouté à tous les autres et je suis déjà bien malheureuse. Depuis six mois, tu le sais, Toudoc, je n'ai aucune nouvelle de mon fils et le chef du Ministère qui lui a donné la mission ne sait ce qu'ils sont devenus. Il faudrait envoyer une équipe de secours et personne, parmi les responsables de ces pays sauvages, ne veut donner des ordres. Mon fils, mon petit Jean et sa femme, si courageuse, sont peut-être prisonniers d'une méchante tribu, torturés, tués... Je ne sais que penser !

Les yeux de M<sup>me</sup> Mars sont pleins de larmes ; une d'elles roule sur le collier resté au creux de sa robe.

Ce chagrin bouleverse Toudoc. Il tombe à genoux devant la vieille dame.

– Pardon pour ma colère, dit-il repentant, pardon. Jamais moi n'aurais abandonné mon Kounto. Je ferai tout, j'essaierai d'aimer M<sup>me</sup> Sophie, mais toi, vous ne pleurez plus... Expliquez ce qu'il faut faire.

– Mon pauvre petit, répond M<sup>me</sup> Mars touchée

par cette affection, il faudrait qu'une personne importante s'occupât de mon fils, je n'en connais pas.

Très grave, ayant pris dans ses mains celles de la vieille dame pour lui communiquer sa force, Toudoc demande :

– Dis-moi les noms des personnages importants ?

– Je ne sais pas au juste. Un député, un ministre, le Président de la République... Mais ce sont des gens que je ne peux atteindre.

Toudoc ne retient qu'un seul nom : Président de la République. Et quand il quitte M<sup>me</sup> Mars, réconcilié avec elle, lui ayant pour toujours donné son affection, il était bien décidé à agir.

Comment ? Il ne savait pas. Mais dès ce matin-là, il commença son enquête sur le Président de la République, cet homme qu'il fallait absolument joindre pour sauver le Grand Maître afin que M<sup>me</sup> Mars ne pleure plus. Ce fut Kounto qui lui donna les précieux renseignements. Il lui expliqua le rôle du

Président dans une République et Félicie, de son côté, lui parla de la bonté de la Présidente actuelle, de leur demeure – le Palais de l'Élysée – qu'elle connaissait car une de ses cousines y travaillait.

La lingère lui apprit que les « types » qui avaient été nommés dernièrement étaient, paraît-il, de braves gens. Le Président travaillait plus de douze heures par jour et sa femme visitait les hôpitaux, les crèches, les écoles et elle apportait aide et sourires. Dans le peuple, on commençait à les aimer, et partout où ils allaient la foule les acclamait.

Ces renseignements rassemblés, une idée s'imposa à Toudoc : maintenant qu'il savait parler comme les Parisiens, il irait à l'Élysée pour voir la bonne Présidente et lui expliquer la raison des larmes de M<sup>me</sup> Grand-mère.

Avec le reste de sa fortune, il s'acheta dans un magasin de Neuilly chemise blanche, chaussures noires, cravate verte, gants jaunes. Il nettoya à fond le costume que le Grand Maître lui avait donné et quand il fut prêt, il demanda à M<sup>me</sup>



Mars, un après-midi, la permission d'aller à Paris puisque Kounto ne rentrait qu'à cinq heures.

Dès que le jeune maître repart au lycée, Toudoc, habillé en Parisien, la cravate verte fait ressortir son teint, quitte la case de M<sup>me</sup> Grandmère et s'en va avec courage vers l'Élysée.

Prendre un autobus ou le métro, des boîtes roulantes ou souterraines, il n'en est pas question pour ce garçon habitué aux longues marches dans la forêt vierge ; et puis, à Paris, les rues sont amusantes. Il a étudié le plan de la ville, il est sûr de ne pas se tromper.

En arrivant Faubourg Saint-Honoré, il trouve des étalages somptueux. Il s'arrête, regarde, admire, et dans les glaces ornant les magasins il aperçoit son visage noir et sa cravate qui font, juge-t-il, un très joli ensemble. Toudoc, bien coiffé, brillantine parfumée, est digne d'entrer dans un palais.

Enfin il arrive devant les bâtiments que Félicie lui a montrés sur une photographie.

Hélas ! Deux grands sergents de ville semblent

garder la porte. Il va falloir passer devant eux ou leur demander la permission d'entrer, permission qu'ils refuseront.

Toudoc ne s'arrête pas : un discret coup d'œil, et c'est tout. Il traverse de l'autre côté de la rue et étudie le Palais pendant qu'il dresse son plan. Il veut réussir, il réussira !

Il faut passer sous une voûte, traverser une grande cour, la maison principale est dans le fond. Que de difficultés !

C'était plus simple chez les Boulouris, quand on désirait voir le grand chef !

Celui qui voulait être reçu refaisait avec soin sa peinture rouge, visage et cheveux ; il mettait autour de sa tête les plus belles plumes qu'il possédait, s'approchait de la case et sifflait pour demander audience.

Si le chef était là et libre, il répondait par un sifflement pareil à celui du solliciteur et celui-ci pénétrait dans la tente.

Naturellement il devait faire les trois salutations. La première, seule la tête s'inclinait.

La seconde, genoux et mains touchaient le sol. La troisième, le corps devait se rouler aux pieds du chef, signe de soumission absolue.

Cela fait, le nègre rouge ou tout autre s'accroupissait et expliquait la raison de sa visite. Ah ! si Toudoc a la chance de rencontrer le Président ou la Présidente, il n'oubliera pas les trois salutations !

Un noir, tout comme un blanc, connaît les règles de la politesse.

Les sergents de ville imposants, impassibles, sont toujours devant le Palais ; ils en interdisent sûrement l'accès. Il faudrait une catastrophe pour les faire bouger.

Au moment où Toudoc souhaite l'accident, deux automobiles s'accrochent et, bien entendu, ceux qui les conduisent, avant de regarder les dégâts, s'invectivent et crient les plus vilains mots qu'ils connaissent.

Cet accrochage a lieu juste devant la porte du Palais et comme la voiture de M<sup>me</sup> la Présidente est rangée devant le perron, il faut que cette

discussion se termine rapidement ; c'est déjà l'embouteillage.

Les deux sergents de ville quittent leur poste pour régler l'accident qui n'a fait aucun blessé.

Toudoc, comme tant d'autres, vient voir ; puis après avoir regardé quelques secondes les deux voitures, tranquillement il se dirige vers le Palais, passe sous la voûte et pénètre dans la cour.

Une belle automobile est là. Pour qui est-elle ?

Dans cette grande cour bien carrée, où se cacher ? Aucun boqueteau comme il y en a dans la forêt vierge d'où l'on peut guetter les bêtes sauvages qu'on veut abattre.

Ici, Toudoc ne veut rien abattre, mais supplier. Dans cette cour carrée, collé contre le mur, il a grand-peur de ne pouvoir atteindre celui ou celle qui donnerait des ordres afin qu'on recherche les explorateurs Mars.

M<sup>me</sup> Grand-mère ne peut pas toujours pleurer et ce matin elle avait encore les yeux rouges. Toudoc s'en est aperçu.

Et Kounto est bien triste aussi. Il ne rit plus

facilement.

Le jeune noir veut absolument consoler ceux qu'il aime si tendrement.

La porte du perron s'ouvre et deux dames paraissent, blanches naturellement. L'une est mince et jolie ; l'autre, plus âgée, visage rond où la bonté est inscrite : c'est la Présidente, il la reconnaît. Félicie lui a montré sa photographie.

Les deux dames vont monter dans la voiture et disparaître, il faut agir...

Toudoc, que personne n'a remarqué, se précipite et se jette aux pieds de la Présidente qui, effrayée, s'arrête.

Le chauffeur et le valet de pied empoignent le nègre et le maintiennent fortement, cherchant à l'entraîner.

– Madame la Présidente ! crie Toudoc, moi veux pas te faire du mal ! Moi venu pour t'apprendre qu'en Afrique noire, il y a des blancs prisonniers qu'on torture. Toi, pardon, vous pouvez tout faire... Vous bonne beaucoup, tout le monde le dit... Écoute-moi, je ne suis pas un

bandit, j'aime les blancs, je les ai toujours servis...

Remise de son effroi, la Présidente s'approche de ce garçon dont la figure noire a une expression douloureuse. Elle dit au chauffeur et au valet de pied :

– Lâchez cet homme !

Et se tournant vers Toudoc, elle l'interroge :

– Explique-toi. Comment es-tu entré ici ?

– Par la porte, Madame la Présidente. Les hommes noirs aux bâtons blancs réglèrent un accident pas grave ; les dames criaient mais n'avaient pas mal. La voûte était libre, je suis passé. Je vais tout vous dire, vite, très vite, car vous pressée. J'étais en Afrique noire avec les explorateurs Mars, moi venu en France avec leur fils ; bien des lunes sont passées depuis que moi suis là. Depuis tant de lunes la pauvre maman, dans la case où j'habite avec elle, pleure toutes les nuits et personne ne veut s'occuper de retrouver son fils et sa femme. Alors on m'a dit que tu étais bonne, très, et que tu pouvais donner

des ordres pour qu'on les recherche. Je suis venu pour tout vous dire, mais dans la case personne ne sait que je suis ici, on me l'aurait défendu ; mais moi ai confiance, Madame la Présidente fera quelque chose. Voilà, vous savez tout !

À ce jeune garçon qu'elle devine sincère, la Présidente sourit et ce sourire, plein de bonté, illumine son visage.

Toudoc le voit, il n'a plus du tout peur. Il danserait avec plaisir s'il n'était pas au Palais de l'Élysée, près de ces deux blancs qui l'ont empoigné et qui restent menaçants.

– Écoute, dit la Présidente, tu vas demander à celle que tu appelles « la pauvre maman dans la case » de m'envoyer une note détaillée sur les explorateurs et je te promets que je la remettrai au Président qui s'en occupera.

Fou de joie, Toudoc s'agenouille et met un baiser sur chacun des pieds de la Présidente.

– Vous grande ! s'écrie-t-il. Vous bonne ! Quand moi retourner en Afrique, tuerai un lion, roi de la brousse, et vous l'enverrai ! Merci ! Oh !

merci !

– Sauve-toi, reprend la Présidente en riant, retourne dans ta case.

Et se tournant vers le valet de pied, elle ajoute :

– Veuillez prier les gardes de laisser sortir ce garçon librement.

La voiture s'en va, emportant la Présidente et sa secrétaire.

Après un regard méprisant à l'homme qui l'a un peu malmené, droit, tête rejetée en arrière, Toudoc, plein d'orgueil, traverse la cour, pénètre sous la voûte et passe entre les deux sergents de ville qui se demandent d'où sort ce négrillon. Mais comme il est accompagné du valet de pied de la Présidente ils ne lui demandent aucun renseignement.

En retournant à Neuilly où il va apporter non pas du bonheur mais de l'espérance, Toudoc est plus heureux qu'il n'a jamais été.

Qu'est-ce que les habitants de la case vont dire quand ils vont apprendre que Toudoc a vu la



Présidente et a causé avec elle ? D'avance, il se « régale » de leur surprise !

Ce soir, M<sup>me</sup> Grand-mère dormira plus tranquille et ne pleurera pas. Kounto rira... Sûrement la Présidente fera retrouver les explorateurs !

Plein de confiance, heureux d'une joie qu'il ne connaissait pas et qui est merveilleuse, il arrive à Neuilly.

M<sup>me</sup> Mars, Kounto, les cousines revenues de leur école, prennent le thé dans le petit salon. Toudoc passe devant Félicie qui lui trouve une attitude étrange.

– La promenade t'a réussi, tu es superbe !  
D'où reviens-tu ?

Toudoc ne répond pas. La cuisinière ne connaîtra qu'après M<sup>me</sup> Grand-mère l'entrevue qu'il vient d'avoir.

Après avoir heurté à la porte du salon, triomphant, il entre, s'approche de M<sup>me</sup> Mars et, souriant, montrant ses admirables dents, il attend poliment qu'elle l'interroge.

– Que veux-tu, Toudoc ? demande M<sup>me</sup> Mars.

– Je viens vous apprendre que j’ai été au Palais de l’Élysée pour voir M<sup>me</sup> la Présidente de la République ! Je l’ai vue et lui ai raconté que vous étiez sans nouvelles de votre fils. Elle a dit de faire une note détaillée, je me rappelle bien ce mot-là, et que M. le Président s’en occuperait.

« Il faut faire la note aujourd’hui, demain, moi la porterai. La dame doit recevoir tant de « supplications » que la vôtre faut pas qu’elle se perde !

« Je crois, ajoute-t-il, que bientôt vous aurez des nouvelles. Alors, Madame Grand-mère ne pleurera plus, et Kounto rira comme il riait en Afrique chez les Boulouris. Voilà ! »

La stupéfaction de la grand-mère et de ses petits-enfants est telle qu’ils regardent le jeune nègre avec incrédulité.

Est-ce vrai ce qu’il raconte ? Est-ce possible qu’il ait pu voir la Présidente dans ce Palais où personne ne doit pouvoir entrer facilement ?

Kounto se lève et vient près du jeune noir. Le

visage rayonnant de Toudoc l'inquiète. Pendant la promenade qu'il a faite, n'a-t-il pas bu une de ces mauvaises drogues, qu'on sert dans les cafés, qui vous dérangent le cerveau ? Toudoc raconte un rêve, une vision, ce qu'il voudrait avoir fait, mais ce n'est pas la vérité, et sa pauvre grand-mère ne doit pas le croire.

– Toudoc, lui dit-il avec autorité, assieds-toi, repose-toi. Tu as été à Paris, tu as vu de beaux magasins, des cafés, tu es peut-être entré dans l'un d'eux et tu as bu un de ces vins de France qui vous font voir des choses extraordinaires. Raconte tout, mon Toudoc, comme tu raconterais au Grand Maître ou au Père Marie. Nous t'écoutons !

En prenant place sur la chaise avancée par Kounto, le sourire du nègre a disparu :

– Tu crois, dit-il tristement, qu'un sorcier m'a jeté un mauvais sort et qu'un scorpion est entré dans mon cerveau ? Tu te trompes. J'ai dit la vérité, toute la vérité. Si le Père Marie m'entendait en confession, moi ne lui dirait pas autre chose. M<sup>me</sup> Grand-mère doit faire

aujourd'hui la note « détaillée », M<sup>me</sup> la Présidente l'a dit.

Troublé par cette affirmation, Kounto reprend :

– C'est bien, nous ne demandons qu'à te croire. Mais explique-nous ce que tu as fait pour rencontrer la Présidente ?

Toudoc raconte, n'oubliant aucun détail, et conclut en disant que s'il avait réussi, si on retrouvait les explorateurs, ce serait à M<sup>me</sup> Grand-mère que l'honneur en reviendrait. C'est elle qui avait dit au jeune noir qu'il faudrait atteindre un grand personnage pour qu'on veuille bien s'occuper du sort de son fils et de sa femme.

Quand Toudoc a terminé ce qu'il appelle le récit de sa belle aventure, aucun de ceux qui l'ont entendu ne doute plus et M<sup>me</sup> Mars, après l'avoir remercié, s'en va dans sa chambre pour faire la note détaillée que le jeune noir veut porter lui-même demain.

Toudoc est embrassé par Kounto, les cousines tendent leurs mains et félicitent celui qui sait

aimer jusqu'au sacrifice. Si la Présidente n'était pas une femme très bonne le jeune noir pouvait être ce soir en prison.

Toudoc a tout risqué pour essayer de consoler M<sup>me</sup> Grand-mère et d'apaiser l'angoisse de Kounto.

\*

La visite à la Présidente eut une suite rapide sur laquelle M<sup>me</sup> Mars ne comptait pas.

Un matin, on avait téléphoné du ministère des Colonies pour lui demander de venir aujourd'hui même, si possible, pour donner des renseignements qui manquaient afin de poursuivre une enquête sur les explorateurs Mars.

Bien vite elle s'y rendit et en revint pleine de confiance. Elle avait vu un chef qui affirmait qu'elle ne devait pas s'inquiéter, que M. Mars explorait une région inconnue où il n'y avait aucune communication. Des ordres étaient donnés, toutefois, au Gouverneur de cette

contrée, pour qu'il fasse commencer immédiatement les recherches.

Quelle gratitude M<sup>me</sup> Mars avait pour Toudoc et la bonne Présidente ! Maintenant, dans la maison, tout le monde aimait le jeune noir ; même M<sup>me</sup> Sophie qui était presque gentille avec lui. Elle reconnaissait que le nègre était intelligent, dévoué, et qu'il travaillait comme deux blancs. Les réunions du club continuaient et se passaient presque sans disputes. L'été était proche, les garçons allaient au Bois de Boulogne ou en excursions avec l'aumônier du lycée ; chaque jeudi ou dimanche était pour eux une agréable journée.

Ils revenaient à la case en fin d'après-midi avec l'impression de retrouver chacun sa maison.

Un soir, où les quinze avaient comme d'habitude goûté ensemble, Toudoc apporta dans la cuisine les tasses et les cuillères salies et il fut très étonné d'entendre Félicie dire d'une voix mécontente :

– Avant de tout laver, je veux que tu comptes les petites cuillères.

– Il y en a quinze, répondit-il. Les membres du club aujourd’hui étaient tous présents.

Entêtée, Félicie répéta :

– Compte les petites cuillères.

Toudoc trouvant que c’était une idée bizarre – mais depuis l’histoire du collier, la cuisinière craignait toujours d’être volée – se mit à compter tout haut les cuillères.

Au chiffre quatorze, il s’arrêta, étonné. Il y avait quinze tasses ! Félicie s’écria :

– J’en étais sûre ! C’est la troisième qui disparaît ! Madame ne sait rien encore, j’espérais qu’on les retrouverait. Je te jure que j’ai fouillé toute la maison. Je ne voulais pas croire qu’un de ces gosses pour lesquels Madame, M. Gilbert et toi, vous êtes si bons, serait capable d’une telle saleté ! Maintenant, j’en suis sûre !

« Je vais aller leur dire ce que je pense et il faut qu’ils me rendent mes trois cuillères. Je suis responsable de l’argenterie et depuis dix ans, malgré tous les pauvres gens que Madame reçoit, il n’y a jamais manqué une pièce. Tu entends,

Toudoc, j'y vais !

La main du jeune noir saisit le bras de la cuisinière.

Il dit d'un ton ferme :

– Non, tu n'iras pas ! Il faut avant tout prévenir Kounto, c'est lui le Président, le chef. Toi bien sûre, madame Félicie, du vol ? C'est grave, très grave d'accuser quelqu'un !

Furieuse, la cuisinière s'écria :

– J'en suis certaine ! J'attendais aujourd'hui pour les prendre. Des gosses qui n'ont pas douze ans sont déjà des voleurs ! Ça me fait quelque chose, mais ces jaunes, ces cafés au lait, ces noirs ne sont pas de chez nous ! Les nôtres ne feraient pas ça, sûr ! Dans le fond, ces types-là ne nous aiment pas, et la reconnaissance c'est une chose qu'ils ignorent !

« Et puis, ce sont des orgueilleux ! Ça ne vous dit jamais bonjour, ça se croit tous des princes... Enfin, cette racaille-là n'est pas intéressante !

Profondément atteint par les propos de la cuisinière en colère, tristement Toudoc répliqua :



– Madame Félicie, tu oublies que moi aussi je suis noir !

La cuisinière était bonne. Bien vite, elle répondit :

– Toi, mon Toudoc, Madame dit toujours que tu as un cœur admirable, un cœur de missionnaire ; c'est pas étonnant, c'est eux qui t'ont élevé. Madame t'aime comme si tu étais de sa famille. Il y a ta couleur, bien sûr, mais ici qui donc y pense ? Léone dit toujours qu'elle voudrait avoir un fils comme toi. Ne répète jamais que tu fais partie de la bande où se trouve mon voleur de cuillères !

– Écoute, reprit Toudoc, promets-moi de ne rien dire.

Je vais avertir Kounto et tu verras qu'avant huit jours tes cuillères seront là.

Le soir même, après le dîner, alors que Kounto avait dit bonsoir à toute la famille et montait dans sa chambre pour travailler, Toudoc le suivit pour voir les leçons et devoirs qu'il s'amusait à faire afin d'arriver à être un jour le secrétaire du jeune

maître, quand ils iraient tous les deux dans la lune.

La chambre de Kounto donnait sur le jardin de M<sup>me</sup> Mars, tout fleuri. Les roses y étaient en grand nombre et les lis se dressaient, embaumant l'atmosphère.

Il faisait encore jour, le ciel était rose. Un beau soir.

Avant d'aller à son bureau où devoirs et leçons l'attendaient, Kounto se dirigea vers la fenêtre pour regarder encore ce jardin qui lui avait semblé si petit lors de son arrivée d'Afrique. Aujourd'hui il le trouvait ravissant et se rendait compte qu'il se plaisait dans la case de sa grand-mère.

Toudoc prit un fauteuil confortable, l'approcha de la fenêtre en disant :

– Quinze minutes de repos. Après, travail.

En s'asseyant, Kounto répondit :

– Il ne faut pas me rendre paresseux. En France, j'ai compris qu'on ne devait pas l'être.

– En France, répartit Toudoc, tout va trop vite.

Tu n'as même plus le temps de penser et Père Marie disait toujours : « Faut regarder au moins une fois par jour ce qui se passe dans la conscience. » Toi, Kounto, y regardes-tu ?

Loyal, le jeune maître répondit :

– Parfois...

– Et, reprit dans un murmure Toudoc, tu n'as pas seulement à t'occuper de ta conscience, tu as celle des membres du club. Tu es leur chef !

– C'est à eux de s'en occuper.

– C'est aussi à toi.

Ceci dit, Toudoc jugea qu'il fallait laisser le jeune maître réfléchir devant le ciel rose entouré du parfum des fleurs. Il prit le tam-tam et joua une mélodie lente que les nègres rouges font entendre quand un des leurs est malade et qu'ils désirent voir arriver le sorcier.

Amusé, Kounto sourit d'abord, puis il ferma les yeux et rentra dans « son particulier ».

Les paroles que Toudoc avaient dites s'imposèrent à lui : la conscience des membres du club, il ne s'en souciait guère. Les réunir, les

distraire, les empêcher de se disputer, organiser de belles promenades, c'était le but de l'association fondée par lui.

Ce soir, les recommandations du Père Marie lui revenaient à la mémoire. Avant son départ, le missionnaire lui avait dit : « Kounto, tu es bien jeune pour être un chef, tâche d'en avoir les qualités. Tu dois être pour tes garçons un exemple et t'occuper de les diriger vers le bien. Rappelle-toi que le mal rôde autour de vous ; apprends-leur à le repousser. Amusez-vous ensemble, mais consacrez quelques instants de vos réunions à la culture de votre âme.

« Sois un bon jardinier, cultive celles que tu as prises. C'est ton devoir. »

Et ce soir, pendant que le tam-tam faisait entendre son rythme doux et triste, Kounto s'avouait qu'il ne s'était pas soucié d'enseigner aux membres du club qui venaient de pays plus ou moins civilisés, ce que signifiaient les deux mots de leur devise : « Amour et Charité ». C'était un grand tort qu'il réparerait au plus tôt.

Et voici que tout en tapant doucement sur le

tam-tam, Toudoc parle :

– Le sorcier est arrivé dans la case, il y a un malade et c’est toi, Kounto, toi le Président... Il faut que je t’apprenne une triste nouvelle. Parmi les membres de ton club, il y a un garçon qui est un voleur... oui, un voleur. Ne dis rien, écoute. Il a volé M<sup>me</sup> Grand-mère, si bonne pour tout le monde. Il lui a pris déjà trois petites cuillères d’argent et il va continuer si tu ne l’arrêtes pas.

« Tu es fâché, tu as de la peine, je comprends... Mais toi ne pas penser à ta peine. Il faut agir, retrouver les petites cuillères et corriger le coupable. Toi lui montrer que ce qu’il a fait est vilain... Enfin toi dois essayer de le guérir. C’est une maladie, le Père Marie me l’a bien expliqué. »

Toudoc et le tam-tam se turent. Kounto, les yeux grands ouverts, regarda le jeune noir et d’une voix pleine de colère, l’interrogea :

– Qui t’a appris ce vol ?

– Félicie. C’est elle la gouvernante de l’argenterie et depuis trois réunions du club, il

manque une cuillère. Ça ne peut pas durer.

« M<sup>me</sup> Grand-mère ne sait rien, il ne faut pas le lui dire, elle aurait du chagrin et elle en a déjà bien assez.

– Il faut retrouver ces cuillères ! s'écria Kounto. Et tu peux être sûr que dimanche je vais dire aux membres du club ce que je pense d'eux ! Voler grand-mère chez elle, grand-mère qui cherche toujours à leur faire plaisir, c'est ignoble !

– Toi as raison, reprit Toudoc avec le plus grand calme, c'est ignoble... Mais si toi veux retrouver les choses volées, toi ne rien dire.

– Es-tu fou ? Je veux connaître le coupable, le châtier devant ses camarades et le renvoyer. Oui, je le renverrai, on ne garde pas un voleur.

– Kounto, toi te trompes, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire. Toi vas mettre le feu dans ton club, ils s'en iront tous. Ils n'auront plus personne à aimer, ils seront seuls, sans famille en France, et le voleur continuera à faire le mal. Un Président, chef de tribu, ne doit pas agir comme

tu dis.

Furieux, Kounto se leva et cria :

– Tu sais peut-être mieux que moi ce qu’il faut faire !

Et Toudoc, en rangeant son tam-tam, répondit :

– Oui, je crois que moi sais mieux que toi. Je me souviens des paroles du Père Marie, toi les as oubliées.

– Quelle prétention ! M. Toudoc, depuis qu’il a réussi à voir la Présidente de la République, se croit un personnage infallible, tout comme le Pape !

– Laisse le Pape tranquille ! Toi, depuis que tu es toujours le premier de ta classe, tu te crois le seigneur du lycée... Eh bien ! tu ne l’es pas. Tu fais des bêtises tout comme moi et tu penses trop à tes succès. Tu es devenu orgueilleux, voilà ! Et le Père Marie dit que l’orgueil est le plus vilain péché, celui qui peut vous mener directement vers le mal. J’ai tout dit, tu feras ce que tu voudras.

Toudoc remit le fauteuil en place et se dirigea vers la porte de la chambre. Il ne travaillerait pas ce soir, il était trop mécontent. Par orgueil, son jeune maître allait tout gâter. Ah ! s'il pouvait lui raconter l'histoire du collier, il verrait qu'avec douceur et bonté tout peut s'arranger. Mais il a promis de ne jamais rien dire, une promesse c'est chose sacrée.

Toudoc ouvrit la porte et regarda une dernière fois Kounto qui tournait d'une main rageuse les feuilles d'un dictionnaire.

– Bonsoir, dit-il. Et il ajouta comme d'habitude : Que les ancêtres te protègent cette nuit, demain, et tous les jours qui viennent !

Kounto ne daigna pas répondre. Il resterait avec son orgueil, puisqu'il était orgueilleux !

Lentement, Toudoc, triste, si triste, monta l'étage conduisant à sa chambre... Le jeune maître avait tort, la chose était sûre, mais comme il est très entêté il resterait dans son tort. Le tam-tam qui devait tout arranger, n'a rien arrangé. Et pourtant, c'était l'Afrique que Toudoc avait fait venir dans cette chambre de Neuilly.



Lui, en jouant, croyait être là-bas, au milieu de la grande forêt vierge qui, le soir, est silencieuse. Le parfum des ananas ressemblait à celui des lis et des roses du petit jardin et rappelait celui des fleurs bordant le sentier conduisant à la case du Grand Maître.

Kounto avait-il déjà tout oublié ? Et pour lui le lycée, les camarades, ses succès d'écolier, remplaçaient-ils le souvenir des belles chasses, des fêtes auxquelles les Boulouris les invitaient, et des nuits d'Afrique où le ciel criblé d'étoiles vous obligeait à penser à Celui qui les avaient créées ?

Kounto allait-il devenir un indifférent qui n'aimerait plus son boy ?

Cette pensée fut si douloureuse que le pauvre Toudoc pensa qu'il ne pourrait plus vivre, son cœur était déchiré !

Dans sa chambre il s'agenouilla devant ses trésors : un petit crucifix que M<sup>me</sup> Mars lui avait donné, une photographie représentant Kounto en Afrique alors qu'il était un bébé, une carte postale du Palais de l'Élysée, souvenir d'une

belle aventure.

Il resta là un grand moment, son courage s'en était allé. Il ne se coucha pas, comme chaque soir dans son lit pendant une heure pour faire plaisir à M<sup>me</sup> Grandmère, mais il prit tout de suite son petit tapis, descendit l'escalier doucement et s'installa devant la porte de la chambre de Kounto.

Son jeune maître pouvait ne plus l'aimer mais lui l'aimait encore.

Étendu sur le parquet, bêtement, comme un enfant, il se mit à pleurer. M<sup>me</sup> Grand-mère lui avait dit un jour que les larmes soulagent et il voulait absolument ne plus ressentir tant de peine.

Les petites cuillères qui l'avaient fâché avec Kounto, comme il les détestait ! Il savait que si dans peu de jours elles n'étaient pas retrouvées et rapportées à la cuisine, M<sup>me</sup> Félicie avertirait M<sup>me</sup> Mars. Elle, si bonne pour tous, aurait encore un chagrin et pourtant elle en avait déjà suffisamment car les nouvelles de l'explorateur tardaient à venir.

Vraiment dans la case de M<sup>me</sup> Grand-mère les

choses n'allaient pas bien. M<sup>me</sup> Sophie, moins méchante avec Toudoc, harcelaient ses filles. Les compositions, les examens, les carnets : que d'histoires qui agaçaient les écolières ! Elles travaillaient avec courage mais avaient tant à faire que le soir leur mère les trouvait parfois endormies sur leurs cahiers.

Était-ce raisonnable de faire travailler des filles ainsi, des filles destinées aux travaux de la maison et à élever des bébés ?

Toudoc jugeait que les enfants blancs étaient bien moins heureux que les enfants noirs qui grandissaient libres dans la forêt, ignorant ces grandes boîtes appelées écoles où on les enfermait si longtemps.

Les larmes ont soulagé Toudoc. Il va s'endormir, car Kounto est trop orgueilleux pour venir lui dire bonsoir.

Au moment où il commence à s'assoupir, il croit entendre un grincement comme on entend la nuit dans la forêt : promenade nocturne de toutes les petites bêtes enfouies dans la terre qui profitent de l'obscurité pour voyager.

Il s'efforce d'ouvrir les yeux. La porte de la chambre éclairée est entrebâillée. Kounto est là.

– Toudoc, dit-il à voix basse pour ne réveiller personne, viens, il faut que je te parle.

Un bond silencieux – un fauve qui veut saisir sa proie – amène le noir devant le bureau.

– Assieds-toi. Je n'ai pu travailler, je n'ai pensé qu'au voleur et au vol. Qui soupçonnes-tu ?

Et en s'asseyant, Toudoc répond :

– Attention à la calomnie, nous ne devons pas en faire.

– Alors, comment découvrir le coupable ?

– Faut leur parler à tous du sorcier, dire que nous pouvons deviner ce qu'on veut cacher. Et pendant que tu leur raconteras l'histoire des petites cuillères, j'examinerai leurs visages. Les yeux ne mentent pas... Le sorcier, tu sais celui que j'ai soigné avec la Grande Maîtresse, m'a appris à y lire. C'est pas difficile. Je pourrai t'aider. Faut faire ça dimanche, avant qu'on serve le chocolat, sans cela il y aura encore une petite

cuillère qui s'en ira.

– C'est pénible, répond Kounto. Je me demande si j'aurai le courage de les accuser tous pour trouver le coupable.

– Oui, tu l'auras.

– Je ne crois pas.

– Rappelle-toi le Seigneur des Antilopes, le Prince que personne ne peut voir. Tu l'as vu et tu ne l'as pas tué. Il t'a fallu du courage ce jour-là pour renoncer à ta victoire ! Eh bien ! dimanche, tu en auras si tu le veux, j'en suis sûr. Un Président, tu le sais bien, c'est un chef, il doit croire en sa force. Le mal a attaqué ta tribu, faut le chasser... Et pour la chasse, tu t'y connais ; à six ans, tu tirais déjà sur les gros oiseaux et tu ne les ratais pas. Toi découvriras le voleur !

– Je l'espère.

Les deux garçons se taisent. Les beaux yeux sombres de Toudoc crient son affection ; ceux de Kounto, si clairs, disent sa méfiance de lui-même, son incertitude. A-t-il pris une charge qu'il était incapable de soutenir ? Ce soir l'orgueilleux

doute !

– Toudoc, reprend-il, va chercher ton tapis. Tu le mettras près de mon divan, comme tu faisais dans notre case quand mes parents s’absentaient. Je me couche, prends le tam-tam et joue doucement le chant des morts que les Boulouris font entendre quand ils ont perdu un des leurs.

« Ce soir, à nous deux, allons enterrer mon orgueil, ce vilain péché qui peut, dit le Père Marie, vous mener jusqu’au mal.

Toudoc a bondi vers le coin de la cheminée où est rangé le tam-tam ; il a pris dans le couloir son tapis et l’installe le long du divan où Kounto est déjà étendu. La lumière créée par les hommes est par le jeune noir éteinte ; il ne reste plus que celle de la lune qui entre par la fenêtre ouverte. Alors il s’accroupit sur le parquet.

Le chant des funérailles, mélodie lente et douloureuse, s’élève dans la chambre silencieuse et va s’enfuir par la fenêtre bien loin de la case de M<sup>me</sup> Grand-mère, apportant à ceux qui dorment à Neuilly, belle banlieue de Paris, un peu de rêve. Ce rêve les emportera vers un beau pays que la

plupart ne connaissent pas et où tant de chômeurs pourraient travailler utilement, donnant à leur famille du bien-être et renonçant à surpeupler les villes où leur inaction les envoie dans les cabarets pour y perdre à jamais leur santé et celle des enfants qu'ils ont ou qu'ils auront un jour.

Le rythme du tam-tam s'arrête. L'instrument est tombé entre les deux garçons qui dorment pour toujours unis par le souvenir de leur enfance vécue au milieu de la nature qui, sans qu'ils s'en doutent, rien qu'en regardant les fleurs, les bêtes, le ciel, leur a appris à aimer la beauté là où elle se trouve et celle des cœurs, qui est de beaucoup la plus belle. Le Père Marie le leur a toujours dit.

\*

Le dimanche est venu. Jour de réunion des membres du club où les sans-famille se retrouvent.

Pendant les deux jours précédant la réunion, Kounto, malgré l'examen proche, a utilement

travaillé pour lui et pour les autres.

Débarrassé de son orgueil définitivement enterré, il a demandé à l'aumônier du lycée de bien vouloir le recevoir et quand il s'est trouvé en face du prêtre, dans le petit bureau tout simple du lycée, avec courage il a parlé de son club et a expliqué que, pendant ces mois d'hiver, il croyait avoir été un mauvais Président ne s'occupant que des distractions, des goûters, des sorties, négligeant le côté moral de ces garçons si loin de leur pays et de leur famille.

À leur actif charitable : quelques heures passées à aider les sinistrés des inondations, c'était peu. Il venait demander à M. l'aumônier de lui indiquer les qualités qu'il devait acquérir pour être à la hauteur de sa tâche.

Le vol ? Il n'en parla pas, il ne voulait pas salir les membres du club alors qu'il n'y en avait qu'un de coupable.

Une grande demi-heure il resta avec l'aumônier qui lui expliqua le rôle d'un chef, sa responsabilité, et lui parla des bonnes actions qu'il fallait faire pour avoir la conscience en paix.



La devise du club était belle, mais il devait la mettre en pratique ; des mots, ce n'était rien.

Avec humilité, Kounto écouta le chef de tous ces garçons et comprit ce qu'il devait faire pour ces écoliers qu'il avait voulu réunir parce que, pour la plupart, les blancs, comme disait Toudoc, les méprisaient, presque heureux de se battre avec eux.

Les écoliers sont parfois cruels et ne se doutent pas de ce qu'un mauvais coup, une méchante parole, peuvent faire de mal aux enfants venus en France pour y apprendre ce que dans leur pays on ne peut leur enseigner.

Ils devraient quitter les écoles en emportant, en plus de la science acquise, le souvenir des soins, des attentions, de l'amitié donnés par leurs camarades.

Quels ambassadeurs ils seraient pour les pays où les blancs ne sont pas souvent aimés !

Ce dimanche de juin, si proche de l'examen, Kounto veut être un vrai Président. Il pleut. C'est donc un après-midi dans la case et il faut y

préparer des jeux pour ces quinze garçons. Grâce à la complaisance des cousines, Kounto parvient à réunir des distractions : jeux, livres et journaux.

À deux heures, avec Toudoc, il est dans le local, assez ému, mais certain qu'il aura la force dont il a besoin.

À la messe, ce matin, il a prié avec ferveur et le calme est venu en lui. Il est prêt à révéler aux membres du club la gravité de la situation.

Les premiers sont le Japonais et l'Hindou, des camarades très liés ensemble qui souvent s'entretiennent dans une langue que personne ne comprend. L'Hindou a été au Japon avant de venir en France.

Toudoc ne sait pas pourquoi, mais il s'en méfie, et se reproche cette méfiance.

Il faut attendre que le Président parle pour scruter les visages. Les yeux de Léone et ses mains avaient bien avoué le rapt du collier avant elle !

Là-bas, en Afrique, le sorcier devine passé, présent et parfois avenir, rien qu'en regardant

ceux qui viennent le consulter.

Bien vite, les garçons arrivent. Cette journée pluvieuse dans les écoles aurait été longue et ennuyeuse.

Au début de la réunion, ils s'amuse avec les jeux prêtés par les cousines, lisent livres et journaux.

Une heure passe. Le Président juge que le moment est venu de parler à ses camarades qui paraissent être d'excellente humeur, malgré la pluie qui les rend souvent maussades.

– Mes amis, dit-il d'une voix grave, je vous demande d'arrêter jeux et lectures car j'ai quelque chose de très important à vous dire.

Un peu étonnés, les garçons regardent Kounto. Il y a déjà en eux presque un malaise.

– Depuis sept mois, nous nous sommes réunis avec une devise surperbe et je me suis aperçu que nous ne nous en étions pas beaucoup occupés.

« Je n'accuse aucun de vous, la faute en est à votre Président. »

Le Japonais intervient :

– On s’est souvent bien amusés, dit-il, tu n’as rien à te reprocher.

– Peut-être, répond Kounto, mais s’amuser n’est pas tout.

– On se barbe assez au lycée ! s’écrie un jeune nègre. Si on venait ici pour s’y raser ce ne serait pas la peine d’y venir !

– Et l’amitié, est-ce que ça compte pour toi ? demande Monsef.

– L’amitié, reprend le noir, si tu crois que les camarades nous en offrent, tu te trompes ! Hier, le grand Duval disait de toi et de ton frère : « Ces sales bicots nous envahissent, le prof n’en a que pour eux ! Qu’ils retournent à leur brousse et qu’ils y restent ! »

– Oui, dit Médih, ils nous en veulent parce qu’à la dernière composition, Monsef était premier et moi deuxième. On travaille plus que les blancs, et c’est tout.

– Et les blancs te casseront la figure à la première occasion ! crie le Japonais.

– Faudra voir ça ! hurle l’Hindou. C’est peut-

être nous qui la leur casserons !

En entendant ces propos, Kounto est vraiment peiné. À quoi ce club a-t-il servi ? Tous les garçons dont les visages sont de différentes couleurs ont l'air de détester ceux qu'ils appellent les blancs. Ils sont venus en France pour s'instruire et l'accueil qui leur a été réservé a fait naître en eux de la haine.

Insoucians, maladroits, les lycéens se doutent-ils que leurs gestes, leurs injures, préparent les futurs champs de bataille ?

Les enfants ne comprendront-ils donc jamais qu'avant toute science il faut apprendre à s'aimer ?

Furieux d'entendre les membres du club qui, sans s'en douter, insultent à leur tour un blanc – le Président – Toudoc intervient.

Le tam-tam est toujours amené par lui dans la case. Il va par des coups secs, répétés, ramener le calme. Et tout en tapant, il crie :

– Le Président veut vous dire une chose importante, faut l'écouter !

Le bruit du tam-tam, plus que les paroles, ramène le silence. Kounto reprend :

– Ce n'est pas l'heure des récriminations. Je tiens à vous dire deux choses. Premièrement, que les membres du club doivent tous les jours faire une bonne action, et pour nous aider à la faire, chacun de nous, à la rentrée, recevra le nom et l'adresse d'un vieillard dont il devra s'occuper. Ce sera un vieux travailleur qu'il faudra aider. Visites, petits cadeaux, affection, sollicitude, charité enfin, c'est notre devise que vous avez acceptée. À Noël, nous ferons une fête pour eux et ils auront un arbre, comme les enfants. Accepté, je pense ?

– Dis, le Président, les vieillards seront-ils blancs ou noirs ? Tu ne pourrais pas me dénicher un ancêtre qui serait nègre comme moi, je l'aimerais bien !

Monsef s'écrie :

– Blanc ou noir, moi je l'accepte ! Parce que là-bas, chez nous, les blancs et les blanches nous soignent comme si nous étions de la même couleur qu'eux.

– Accepté ! s’écrie le Président. Levez la main, ceux qui s’engagent !

Tous dressent leurs bras. Aucun n’ose refuser au Président, si gentil pour tous, son concours.

– Maintenant, reprend Kounto, ce que j’ai à vous dire est pénible, très pénible, et je vous demande de m’écouter avec le plus grand calme. Ne vous mettez pas en colère, ça ne servirait à rien.

« Il faut m’aider, je vous le demande, car j’ai de la peine, beaucoup de peine... »

Les membres du club sont attentifs. Ils devinent qu’ils vont apprendre une chose qui ne leur sera pas du tout agréable.

Les yeux presque fermés, Kounto ne veut pas voir les visages, l’un d’eux peut se trahir et Toudoc est là.

– Parmi nous, reprend le Président lentement, il y a un coupable, je ne sais lequel, et je veux ne jamais le connaître. Ce coupable a emporté, je suppose par mégarde, quelques petites cuillères servant chaque fois à nos réunions. Vous

apportez des plumiers, des crayons, et probablement vous avez mis dedans des cuillères.

« Il en manque trois, et ma grand-mère serait très peinée si elle apprenait ce v..., cette disparition. Elle tient beaucoup à son argenterie qui est dans la famille depuis de longues années.

« Je vous demande de regarder dans vos chambres, dans vos affaires si vous ne les retrouvez pas.

« Ne les rapportez pas vous-même, je ne veux pas connaître celui qui les a prises. Envoyez-les à Toudoc, en paquet recommandé, et quand elles seront revenues nous n'en parlerons plus jamais.

« Vous ignorez que Toudoc a travaillé, en Afrique, avec un sorcier. Il pourrait, si je le lui demandais, me désigner celui qui les possède, mais ni vous ni moi ne devons le savoir.

« Celui qui les a emportées a fait une erreur, c'est tout. Il doit en avoir le regret et se promettre à lui-même de ne jamais recommencer une chose pareille parce que c'est une erreur qui pouvait l'envoyer devant un commissaire de police... Et



pour le pays qu'il représente, comme pour ses parents, ce ne serait pas du tout agréable...  
« Maintenant, il ne pleut plus. Voulez-vous sortir ?

– Mais le goûter ! riposte un gros Marocain très gourmand, Président, tu l'oublies ! Les petites cuillères, tu sais, ça ne nourrit pas !

– C'est juste. Nous goûterons et nous irons après nous promener.

Les garçons reprennent jeux et journaux, mais sans entrain. Pour ceux qui ne sont pas coupables la communication a été pénible et pour le voleur il est tout à fait mal à l'aise et sa grande préoccupation est de le dissimuler.

Toudoc est rayonnant. Il a surpris certains regards. Il a vu deux visages changer de couleur et des paupières se fermer. Il est certain que les petites cuillères ne tarderont pas à revenir.

Le silence continue, il est pénible. Le jeune noir, ne sachant que dire, reprend son tam-tam et joue de ces chansons africaines que la plupart connaissent et qui aideront, pense Toudoc, le

coupable à écouter sa conscience et à restituer ce qui ne lui appartient pas.

L'heure du goûter arrive. Il faut aller chercher dans la cuisine les plateaux préparés par Félicie qui est sortie.

Le dernier chant terminé, Toudoc range le tam-tam et se tournant vers le Japonais et l'Hindou, leur dit :

– Venez avec moi, cuisinière absente, moi pas porter seul quinze tasses.

Sans enthousiasme, les deux garçons interrompent une partie de cartes et suivent le jeune noir.

Dans la cuisine, trois plateaux sont préparés, tasses et petites cuillères ; le chocolat et les gâteaux seront apportés par les cousines.

En s'approchant de la table où sont les plateaux, railleur, Toudoc dit aux deux membres du club :

– Cinq tasses, cinq petites cuillères, multipliés par trois, ça fait quinze ; c'est ce nombre-là que nous devons tout à l'heure rapporter.

« Dis donc, ajoute-t-il en se tournant vers le Japonais, tu as un nom qui veut dire, paraît-il, « fleur de cerisier » ; je te le change et je t'appellerai « fleur de péché » !

Furieux, le garçon repose le plateau qu'il avait pris et, menaçant, s'avance vers Toudoc :

– Que veux-tu dire au juste, sale nègre ?

– Je te l'explique, sale jaune !... Le Président vous a appris que j'ai travaillé chez un sorcier, et ils sont malins les sorciers d'Afrique ! Eh bien ! je suis sûr, tu entends ? sûr que toi et ton cher camarade hindou, vous savez où sont les petites cuillères de M<sup>me</sup> Mars. Ne te fâche pas, ne crie pas, ta peau te trahit... Tu n'es plus d'un joli jaune, tu deviens vert olive, ce n'est pas beau ! Quant à ton complice, il ne se défend même pas...

« Quel est celui des deux voleurs, car vous êtes des voleurs, qui possède les cuillères ? »

Les deux garçons se taisent. Leurs yeux sont pleins de colère, mais à quoi bon nier, mentir, inventer une histoire ? Ils ont devant eux un sorcier qui a tout deviné !

Le Japonais en a eu l'idée, l'Hindou l'a approuvé et chacun s'est emparé des cuillères. Cela fait, ils ont essayé de vendre le produit de leur vol, mais les trois bijoutiers auxquels ils les ont présentées, commerçants honnêtes, ont refusé de les acheter, devinant que ces gosses n'avaient pas le droit de les vendre.

Ces commerçants auraient dû les conduire au commissariat de police. Par faiblesse, peut-être par pitié, ils ont négligé de le faire.

Aujourd'hui, voilà les enfants démasqués, accusés, et ils ont grande honte.

Que va dire le Président ?... Que diront les camarades ? Ils vont être renvoyés du club, ils en éprouvent du chagrin. C'était bon de se retrouver dans cette case qui semblait être un peu leur maison puisque chacun y avait mis le drapeau de son pays.

Le Japonais et l'Hindou, habituellement si arrogants, ne sont plus devant le sorcier que deux gosses malheureux.

Toudoc se rend compte de l'état moral des

voleurs.

– Allons, dit-il d’un ton bourru, demain en venant au lycée, vous m’apporterez les petites cuillères et puis nous n’en parlerons plus. Mais cette triste histoire doit vous rendre honnêtes pour toujours.

« Il faut, pour l’honneur du club, que les membres ignorent tout. Je dirai que j’ai retrouvé l’argenterie dans la case. »

Quel soulagement ces paroles apportent aux coupables !

Silencieux, honteux, ils reprennent les plateaux où les cuillères semblent les narguer et suivent Toudoc.

À peine les tasses sont-elles installées sur les tables que les cousines apportent chocolat et gâteaux. Elles sont accueillies par des cris de joie.

Les garçons offrent aux fillettes la place d’honneur ; deux tasses supplémentaires sont apportées par Toudoc, ce qui fait dire au Japonais :

– Il y a maintenant dix-sept petites cuillères. Il

faudra les retrouver à la fin du goûter.

Yvonne se moque de cette précision :

– Avez-vous l’habitude d’en perdre ? demande-t-elle.

– Parfois, répond Toudoc, et nous les cherchons longtemps.

– Je le pense, car l’argenterie de grand-mère est une chose à laquelle elle tient beaucoup. Elle est, paraît-il, depuis deux siècles dans la famille.

– Deux cents ans ! s’écrie Laurette. C’est effrayant !

Le Japonais et l’Hindou répètent ensemble :

– C’est effrayant !

Goûter fini, cuillères comptées par les deux coupables mués en policiers, le tout est emporté à la cuisine par eux. Et Toudoc, pour leur donner du courage, dit :

– Je crois que vous allez devenir des types épatants, les petites cuillères vous auront fait du bien.

La pluie est revenue. Il ne peut être question

de sortir. Que faire ? Toudoc a une mémoire merveilleuse, il se rappelle que le Japonais avait préparé une conférence sur la lune qu'il n'a jamais faite. Aujourd'hui, il faut la lui réclamer.

– Monsieur le Président ! s'écrie le jeune noir, te rappelles-tu que Schima avait préparé quelque chose sur les voyages dans la lune ? Nous avons envie de l'entendre puisque nous voulons tous y aller un jour.

– La lune ? dit Laurette. Vous croyez que ce sera un voyage possible à proposer aux parents pour les vacances ?

– C'est chose sûre, affirme le Japonais. J'ai toujours mes papiers avec moi. Si ça vous dit, je vous explique comment cela pourra se faire.

Les garçons hurlent de joie :

– Si ça nous dit ! La lune ! Mais c'est épatant !

– La terre, on la connaît !

– On en fait le tour en quelques heures !

– Le « Club de l'Amitié » sera le premier à s'installer dans la lune pendant les mois d'été ! Qui est-ce qui marche ?

– On ne marche pas, on cour !, on vole ! Le Président a promis qu’il nous emmènerait quand il serait explorateur des astres !

– Explorateur des astres, dit Yvonne, c’est un beau titre. Monsieur le Président, est-ce que vous emmènerez des femmes ?

– Non. Le premier voyage, nous le ferons avec des garçons. Et quand nous serons bien installés, nous reviendrons vous chercher car vous serez utiles pour les soins ménagers... Et puis nous ne savons pas ce que nous trouverons dans la lune ni comment nous y vivrons. Schima, nous t’écoutons !

Le petit Japonais est très impressionné. Le vol fait ingénument pour se procurer de l’argent afin d’acheter ce dont il a besoin pour fabriquer une fusée qu’il veut envoyer dans la lune, la découverte de sa vilaine action, l’absolution donnée par Toudoc, tout l’a troublé ; mais il aime tant la lune – il pense sans cesse au voyage qu’il y fera – que peut-être il va retrouver son équilibre.

Il sort de sa poche un petit carnet où il note



chaque jour ce qu'il apprend sur les astres et il est bien certain qu'il va y trouver des choses qui intéresseront ses camarades.

D'abord, il rappelle à son auditoire qu'aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle, les navigateurs n'ont pas craint de s'éloigner pour traverser les océans et découvrir des contrées qui ont rendu les peuples d'Europe maîtres du monde.

Aujourd'hui le peuple qui, le premier, tentera l'aventure interplanétaire dominera tous les autres, la chose est certaine.

Quand pourra-t-on prendre un billet d'aller et retour pour la lune ? Aucun savant ne le sait encore. Mais Schima est sûr que d'ici peu d'années ce sera possible.

Actuellement, les hommes de science préparent le premier voyage, cela ne se fait pas en un jour. Déjà des fusées ont exploré la zone au-dessus de la stratosphère, mais comme l'atmosphère est divisée en dix étages, il y en a encore beaucoup à atteindre.

En Russie, en Amérique, des comités se sont

formés. L'un comme l'autre voudraient occuper en premier la lune et ne céder la place à personne.

En France, par contre, on ne prend pas au sérieux les conquêtes interplanétaires et le Japonais craint que lorsque les membres du club auront l'âge de la liberté, ils soient obligés de s'adresser aux pays qui vont se spécialiser pour ces excursions grandioses.

Schima annonce qu'il a écrit en Amérique pour être pris dans les premiers à bord d'un astronef.

On lui a répondu une vraie lettre, venant de San Francisco, en lui affirmant que bonne note était prise de sa demande mais qu'il devait envoyer l'autorisation de ses parents.

Il conclut avec un gros soupir : « C'est ennuyeux d'être un gosse ! »

À peine le Japonais a-t-il terminé que garçons et filles l'interrogent. La lune, c'est une nouveauté. Les automobiles, les avions : de vieilles histoires !

Les voyages interplanétaires, voilà un projet

qui va faire rêver tous les membres du club ! C'est fantastique, plein de dangers. Il est évident que les parents n'accepteront pas facilement le projet de vacances dans la lune, mais ils finiront peut-être par céder ?

Les bonnes places, les examens passés avec succès, leur font promettre et donner tant de choses que l'an prochain, si les savants sont prêts, ils pourront peut-être écrire aussi en Amérique pour retenir des places à bord d'un astronef !

Astronef ! Rien que ce nom vous emmène dans ce ciel que tous ont envie de connaître, de découvrir, puisqu'il n'y a plus rien pour eux à découvrir sur la terre !

Les générations qui les ont précédés ont arraché à ce monde où ils vivent tous leurs secrets ; c'est à leur tour d'interroger le ciel, cet inconnu qui les domine de son immensité.

Et en se séparant, chaque membre du club emporte de quoi rêver pendant longtemps à un avenir merveilleux.

Tous se voient déjà des conquérants de

l'abîme cosmique où ils vivront des aventures passionnantes que leurs parents n'ont jamais vécues.

Être des Christophe Colomb du ciel, quelle chose inouïe, incroyable ! C'est pourtant ce qu'ils seront peut-être un jour, ils en ont le désir !

\*

Dans le petit hôtel de Neuilly, le calme est revenu.

La grande affection que Kounto et Toudoc se portent, a été fortifiée par la dispute d'un soir.

Félicie a retrouvé « ses » petites cuillères, restées, a dit Toudoc, dans un coin de la case.

Les écoliers et écolières ont passé de bons examens et attendent presque sans crainte les résultats.

Le seul souci, très lourd, c'est que malgré l'enquête faite par le ministère, aucune nouvelle des explorateurs Mars n'est venue apaiser

l'angoisse grandissante de la grand-mère et de son petit-fils qui craignent maintenant les pires catastrophes.

Un des derniers jours de juin, en revenant d'accompagner Kounto, Toudoc rencontre à la porte de l'hôtel un jeune télégraphiste qui lui remet une dépêche adressée à M<sup>me</sup> Mars.

Ce « truc »-là, le noir le connaît, ça vous apporte souvent de mauvaises nouvelles.

En Afrique, c'est beaucoup mieux : le tam-tam vous prévient doucement qu'une peine va vous toucher. Ce papier bleu, c'est brutal.

Ah ! comme Toudoc a peur !

Il va à la cuisine. Félicie partage son inquiétude. Elle n'a pas le courage de monter le télégramme. Toudoc, qui est du pays où peut-être M. et M<sup>me</sup> Mars ont trouvé la mort, saura mieux qu'elle les mots qu'il faut dire si un malheur est arrivé :

– Avec les sauvages, il faut s'attendre à tout !

Le jeune noir ne répond pas. Il sait mieux que personne qu'il y a encore dans les montagnes des

tribus terribles qui capturent les blancs, les emprisonnent, les torturent avant de les tuer. Bien des missionnaires comme le Père Marie ont succombé.

Ah ! que c'est dur d'avoir le même visage que ces Africains qui se sont peut-être emparés du Grand Maître et de la Grande Maîtresse.

Lentement, il monte l'escalier, toque à la porte de M<sup>me</sup> Mars.

Après avoir reçu la permission d'entrer, il pénètre dans la pièce où les volets clos ne laissent pas entrer le soleil.

– Bonjour, Madame, dit-il en s'inclinant, je souhaite que vous alliez bien. Et il ajoute en tendant le télégramme : Voici un papier qui vient d'arriver.

Une dépêche !

Quand on craint pour la vie d'êtres chers, cela vous fait toujours peur. M<sup>me</sup> Mars prend le télégramme, cherche ses lunettes et, ne les trouvant pas, tend le télégramme à Toudoc en disant :

– J’ai peur... Si c’est très mauvais... terrible, ne le dis pas tout de suite... Il faut que je rassemble mes forces... Mon fils, mon pauvre petit... Lis !

Les mains tremblantes, Toudoc ouvre la dépêche et le texte qu’il déchiffre lui fait pousser un cri terrible. Est-ce de la douleur ou de la joie ?

– Madame Grand-mère, hurle-t-il, écoute, c’est magnifique : « Explorateurs Mars bonne santé. Sont sur chemin retour. » Bonne santé, retour ! Toi comprends ? Il faut danser quand le bonheur revient !

Et Toudoc improvise une de ces danses frénétiques par lesquelles les noirs expriment leur joie.

M<sup>me</sup> Mars a pris le télégramme, retrouvé ses lunettes, et lit à son tour.

Il va revenir ce fils chéri pour lequel depuis tant d’années elle a toujours été inquiète.

Avant l’arrivée de Toudoc, les nègres l’effrayaient ; mais le jeune noir a de telles qualités que, parfois, elle dit à sa fille qu’il est bien meilleur que certains blancs.

Elle oublie que Toudoc, dès sa plus tendre enfance, a été élevé par les missionnaires. Ce sont eux qui ont cultivé son âme et appris avant tout à aimer les autres plus que lui-même.

Au moment où Toudoc termine sa danse par trois sauts où jambes et bras semblent se disloquer, M<sup>me</sup> Sophie entre, épouvantée par le bruit.

– Que se passe-t-il ? demande-t-elle.

Toudoc ne laisse pas M<sup>me</sup> Mars répondre. Avant qu'elle ait eu le temps de parler, il saisit les mains de M<sup>me</sup> Sophie et la fait tourner à une vitesse telle que les boucles ornant le dessus de sa tête se défont. Affolée par le tourbillon, elle crie aussi fort que Toudoc.

Dans la cuisine Félicie perçoit ce remue-ménage et, se demandant ce qui se passe, monte l'escalier pour arriver dans la chambre de Madame et voir sa maîtresse qui, télégramme en main, rit comme elle ne l'a pas fait depuis des années en voyant le noir faire tourner sa fille à une allure vertigineuse.



Étourdie, croyant avoir affaire à un fou, la jeune femme finit par tomber dans les bras de Toudoc qui la dépose gentiment, avec tout le respect qu'il lui doit, dans un fauteuil, en face de M<sup>me</sup> Grand-mère.

En revenant à elle M<sup>me</sup> Sophie rattrape ses boucles et, haletante, s'écrie :

– Le nègre est fou ! Téléphonnez à Police-Secours !

Pleine d'indulgence, M<sup>me</sup> Mars intervient :

– Oui, il est fou... C'est la joie qui l'a rendu ainsi. Toudoc m'a souvent expliqué que dans son pays la danse exprime tous les sentiments. Ton frère et sa femme sont retrouvés et reviennent.

« Cette dépêche m'a appris la bonne nouvelle, c'est grâce à Toudoc qu'elle m'a été envoyée. »

Nullement honteux le jeune noir crie :

– Le Grand Maître va bien, personne ne lui a fait de mal. Les nègres ne sont pas si méchants qu'on le dit, M<sup>me</sup> Sophie finira par les aimer.

– Jamais ! répond-elle, folle de rage contre ce garçon qui a osé la faire danser avec lui.

– Dommage ! dit Toudoc. Car si les jaunes arrivent en Europe pour vous attaquer, les noirs vous auraient défendus. Ils l’ont déjà fait souvent, souvenez-vous-en, Madame Sophie.

Le même jour, à midi, Toudoc, cravate verte, gants jaunes, a le grand honneur de sortir avec M<sup>me</sup> Mars.

Tous deux s’en vont à l’église remercier Celui qui donne aux hommes joies et peines. Puis ils se dirigent vers le lycée pour attendre la sortie des collégiens.

La grille est ouverte. Déjà, se bousculant le plus qu’ils peuvent, les garçons sortent.

Toudoc se méfie. Il sait que ces gamins enfermés depuis le matin, libres, deviennent de jeunes démons qui ne respectent pas grand-chose ; et ce serait bien amusant pour eux de faire trébucher une dame à cheveux blancs.

Kounto paraît, entouré des membres du club. Ils sont tous reçus à l’examen de sixième et leurs sourires renseignent.

Kounto se précipite vers M<sup>me</sup> Mars et Toudoc.

– Grand-mère, je suis reçu, dit-il. Mais il ajoute, déjà inquiet : Vous êtes venue pour connaître le résultat ?

– Non, répond M<sup>me</sup> Mars, mais pour t’apporter cette dépêche.

Le télégramme est bien vite lu par Kounto. Il le fait circuler parmi ses amis venus le rejoindre et qui connaissent son souci.

Le jeune blanc ne crie pas sa joie, mais ses yeux s’emplissent de larmes qu’il voudrait cacher. Il explique à ceux qui sont près de lui :

– C’est la joie. J’avais si peur de ne plus les revoir.

M<sup>me</sup> Mars prend le bras de son petit-fils et l’entraîne vers la maison. Les membres du club s’emparent de Toudoc auquel ils demandent de leur dépeindre les hautes montagnes que, depuis des mois, les parents du Président exploraient.

Toudoc, avec orgueil – il n’a pas enterré le sien – leur apprend que c’est par M<sup>me</sup> la Présidente de la République qu’ils ont pu savoir ce que les courageux explorateurs étaient

devenus. Et il ajoute fièrement qu'il la connaît et qu'elle est très gentille, aussi bonne que le meilleur des caramels !

Rentrés chez eux, M<sup>me</sup> Mars et Kounto restent ensemble dans la chambre de grand-mère.

Ils savent que M<sup>me</sup> Sophie et ses filles partageront leur joie, mais les explorateurs leur appartiennent plus qu'à aucun membre de la famille.

Assis chacun dans un fauteuil, silencieux, ils se regardent, si heureux qu'ils ne reconnaissent plus leurs visages. M<sup>me</sup> Mars a brusquement rajeuni. Son petit-fils s'en aperçoit et il remarque seulement aujourd'hui que sa grand-mère est encore très belle.

Kounto a un sourire qui illumine toute sa physionomie et ses yeux sont si bleus qu'ils ressemblent au ciel d'Afrique.

– Papa sera content, je suis reçu le premier. M. le Proviseur m'a félicité.

– C'est bien, répond M<sup>me</sup> Mars sur le même ton. Et ton père te félicitera aussi pour l'idée que

tu as eue de fonder ton club. Il aimera ton but qui est de réunir tes camarades étrangers que les élèves n'aiment guère. À côté des études, tu as cultivé l'amitié, le plus beau sentiment humain.

« Tu t'es rappelé les paroles que le Père Marie nous a dites sur le seuil de la porte, le soir où il nous a quittés :

*« Si tous les enfants du monde voulaient se donner la main.*

*Ils seraient tous frères, les hommes de demain. »*



Cet ouvrage est le 428<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.